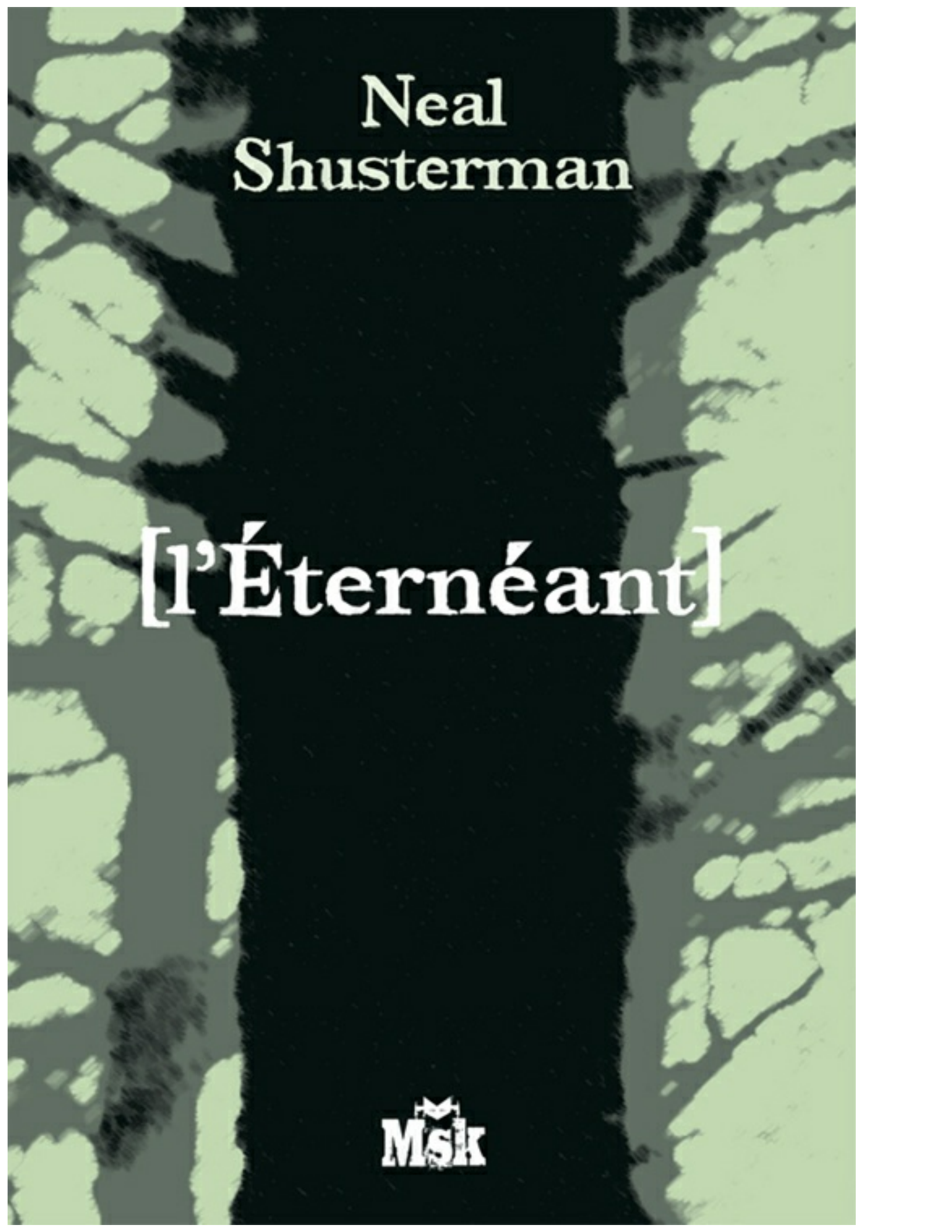


Neal
Shusterman

[l'Éternéant]





Neal
Shusterman

[l'Éternéant]


MSK

Neal Shusterman

L'ÉTERNÉANT

La Trilogie des Illumières

Traduit de l'anglais par Alexandre Boldrini et Anne-Judith Descombey

Roman



ÉDITIONS DU MASQUE
17, RUE JACOB 75006 PARIS

Titre de l'édition originale :
Everlost
Publiée par Simon & Schuster

Couverture : Nelly Riedel

© 2006 by Neal Shusterman.

© 2012, éditions du Masque, un département des éditions Jean-
Claude Lattès,
pour la traduction française.

www.lemasque.com
www.msk-la-collection.com

ISBN : 978-2-7024-3765-0

*Pour ma tante, Mildred Altman,
qui m'a appris l'amour des livres et de la lecture.*

PREMIÈRE PARTIE

Illumières

En route pour la lumière

Un jour comme les autres, dans un virage en épingle qui surplombait une forêt morte, une Toyota blanche percuta une Mercedes noire si violemment que leurs carrosseries fusionnèrent en un éclair d'argent.

La jeune fille qui occupait le siège passager de la Toyota s'appelait Alexandra – Allie pour ses amis. Tout en bataillant avec son père pour augmenter le volume de la radio, elle venait de détacher la ceinture de sécurité pour rajuster son chemisier.

Tiré à quatre épingles pour le mariage de son cousin, Nick était assis au milieu de la banquette arrière de la Mercedes, où il essayait tant bien que mal de manger une barre chocolatée qui avait passé toute la journée dans sa poche. Pris en sandwich entre son frère et sa sœur, il avait la figure barbouillée de chocolat fondu à cause de leurs coups de coude incessants. Nick se retrouvant à la place du cinquième passager dans une voiture prévue pour quatre, il ne portait pas de ceinture.

Au milieu de la route traînait un morceau d'acier pointu, tombé d'un camion chargé à ras bord de ferraille. Une douzaine de véhicules l'avaient évité, mais la Mercedes n'eut pas cette chance. Lorsque le pneu avant gauche éclata en roulant dessus, le père de Nick perdit le contrôle.

La Mercedes partit en dérapage de l'autre côté de la chaussée ; Allie et Nick levèrent simultanément la tête et virent chacun la voiture de l'autre s'approcher à une vitesse fulgurante. Tout se passa tellement vite qu'ils n'eurent même pas le temps de voir leurs vies défiler devant leurs yeux. Ils n'éprouvèrent rien, ne pensèrent à rien. Quand l'impact les propulsa en avant, ils sentirent tous deux le contact des airbags qui s'étaient déclenchés, mais la puissance du choc était telle que les ballons ne les ralentirent même pas. Ils heurtèrent le pare-brise la tête la première et, l'instant d'après, ils planaient hors de l'habitacle.

Le fracas des vitres brisées disparut dans un souffle de vent tourbillonnant, puis le monde entier sombra dans l'obscurité la plus totale.

Allie ne comprit pas tout de suite ce qui lui arrivait. Alors que derrière elle le pare-brise volait en éclats, la jeune fille se sentit aspirée dans un tunnel vertigineux, entraînée toujours plus vite par le vent qui forcissait. Au bout du tunnel, elle aperçut un point lumineux qui devenait de plus en plus gros et brillant à mesure qu'elle s'en rapprochait. Un sentiment indescriptible de sérénité mêlée d'émerveillement envahit son cœur.

Alors qu'elle suivait le chemin vers la lumière, elle fut soudain percutée par une masse qui la fit sortir de sa trajectoire. Elle se cramponna à l'objet non identifié et, lorsqu'il émit un grognement, comprit qu'il s'agissait d'une autre personne – quelqu'un qui faisait à peu près sa taille et qui, bizarrement, sentait le chocolat.

Emportés dans une vrille incontrôlable, Nick et Allie défoncèrent les murs plus noirs que la nuit du tunnel et la lumière blanche disparut. Ils s'écrasèrent contre le sol, avant de succomber à l'épuisement occasionné par leur vol tumultueux.

Ils dormirent d'un sommeil sans rêves – un sommeil vide qui serait désormais le leur pour très, très longtemps.

Bienvenue dans l'Éternéant

Cela faisait une éternité que le garçon n'était plus remonté jusqu'à la route. À quoi bon ? Les voitures filaient dans un sens, dans l'autre, sans jamais s'arrêter, sans même ralentir. Il s'en fichait complètement, de ces gens qui passaient au-dessus de sa forêt, en route vers Dieu sait où. Ils ne s'intéressaient pas à lui, alors pourquoi aurait-il dû s'intéresser à eux ?

Quand il entendit l'accident, il était en train de jouer à l'un de ses jeux préférés : sauter d'une branche à l'autre, d'un arbre à l'autre, aussi haut que possible. Le hurlement de métal fut tellement inattendu qu'il calcula mal son élan et rata sa prise. Il tomba à pic, rebondissant comme une boule dans un flipper géant, se cognant les bras, les jambes, la tête. Non seulement ces chocs répétés ne lui faisaient pas mal, mais il traversa les branches en riant aux éclats, jusqu'à ce qu'il émerge du feuillage et qu'il ne lui reste plus qu'une longue chute libre jusqu'au sol.

Il s'écrasa lourdement sur la terre ; en d'autres circonstances, l'impact l'aurait certainement tué, mais ce plongeon n'était pour lui rien d'autre qu'une manière plus rapide d'atteindre le sol.

Le temps qu'il se relève et reprenne ses esprits, il entendait déjà les échos d'un grand brouhaha en provenance de la route – les crissements de pneus des voitures qui s'arrêtaient, les gens qui hurlaient. Se hâtant dans la direction des bruits, il escalada la pente de granit escarpée qui menait à la route. Les accidents étaient fréquents dans ces virages fourbes ; on en comptait plusieurs chaque année. Une fois, longtemps auparavant, une voiture avait même décollé de la chaussée, plané comme un oiseau et atterri en pleine forêt – mais sans amener ses passagers avec elle. Oh, bien sûr, il y avait des gens à l'intérieur au moment du crash, mais quand le garçon était arrivé pour inspecter l'épave, ils étaient déjà tous partis vers le terminus.

Cet autre accident paraissait grave. Très grave. Très moche. Ambulances, camions de pompiers, dépanneuses. Il faisait déjà nuit quand le dernier véhicule d'urgence repartit ; il ne restait plus sur le lieu de l'accident que des éclats de verre et des morceaux de métal. Le garçon fronça les sourcils. Cette fois encore, les passagers avaient atteint le terminus.

Résigné et un peu contrarié, le garçon redescendit dans sa forêt.

Qu'est-ce que ça pouvait bien faire, de toute façon ? Personne ne venait le voir, et alors ? La forêt lui appartenait. Il allait s'en retourner à ses jeux, il jouerait le lendemain, et le surlendemain, et après encore, jusqu'à ce que la route elle-même disparaisse un jour.

C'est en atteignant le bas de la pente qu'il les aperçut : deux enfants qui avaient dû être éjectés des voitures jusqu'au fond du ravin. Et maintenant ils gisaient là, au pied de la roche, dans la poussière. Au début, il pensa que les ambulances ignoraient qu'ils étaient là – non, ces choses-là n'échappaient jamais aux ambulances. En s'approchant, il remarqua que ni leurs vêtements, ni leurs visages ne portaient la moindre trace de l'accident. Pas de déchirures, pas de blessures. Voilà qui était encourageant ! Ils devaient avoir environ quatorze ans, quelques années de plus que lui. Allongés tout près l'un de l'autre, ils étaient recroquevillés en position fœtale. La fille avait de beaux cheveux

blonds, le garçon avait l'air asiatique, à part le nez et les cheveux brun-roux. Leurs poitrines se soulevaient et s'abaissaient au rythme d'une respiration qui n'était plus qu'un souvenir. Le garçon de la forêt sourit en les regardant ; les imitant, il fit lui aussi semblant de respirer.

Alors que le vent soufflait à travers les arbres sans qu'aucune feuille tremblât, il attendit que ses nouveaux camarades de jeux se réveillent.

Avant même d'ouvrir les yeux, Allie sentit qu'elle n'était pas dans son lit. Avait-elle encore roulé par terre en pleine nuit ? Elle était incapable de dormir sans se retourner dans tous les sens. Bien souvent, elle se réveillait avec les draps arrachés et entortillés autour d'elle comme un boa constrictor.

Ses yeux s'ouvrirent sur les rayons d'un soleil radieux qui filtraient à travers les arbres, ce qui n'aurait pas été inhabituel s'il y avait eu une fenêtre entre elle et la lumière du jour. Pas de fenêtre. Pas de chambre non plus. Juste de la végétation partout.

Elle referma les paupières, histoire de redémarrer calmement son cerveau – l'esprit humain fonctionnait parfois comme un ordinateur. Dans les limbes qui séparaient le sommeil du réveil, on marmonnait des choses bizarres, on faisait des choses plus bizarres encore et, parfois, on se réveillait même sans trop savoir où l'on était, ni comment on avait atterri là.

Aucune raison de s'inquiéter. Pas encore. Allie se concentra, fouillant sa mémoire à la recherche d'une explication rationnelle. Est-ce qu'elle faisait du camping ? C'était ça ? Elle attendit patiemment l'inévitable explosion de souvenirs qui allait lui rappeler le moment où elle s'était endormie à la belle étoile avec sa famille. Il n'y avait pas d'autre explication.

Explosion.

Ce mot la mettait mal à l'aise.

Elle rouvrit les yeux et s'assit. Pas de tentes ni de sacs de couchage. Une sensation étrange dans sa tête, comme si elle avait le crâne rempli d'hélium.

Il y avait quelqu'un d'autre près d'elle, un garçon aux traits vaguement asiatiques qui dormait les genoux remontés contre la poitrine. Son visage lui était à la fois familier et étranger, comme quelqu'un qu'elle aurait croisé brièvement.

Une première vague de souvenirs fragmentés déferla sur elle.

Je volais dans un tunnel. Il était là. Il m'est rentré dedans, le gros lourdaud !

— Salut ! fit une voix derrière elle.

Allie sursauta et se retourna vivement pour voir un autre garçon, plus jeune celui-là, assis par terre en tailleur. Derrière lui se dressait une paroi de granit qui s'élevait à perte de vue.

Le garçon avait les cheveux en broussaille et portait de drôles de vêtements – trop épais, trop étroits, trop boutonnés. Et Allie n'avait jamais vu personne avec autant de taches de rousseur sur la figure.

— Tu es réveillée, pas trop tôt !

— Qui es-tu ?

Au lieu de répondre, l'enfant désigna l'autre garçon, qui commençait à remuer.

— Ton ami est en train de se réveiller, lui aussi.

— Ce n'est pas mon ami.

Le dormeur se redressa en clignant des yeux à cause du soleil. Il était barbouillé d'une substance marron. Du sang séché ? se demanda Allie. Non, d'après l'odeur, c'était du chocolat.

— C'est quoi, ce délire ? dit le Garçon Chocolat. Où suis-je ?

Allie se leva pour examiner les alentours. Ce n'était pas un vulgaire bosquet, mais une véritable forêt.

— J'étais dans la voiture avec mon père, se remémora-t-elle à voix haute, comme si le fait de pousser cette bribe de souvenir jusqu'à ses lèvres pouvait en entraîner d'autres. On roulait sur une route de montagne, au-dessus d'une forêt...

Ce n'était pas la forêt dans laquelle elle se trouvait à présent. Celle d'avant était pleine d'arbres morts aux branches sèches et pourries. « Une forêt morte, avait dit son père en attirant son attention dessus. Ça arrive, parfois. Il suffit d'un mauvais champignon, d'une maladie, et des hectares entiers peuvent disparaître en un rien de temps. »

Allie se souvint ensuite du crissement des pneus, d'un craquement, puis plus rien.

Elle commençait sérieusement à s'inquiéter.

— Bon, quelqu'un peut m'expliquer ce qui se passe ? demanda-elle à l'enfant couvert de taches de rousseur, ignorant le Garçon Chocolat qui était visiblement aussi paumé qu'elle.

— C'est génial, ici ! répondit Face-de-rousseur. C'est chez moi. Et maintenant, c'est chez vous, aussi !

— J'ai déjà un « chez-moi » et ce n'est sûrement pas ici, rétorqua Allie.

— Hé, je te reconnais ! Tu m'es rentrée dedans ! s'exclama le Garçon Chocolat en la désignant.

— Non, c'est *toi* qui m'es rentré dedans.

Face-de-rousseur s'interposa entre eux.

— Ça suffit, arrêtez de parler de ça. (Il se mit à sautiller sur place, tout excité.) Allez, on a plein de choses à faire !

Allie croisa les bras.

— Moi, je ne fais rien du tout tant qu'on ne m'aura pas expliqué ce qui...

Et brusquement, le reste de ses souvenirs lui revint avec la violence d'une...

— Collision frontale !

— Mais oui ! s'écria à son tour le Garçon Chocolat. Je croyais que ce n'était qu'un rêve.

— On a dû perdre connaissance.

Allie s'ausculta rapidement : pas de fractures, pas d'ecchymoses, pas même une égratignure. Comment était-ce possible ?

— On risque d'avoir une commotion cérébrale, dit-elle.

— Je ne me sens pas commotionné, moi.

— Ça ne se « sent » pas, les commotions, Chocolat !

— Je m'appelle Nick.

— D'accord. Moi, c'est Allie.

Nick tenta d'essuyer le chocolat sur sa figure ; sans eau ni savon, c'était peine perdue. Ils se retournèrent tous les deux vers Face-de-rousseur.

— Et toi, tu t'appelles comment ?

Il baissa les yeux.

— C'est un secret.

Allie, qui commençait à le trouver un peu agaçant, l'ignora pour s'adresser de nouveau à Nick :

— Nous avons dû être propulsés loin des voitures, au-dessus des rochers. Les branches ont dû amortir notre chute. Il faut rejoindre la route, vite.

— À quoi bon retourner là-haut ? demanda leur étrange compagnon.

— Tout le monde doit être mort d'inquiétude, répondit Nick. Mes parents sont sûrement en train de me chercher.

Ces mots firent naître une pensée funeste dans l'esprit d'Allie. Une pensée qu'elle regretta aussitôt.

— Pas forcément, dit-elle. Si l'accident était vraiment grave...

Elle fut incapable de terminer sa phrase. Nick s'en chargea à sa place :

— Nous sommes peut-être les seuls survivants.

Allie ferma les yeux, s'efforçant de chasser cette idée hors de sa tête. L'accident était sérieux, cela ne faisait aucun doute, mais si eux deux avaient réussi à s'en sortir indemnes, alors son père aussi, non ? Avec leurs airbags et leurs zones d'écrasement, les voitures modernes étaient plus sûres que jamais.

Nick se mit à faire les cent pas, assailli par des pensées sombres et morbides.

— On est mal. On est vraiment, vraiment mal.

— Je suis sûre que tout le monde va bien, affirma Allie, avant de répéter, comme pour s'en convaincre : j'en suis sûre.

Le garçon aux taches de rousseur éclata de rire.

— Les seuls survivants ! Elle est bien bonne, celle-là.

Il n'y avait pourtant pas de quoi rire. Son attitude rendit Nick et Allie furieux.

— Tu es qui, d'abord ? s'emporta la jeune fille. Qu'est-ce que tu fiches ici ?

— Tu as assisté à l'accident ?

— Non, dit l'enfant, choisissant de ne répondre qu'à la question de Nick. Mais j'ai entendu le bruit et je suis monté voir.

— Et qu'est-ce que tu as vu ?

— Plein de trucs, fit l'autre en haussant les épaules.

— Et nos parents ? Nos familles ?

L'enfant se tourna de côté et lança un coup de pied de colère dans un caillou.

— Qu'est-ce que ça change ? Soit ils ont survécu, soit ils sont arrivés au terminus. De toute façon, vous n'y pouvez rien, alors n'y pensez plus, d'accord ?

Nick leva les bras au ciel.

— On se croirait chez les fous ! Pourquoi est-ce qu'on perd notre temps à parler avec lui ? On ferait mieux de remonter jusqu'à la route et de voir ce qui s'est passé.

— Tu veux bien te calmer une seconde ?

— Je suis parfaitement calme ! hurla Nick.

Allie sentait bien que quelque chose clochait. Elle ne savait pas quoi exactement, mais tout tournait autour du garçon aux habits étranges et au visage moucheté.

— Tu veux bien nous montrer ta maison ? lui demanda-t-elle. On pourrait téléphoner à la police.

— J'ai pas de tellophone.

— De mieux en mieux ! s'exclama Nick.

— Oh, la ferme ! s'exaspéra Allie en le foudroyant du regard. Tu n'as pas bientôt fini de râler ?

Allie étudia longuement le garçon. Ses vêtements. Sa posture. Elle repensa à tout ce qu'il avait dit – pas tellement les mots en eux-mêmes, mais plutôt ce qu'ils suggéraient. « C'est chez moi. Et maintenant, c'est chez vous, aussi ! » Si ses soupçons se révélaient exacts, la situation était encore plus grave qu'elle l'imaginait.

— Où est-ce que tu habites ?

— Ici, se contenta de répondre le garçon.

— Et ça fait combien de temps que tu habites « ici » ?

— J'ai oublié, dit-il en rougissant jusqu'aux oreilles.

Nick s'était rapproché d'eux, intrigué par la conversation au point d'en oublier sa frustration.

— Et ton nom ?

L'enfant n'arrivait même pas à regarder Allie dans les yeux. La nuque basse, il secoua la tête.

— Ça fait longtemps que j'ai plus besoin de nom. Alors je l'ai oublié.

— Ah, quand même..., fit Nick.

— Oui, quand même, répéta Allie.

— Ça va, je m'y suis habitué, continua le garçon. Vous aussi, vous verrez. Ce n'est pas si mal.

Au milieu des émotions qui tourbillonnaient en elle – la peur, la colère, le chagrin –, il y en avait une qui dominait toutes les autres lorsqu'Allie regardait cet enfant : la compassion. Elle n'osait imaginer ce qu'il avait vécu, perdu dans les bois pendant des années, seul, trop effrayé pour partir.

— Quel âge avais-tu quand tu es arrivé ici ? demanda-t-elle.

— Onze ans.

— Hmm... On dirait que tu as encore onze ans, observa Nick.

— Ben, oui, évidemment.

Comme ils l'avaient trouvé dans la forêt, Allie décida de l'appeler Racine. Ainsi baptisé, le garçon rougit comme si elle l'avait embrassé. Il leur montra le chemin jusqu'à la route, escaladant la pente escarpée avec une insouciance que même un montagnard chevronné n'aurait pas osé montrer. Si Allie refusait d'admettre qu'elle avait une trouille bleue, Nick protestait suffisamment pour tous les deux.

— Je suis incapable de grimper sur quoi que ce soit sans me blesser, se plaignait-il. À quoi ça sert de survivre à un accident si c'est pour se casser le cou juste après dans un ravin ?

Arrivés à la route, ils ne trouvèrent presque aucune trace de l'accident. Quelques fragments de métal et de plexiglas, rien de plus. Fallait-il y voir un bon ou un mauvais présage ? Allie, tout comme Nick, n'en savait rien.

— Tout est différent, ici, déclara Racine. Différent de la forêt, je veux dire. Vous feriez mieux de redescendre avec moi.

Sans l'écouter, Allie avança sur le bas-côté de la route. Le sol paraissait étrange sous ses pieds. Souple, presque spongieux. Se rappelant les panneaux qui annonçaient une bande d'arrêt d'urgence, elle se dit que c'était sûrement un revêtement spécial censé faciliter le freinage.

— Vaut mieux pas rester debout au même endroit trop longtemps, l'avertit Racine. Ça peut être dangereux.

Les voitures et les camions passaient en flèche au rythme d'un toutes les cinq ou six secondes. Les bras en l'air, Nick se mit à héler les véhicules avec de grands gestes, bientôt imité par Allie.

Pas un seul ne s'arrêta. Ils ne ralentissaient même pas. Chacun soulevait dans son sillon un souffle de vent qui, étrangement, chatouillait la peau d'Allie autant que ses entrailles. Racine patientait juste au bord du ravin en faisant les cent pas.

— Vous allez le regretter, je vous dis !

Ils continuèrent à gesticuler. De nos jours, songea Allie, personne ne s'arrête plus pour prendre des autostoppeurs. Rester planté au bord de la route ne servirait à rien. Profitant d'une pause dans la circulation, elle franchit la ligne de séparation entre l'accotement et la chaussée.

— Attention ! s'alarma Nick.

— Tais-toi, je sais ce que je fais.

Racine ne pipa mot.

Allie s'aventura en plein milieu de la voie qui allait vers le nord. Le prochain conducteur serait bien obligé de s'arrêter, ou alors de faire une embardée pour l'éviter. Impossible de ne pas la voir.

Nick était de plus en plus tendu.

— Allie...

— Ne t'inquiète pas. S'ils ne freinent pas, j'ai largement le temps de sauter sur le côté.

Après tout, elle faisait de la gymnastique et elle était même plutôt douée. Elle avait une bonne détente.

Un vrombissement de trombone qui ne pouvait appartenir qu'à un autobus se fit entendre et

s'intensifia jusqu'à ce qu'un car Greyhound émerge du virage. Allie essaya de capter le regard du chauffeur, qui avait les yeux fixés sur la route. Encore une seconde et il va me voir, se dit-elle. Juste une seconde. Mais s'il l'avait vue, il ne faisait pas mine de réagir.

— Allie ! cria Nick.

— D'accord, d'accord.

Avec tout le temps du monde pour s'écarter, Allie bondit sur le côté... sauf qu'elle ne bougea pas d'un centimètre. Elle perdit l'équilibre, sans pour autant tomber. Quelque chose la retint. Baissant les yeux, elle crut d'abord qu'elle n'avait plus de pieds. Il lui fallut un instant pour comprendre qu'elle s'était enfoncée d'une quinzaine de centimètres dans l'asphalte, bien au-dessus des chevilles, comme si la route était en argile.

Elle prit peur. Elle réussit à extirper un pied, puis l'autre, mais lorsqu'elle releva la tête, elle comprit qu'il était trop tard : le bus fonçait sur elle, elle allait finir sous ses roues. Elle hurla juste avant d'être percutée par la grille du radiateur et...

L'instant d'après, elle passait à travers le chauffeur, les sièges, les jambes des passagers, leurs bagages, et enfin le gros bloc moteur qui grondait à l'arrière, avant de ressortir à l'air libre. Le bus s'éloigna en soulevant un nuage de poussière et de feuilles mortes, tandis que ses pieds s'enfonçaient à nouveau dans le bitume.

Je rêve ou je viens de passer à travers un bus ?

— Surprise ! lança Racine avec un drôle de petit sourire. Si tu voyais ta tête !

Mary Tourcéleste, également connue sous le nom de Mary, reine des Morveux, écrit dans son ouvrage *À demi-mort* qu'il n'y a pas de méthode simple pour annoncer aux nouveaux arrivants dans l'Éternéant qu'ils ne sont techniquement plus vivants. « Si vous croisez le chemin d'une Verte-l'âme, ainsi qu'on les appelle, il vaut mieux être honnête et lui asséner immédiatement la vérité. Si nécessaire, confrontez-la à une expérience qu'elle ne pourra pas ignorer, sans quoi elle continuera à refuser la réalité et à se rendre malheureuse. Se réveiller dans l'Éternéant, c'est comme plonger dans de l'eau froide. Passé le choc initial, une fois qu'on est dedans tout va bien. »

Sans rêves

Racine, qui avait toujours vécu dans sa forêt spéciale, n'avait jamais eu l'occasion de lire les livres merveilleusement éducatifs de Mary Tourcéleste. C'était par la pratique qu'il avait appris tout ce qu'il connaissait sur l'Éternéant. Par exemple, il s'était rapidement rendu compte que les morts-lieux – les lieux que seuls les morts pouvaient voir – étaient les seuls endroits solides, tangibles de l'Éternéant. Dans sa forêt à lui, il pouvait se balancer allégrement d'un arbre à l'autre, mais dès qu'il franchissait la frontière où commençaient les arbres du monde vivant, il passait à travers les branches comme si elles n'existaient pas. Ou, plus exactement, comme si lui n'existait pas.

Il n'avait pas eu besoin de lire les *Trucs et astuces* pour comprendre qu'il était inutile de respirer sauf pour parler, ou que la seule douleur que l'on pouvait encore éprouver était la souffrance du cœur, ou encore que les souvenirs que l'on ne tenait pas bien serrés s'évaporaient rapidement – un phénomène qu'il ne connaissait que trop bien. Le pire, c'était que même après des années, on ne perdait jamais la notion des choses que l'on avait oubliées.

Ce jour-là, cependant, il avait appris quelque chose de nouveau. Il avait appris combien de temps les Vertes-âmes dormaient avant de s'éveiller à leur vie posthume. Il avait commencé à compter le jour de leur arrivée. Ce matin-là, cela faisait deux cent soixante-douze jours. Neuf mois.

— Neuf mois ? s'exclama Allie. C'est une blague ?

— Je ne crois pas qu'il soit du genre blagueur, observa Nick, à qui la nouvelle semblait donner des frissons.

— Ça m'a étonné, moi aussi, répondit Racine. Je pensais que vous n'alliez jamais vous réveiller.

Il omit de leur raconter que, chaque jour pendant neuf mois, il les avait secoués, bousculés, piqués avec un bâton afin de les arracher à leur long sommeil. C'était le genre de détail qu'il préférait garder pour lui.

— Quand on y réfléchit, continua-t-il, il vous a fallu neuf mois pour naître. Ça ne vous paraît pas logique qu'il vous faille aussi neuf mois pour mourir ?

— Je ne me souviens pas du moindre rêve, dit Nick tout en essayant vainement de défaire sa cravate.

Confrontée à la réalité de sa propre mort, Allie commença à frissonner, elle aussi.

— Ici, on ne rêve pas, les informa Racine. Vous n'aurez plus jamais à avoir peur des cauchemars.

— Maigre consolation quand on nage déjà en plein cauchemar, se lamenta Allie.

Était-ce donc vrai ? Était-elle réellement morte ? Non, impossible. Si elle était morte, elle aurait atteint la lumière au bout du tunnel. Nick aussi. Ils n'étaient qu'à moitié morts.

Nick se frottait le visage avec acharnement.

— Ce chocolat... Je n'arrive pas à l'enlever, à croire qu'il est tatoué sur ma figure.

— C’est le cas, expliqua Racine. Tu es mort comme ça.

— Pardon ?

— Tes vêtements, c’est pareil. Désormais, ils font partie de toi.

Nick le regarda comme s’il venait de le condamner à la prison à perpétuité.

— Tu veux dire que je vais garder le visage barbouillé de chocolat et la cravate horrible de mon père pour toujours ?

Racine acquiesça. Nick refusait de le croire. Il s’attaqua à sa cravate, essaya de toutes ses forces de la dénouer. Le nœud, évidemment, ne se relâcha pas d’un millimètre. Il tenta ensuite de déboutonner sa chemise, sans plus de succès. Racine se mit à rire, ce qui lui valut un regard tout sauf amusé de la part de Nick.

Plus Allie et Nick cédaient à la frustration, plus Racine multipliait ses efforts pour leur faire plaisir. Espérant les tirer de leur humeur morose, il les conduisit à sa maison perchée dans un arbre. Il l’avait construite lui-même à l’aide des branches fantômes qui parsemaient le plancher de la forêt morte. Il leur montra comment grimper jusqu’à la plate-forme la plus élevée et, une fois là-haut, il les poussa dans le vide. Hilare, il les regarda tomber de branche en branche jusqu’au sol, avant de sauter à son tour pour les rejoindre par terre, s’attendant à les trouver tous les deux en train de s’esclaffer. Ce n’était pas tout à fait le cas.

Pour Allie, cette chute avait été l’expérience la plus terrifiante de sa vie. Pire que l’accident, qui s’était produit tellement vite qu’elle n’avait pas eu le temps de réagir. Pire que le bus qui l’avait traversée, parce que cela aussi n’avait duré qu’une seconde. Ce plongeon dans les arbres, en revanche, avait duré une éternité. Chaque coup contre une branche l’ébranlait au plus profond d’elle-même. L’ébranlait, mais ne lui faisait pas mal. L’absence de douleur ne rendait pas la chose moins traumatisante. Elle avait hurlé tout le long du parcours et, lorsqu’elle s’était enfin écrasée sur la terre dure avec un bruit sourd, ses poumons s’étaient vidés d’un coup... sauf qu’il n’y avait rien à vider. Nick atterrit à côté d’elle, désorienté, la tête qui tournait comme s’il venait de descendre d’un manège endiablé. Racine arriva le dernier en poussant des cris de joie.

— Espèce de malade ! hurla Allie en l’agrippant par les épaules.

Le fait qu’il continue à rire alors qu’elle le secouait la rendit encore plus furieuse.

Elle porta la main à son front comme si la situation lui donnait une migraine carabinée – mais elle ne pouvait même plus avoir de migraines, n’est-ce pas ? Encore une chose qui ajoutait à sa colère. La partie rationnelle de son esprit ne s’était pas avouée vaincue et persistait à lui dire que ce n’était qu’un rêve, un malentendu ou une mauvaise plaisanterie très élaborée. Malheureusement, la partie rationnelle en question manquait cruellement de preuves pour étayer ses affirmations. Allie était tombée de la cime d’un arbre sans se faire mal. Elle était passée à travers un bus. Non, son esprit rationnel devait se rendre à l’évidence, toute irrationnelle qu’elle fût.

Il y a des règles ici, songea-t-elle, comme dans le monde physique. Elle n’aurait qu’à les apprendre. Après tout, les règles du monde vivant lui paraissaient sûrement étranges quand elle était petite. De gros avions capables de voler, le ciel qui devenait rouge au crépuscule, des nuages qui pouvaient renfermer un océan entier et le déverser sur la terre sous forme de pluie. Ridicule ! Le monde vivant n’était pas moins saugrenu que cet au-delà. Elle essaya de trouver un peu de réconfort

dans cette idée, au lieu de quoi elle éclata en sanglots.

À la vue de ses larmes, Racine recula. Il ne savait pas comment réagir devant une fille en pleurs ; en supposant qu'il en ait déjà vu une, cela remontait à au moins un siècle. C'était aussi inattendu que déplaisant.

— Pourquoi tu pleures ? demanda-t-il. Tu n'as pas pu te faire mal en tombant ! C'est pour ça que je t'ai poussée, pour te montrer que tu n'avais rien à craindre.

— Je veux mes parents, répondit Allie.

Racine vit que Nick était lui aussi au bord des larmes. Leur première journée d'éveil ne se déroulait pas du tout comme il l'avait imaginé, mais peut-être qu'il aurait dû s'y attendre. Peut-être aurait-il dû se douter que laisser sa vie derrière soi n'était pas facile. Ses parents lui auraient probablement manqué s'il avait le moindre souvenir d'eux. Il se rappelait seulement qu'ils lui manquaient, autrefois, et que ce n'était pas une sensation agréable. Il observait Nick et Allie en attendant qu'ils arrêtent de pleurer quand une pensée absurde lui vint à l'esprit.

— Vous ne voulez pas rester avec moi, c'est ça ?

Nick et Allie ne répondirent pas immédiatement ; leur silence était suffisamment parlant.

— Vous êtes exactement comme les autres ! s'écria-t-il, avant de se rendre compte de ce qu'il venait de dire.

Allie s'approcha d'un pas.

— Les autres ?

Racine se maudit intérieurement. Il ne voulait pas leur en parler. Il voulait leur faire croire qu'ils étaient seuls, tous les trois. De cette manière, peut-être qu'ils seraient restés. Maintenant, son plan était tombé à l'eau.

— Quels autres ? insista Allie.

— Très bien, partez ! s'exclama Racine. M'en fiche, de toute façon. Allez-vous-en, enfoncez-vous jusqu'au centre de la Terre, pour ce que ça peut me faire. Parce que c'est ce qui va vous arriver, vous savez ? Si on ne fait pas attention, on s'enfonce, on s'enfonce, et on arrive au centre de la Terre !

Nick essuya ses dernières larmes.

— Qu'est-ce que tu en sais ? dit-il. À part te balancer d'arbre en arbre, tu ne sais rien. Tu n'as jamais été nulle part. Tu ne connais rien du tout.

Racine s'enfuit en courant. Il grimpa dans son arbre jusqu'au perchoir le plus élevé, sur les branches les plus fines.

Ils ne partiront pas, se dit-il. Ils ne partiront pas parce qu'ils ont besoin de moi pour leur apprendre à grimper, à se balancer. Pour leur montrer comment vivre quand on n'est plus vivant.

C'était sur ce perchoir que Racine conservait ses possessions les plus précieuses, une poignée d'objets qui l'avaient suivi dans son passage du monde physique à l'Éternéant. Il les avait trouvés autour de lui en se réveillant après l'inondation qui lui avait coûté la vie. Des objets fantômes qu'il pouvait toucher, sentir, l'ultime lien avec ses souvenirs qui s'estompaient peu à peu. Il y avait une chaussure qui appartenait à son père et qu'il enfilait de temps en temps, rêvant qu'un jour son pied la remplirait, tout en étant conscient que cela n'arriverait jamais. Il y avait également un portrait de lui

en étain, abîmé par les eaux – la seule chose qui lui rappelât sa propre apparence. Le métal était tellement grêlé que Racine ne savait plus distinguer la saleté des taches de rousseur – il avait fini par tout ranger dans la seconde catégorie. Le dernier objet était une patte de lapin qui, de toute évidence, ne lui avait pas plus porté chance qu’au lapin. Racine possédait autrefois une pièce de cinq *cents*, mais elle lui avait été volée par le premier garçon qu’il avait rencontré dans l’Éternéant – comme si l’argent avait encore la moindre valeur dans cet endroit. Il avait trouvé toutes ces reliques échouées à côté de lui sur le petit mort-lieu où il s’était réveillé ; quand il avait hasardé un pas en dehors du cercle de boue séchée, sur la terre vivante, son pied avait commencé à s’enfoncer. Première leçon : il fallait rester en mouvement, faute de quoi on coulait. Et il était resté en mouvement, trop effrayé pour s’arrêter, trop effrayé pour dormir. En passant des villes aux forêts et des forêts aux villes, il avait progressivement appréhendé sa nature spectrale, et appris à la supporter bien qu’elle l’horrifiât – il n’avait pas vraiment le choix, de toute façon. Pourquoi était-il un fantôme et pas un ange ? Pourquoi n’était-il pas monté au paradis ? C’était pourtant ce que disait toujours le pasteur : l’enfer ou le paradis, il n’y avait pas d’autre alternative. Alors pourquoi se trouvait-il encore sur terre ?

Il s’était posé ces questions en boucle jusqu’à s’en lasser, se résignant finalement à son sort. Peu après, il avait découvert la forêt, un immense mort-lieu assez grand pour en faire sa maison. Un endroit où il pouvait toucher les arbres, un endroit où il ne s’enfonçait pas dans la terre – et il savait au fond de son cœur que cette forêt était un cadeau de Dieu. Un morceau d’éternité qui lui appartenait.

Quant aux deux nouveaux, ils allaient passer cette éternité avec lui, comme le voulait l’ordre des choses. Peut-être allaient-ils s’éloigner temporairement, mais une fois qu’ils auraient vu à quoi ressemblait le reste du monde, ils reviendraient vers lui. Racine leur construirait des plates-formes dans les arbres, ils riraient ensemble, ils parleraient, parleraient, parleraient pour compenser toutes ces années où il s’était contenté d’exister en silence.

À terre, Nick avait regardé Racine grimper dans l’arbre et disparaître dans le feuillage luxuriant. Il avait du mal à faire la part des choses entre sa compassion pour le garçon et son désarroi face à sa propre mort. Pris de nausée, il se demanda comment cela était possible, vu que, techniquement, il n’avait plus d’estomac – et cette pensée ne fit qu’accentuer son malaise.

— Bon, fit Allie. La mort, pour l’instant, je ne suis pas fan.

Nick pouffa malgré lui ; Allie gloussa à son tour. Comment pouvaient-ils rire dans un moment pareil ?

— On a des décisions à prendre, dit Allie.

Nick ne se sentait pas vraiment dans l’état d’esprit idéal pour prendre des décisions.

— Tu crois que c’est possible de souffrir de stress post-traumatique quand on est mort ?

Une question à laquelle Allie n’avait pas de réponse. Nick contempla ses mains, tachées de chocolat indélébile. Il se frotta le bras. S’il n’avait plus de corps de chair et de sang, pourquoi sa peau demeurerait-elle sensible ? À moins que ce fût seulement le souvenir de sa peau. Par ailleurs, que devait-il penser de tout ce qu’on lui avait raconté sur ce qui se passait après la mort ? Non qu’il fût particulièrement convaincu par ces théories. Son père était un alcoolique qui avait trouvé la foi, Dieu

avait changé sa vie. Sa mère était à fond dans toutes sortes de trucs *new age*, elle croyait à la réincarnation et aux cristaux magiques. Nick s'était toujours trouvé coincé dans une position inconfortable entre les deux. Cela dit, il avait foi en la foi : il croyait profondément qu'un jour, il découvrirait une chose en laquelle croire profondément. Ce « un jour » n'était jamais arrivé. Il avait atterri là, dans cet endroit qui ne cadrait avec aucune des deux versions de l'au-delà que décrivaient ses parents. Et bien sûr, il ne pouvait pas oublier son ami Ralph Sherman, qui prétendait avoir vécu une expérience aux frontières de la mort. (D'après Ralph, nous nous réincarnerons tous brièvement en insectes et la lumière au bout du tunnel est en réalité un tue-mouche électrique.) La seule certitude, c'était que cette forêt n'était ni le purgatoire, ni le nirvana, ni une quelconque antichambre de résurrection ; quelles que fussent les croyances des gens, songea Nick, l'univers n'en faisait qu'à sa tête.

— Maintenant, au moins, nous savons qu'il y a bien un au-delà, dit Allie.

Nick secoua la tête.

— Nous ne sommes pas dans l'au-delà, nous nous sommes arrêtés avant d'y arriver. C'est plutôt une sorte d'en-deçà, un interrègne entre la vie et la mort.

Nick repensa à la lumière éclatante au bout du tunnel, avant la collision avec Allie. Cette lumière était sa destination, mais il n'avait aucun moyen de savoir ce qui l'attendait à l'intérieur – Jésus, Bouddha, ou les néons de la salle d'accouchement où il allait naître. Le saurait-il un jour ?

— Et si nous étions condamnés à rester ici éternellement ?

Allie fronça les sourcils.

— Tu es toujours aussi optimiste, dis ?

— En général, oui.

Nick promena le regard autour de lui. Était-ce vraiment un endroit si terrible pour y passer l'éternité ? Ce n'était peut-être pas le paradis, mais la forêt était plutôt jolie. Les arbres touffus et verdoyants ne perdraient jamais leurs feuilles. Il se demanda si la météo du monde physique l'affectait encore. Sans le froid et la pluie, vivre dans les bois n'était pas une si mauvaise idée. Le garçon qu'ils avaient baptisé Racine s'y était bien accoutumé, lui, alors pourquoi pas eux ? Mais la véritable question n'était pas de savoir s'ils pouvaient s'y habituer. C'était de savoir s'ils en avaient envie.

Racine patientait dans sa cabane haut perchée. Comme il s'y attendait, le garçon et la fille ne tardèrent pas à le rejoindre. Il se hâta de cacher ses objets secrets avant qu'ils atteignent la plateforme, pantelants tous les deux comme s'ils étaient hors d'haleine.

— Arrêtez, leur dit-il. Vous n'êtes pas essoufflés, c'est tout dans la tête, alors arrêtez.

— Racine, s'il te plaît, c'est important, commença Allie. Tu dois nous en dire plus sur les « autres » dont tu parlais tout à l'heure.

Cacher la vérité serait inutile, il le savait.

— Ils traversent ma forêt de temps en temps, d'autres enfants en route vers d'autres endroits. Ils ne restent jamais longtemps. Avant vous, ça faisait des années que je n'avais vu personne.

— Où vont-ils ?

— N’importe où. Ils sont toujours pressés. Toujours en train de courir comme s’ils étaient poursuivis par le McGill.

— Le quoi ?

— Le McGill.

— Qui est-ce, un adulte ?

Racine secoua la tête.

— Il n’y a pas d’adultes, ici, seulement des enfants. Des enfants et des monstres.

— Des monstres ! répéta Nick. Oh, super. Génial. J’ai bien fait de poser la question...

Allie ne se laissa pas démonter.

— Les monstres, ça n’existe pas, lança-t-elle à Racine.

Il regarda la jeune fille, puis Nick, puis Allie à nouveau.

— Sauf ici.

Sur l’absence d’adultes dans l’Éternéant, Mary Tourcéleste écrit ceci : « Nous n’avons à ce jour aucune preuve du passage d’un adulte dans l’Éternéant. Quand on y réfléchit, cela va de soi. Les adultes, voyez-vous, par leur nature même, ne s’égarent jamais lorsqu’ils voyagent vers la lumière – peu importe s’ils se cognent tout le long du chemin – car ils sont toujours persuadés de savoir exactement où ils vont, même quand ce n’est pas le cas. Par conséquent, ils finissent obligatoirement par arriver quelque part. Si vous ne me croyez pas, demandez-vous ceci : avez-vous déjà vu un adulte monter dans une voiture pour aller “nulle part” ? »

Sur la présence de monstres, Mary Tourcéleste demeure étrangement muette.

Pile, face ou tranche

La nuit était tombée sur la forêt, où les trois enfants étaient assis sur la plate-forme supérieure de la maison de Racine, baignés dans un clair de lune inhabituellement brillant qui leur donnait vraiment l'air de fantômes. Il fallut quelques minutes à Nick et Allie pour se rendre compte qu'en réalité, il n'y avait même pas de lune dans le ciel.

— Génial, dit Nick, qui ne trouvait pas cela génial du tout. Exactement ce que j'ai toujours rêvé d'être : un fantôme qui brille dans le noir.

— Arrête de parler de fantômes, rétorqua Allie.

Nick n'avait plus aucune patience pour les pinailleries linguistiques d'Allie.

— C'est pourtant ce que nous sommes, faudra t'y faire !

— Le mot « fantôme » suppose un tas de choses que je ne suis PAS. Est-ce que je ressemble à Casper, d'après toi ?

— Bon, d'accord, nous ne sommes pas des fantômes. Nous sommes des Objets Ectoplasmiques Non Identifiés. O.E.N.I. Tu préfères ?

— Je n'ai jamais rien entendu d'aussi stupide.

— Nous sommes des Illumières, intervint Racine. (Allie et Nick se tournèrent vers lui.) Les autres, ceux qui ont traversé la forêt avant vous, ils m'ont dit que c'est comme ça qu'on s'appelle : Illumières. Des esprits qui brillent la nuit. Dans la journée aussi, d'ailleurs, si on y regarde de près.

— Illumières, répéta Allie. Tu vois ? Je t'avais dit qu'on n'était pas des fantômes.

Allie et Racine recommencèrent à parler de monstres – une conversation à laquelle Nick ne souhaitait pas particulièrement se mêler. Pour s'occuper, il décida de retenir sa respiration pour voir si c'était vrai qu'ils n'avaient plus besoin d'oxygène. Cela ne l'empêcha pas de tendre l'oreille.

— Si rien ne peut nous blesser, commença Allie, pourquoi avoir peur du McGill ?

— Parce que la douleur n'est pas seulement physique. Le McGill sait comment nous faire souffrir jusqu'à la fin des temps. S'il en a l'occasion, il ne s'en privera pas. (Les yeux grands ouverts, Racine accompagnait son récit de gestes amples, comme s'il racontait une histoire d'épouvante au coin du feu.) Le McGill déteste les enfants qui échouent ici – il déteste tous les bruits qu'on fait. S'il t'entend parler, il t'arrachera la langue ; s'il t'entend faire semblant de respirer, il te déchirera les poumons. La légende dit que le McGill était autrefois le chien de chasse du diable lui-même et qu'il s'est enfui après avoir rongé sa laisse. Il n'a pas réussi à atteindre le monde des vivants, mais il est arrivé jusqu'ici. C'est pour ça que nous devons rester dans la forêt : il ne connaît pas cet endroit, nous sommes en sécurité, ici.

Nick vit clairement qu'Allie était sceptique. Lui-même avait des doutes, mais vu leur situation actuelle, il n'excluait plus rien.

— Tu les tiens d'où, ces informations ? demanda Allie.

— Je te l'ai dit, des autres enfants qui ont traversé ma forêt. J'écoute leurs histoires.

— Est-ce que quelqu'un l'a vu, ce McGill ?

— Ceux qui le voient disparaissent à jamais.

— Comme par hasard.

Nick relâcha sa respiration. Pendant dix minutes, il avait retenu son souffle sans aucun problème.

— Techniquement, observa-t-il, les monstres ont toujours existé. En tout cas, c'est comme ça qu'on les cataloguait avant de leur trouver un nom plus approprié. Calmars géants, requins grande gueule, anacondas.

— Tu vois ! s'écria Racine.

Allie lança un regard noir à Nick.

— Merci, monsieur Google. La prochaine fois que j'aurai besoin d'un renseignement, je te donnerai quelques mots-clefs de ma composition.

— Quelque chose me dit qu'ils seront tous censurés.

Allie se retourna vers Racine.

— Alors, ce McGill, c'est un calmar géant ?

— Aucune idée. Tout ce que je sais, c'est qu'il est abominable.

— Pure invention..., insista Allie.

— Tu crois tout savoir, peut-être ?

— Non, mais maintenant que j'ai l'éternité devant moi, j'ai bien l'intention de tout apprendre.

Nick dut admettre que Racine et Allie avaient l'un comme l'autre des arguments valables. Les récits du garçon fleuraient l'exagération à plein nez, mais même les histoires les plus saugrenues possédaient un fond de vérité. Allie, de son côté, représentait la vision pragmatique des choses.

— Dis, Racine, parmi les gens qui ont traversé ta forêt, il y en a qui sont revenus ?

— Non. Ils ont tous été dévorés par le McGill.

— Ou alors ils ont trouvé un meilleur endroit où s'installer, suggéra Nick.

— Soit on reste ici, soit on se fait manger par le McGill, s'obstina Racine. C'est pour ça que je ne bouge pas.

— Et s'il y avait une troisième option ? Nous ne sommes ni vivants, ni tout à fait morts, alors peut-être que... (Il sortit une pièce de monnaie de sa poche – l'une des seules choses qu'il avait sur lui avec ses vêtements de pingouin.) Peut-être que nous sommes comme des pièces qui tiendraient sur la tranche.

Allie fronça les sourcils.

— Mais encore ?

— C'est-à-dire que nous pouvons peut-être chambouler un peu les règles et nous débrouiller pour retomber du côté pile.

— Ou face, fit Allie.

— Mais qu'est-ce que vous racontez ? marmonna Racine.

— La vie ou la mort.

Nick lança la pièce en l'air, la rattrapa et la plaqua sur le dos de sa main, la gardant cachée sous sa paume pour que personne ne puisse voir de quel côté elle avait atterri.

— Peut-être qu'il y a une sortie quelque part, un chemin qui nous ramène à la lumière au bout du tunnel... voire à la vie.

On aurait dit que les arbres eux-mêmes considéraient ses mots, les passaient au tamis de leurs branches en leur donnant une résonance accrue.

— Crois-tu que ce soit possible ? demanda Allie en regardant Racine.

— Je ne sais pas.

— D'accord, dit Nick. Ce qu'il faut faire, donc, c'est trouver quelqu'un qui sait.

— Le seul endroit où je veux aller, c'est chez moi, déclara Allie.

L'instinct de Nick lui disait que rentrer chez eux était une mauvaise idée, mais lui aussi avait envie de revoir sa maison. Il avait besoin de savoir si sa famille avait survécu, ou s'ils étaient « arrivés au terminus ». Or, la forêt se trouvait dans le nord de l'État de New York, loin de chez lui.

— Moi, je vis à Baltimore, et toi ?

— Dans le New Jersey, répondit Allie. La pointe sud.

— OK. On n'a qu'à mettre le cap au sud en gardant les yeux ouverts au cas où l'on croiserait des gens susceptibles de nous aider. Il y a forcément quelqu'un qui sait comment partir d'ici... d'une manière ou d'une autre.

Nick rangea la pièce dans sa poche. Les trois enfants se mirent à discuter de vie, de mort et de comment quitter cet endroit perdu entre les deux. Personne ne pensa à regarder de quel côté était tombée la pièce.

Allie avait toujours été du genre à se fixer des buts dans la vie, ce qui était à la fois une force et une faiblesse. La motivation qui lui permettait d'accomplir tout ce qu'elle désirait avait pour conséquence malheureuse de la rendre inflexible et obstinée. Elle refusait farouchement de l'admettre, mais elle savait au fond d'elle-même que l'entêtement faisait partie de son caractère.

Si cette histoire de pièce sur la tranche suffisait à Nick, Allie n'allait pas se satisfaire d'une métaphore vaseuse. Rentrer chez elle était un objectif, un défi. Peu lui importait de savoir si elle était complètement morte ou seulement à moitié, si elle était un spectre ou une revenante. Ces questions étaient trop dérangeantes pour s'y attarder. Elle préférait se mettre des œillères et focaliser ses pensées sur la maison où elle avait passé toute sa vie. Elle y retournerait. Une fois là-bas, tous ses problèmes se résoudraient d'eux-mêmes. Si elle n'y croyait pas, elle risquait de perdre la tête.

Racine possédait lui aussi une vision très personnelle de la situation – une vision tout entière contenue dans les limites de la forêt. Il n'allait pas se joindre à eux ; si, pour avoir de la compagnie, il devait s'aventurer dans le monde aussi vaste que dangereux des vivants, il préférait vivre seul à l'abri dans les bois.

Étape suivante des préparatifs : les raquettes. C'est Nick qui en eut l'idée, même si c'est Allie qui s'occupa ensuite de la conception pratique, et Racine qui se chargea de la fabrication à l'aide de

brindilles et de morceaux d'écorce. Allie trouvait que le produit final était un peu biscornu, mais ce n'était pas comme s'ils allaient poser pour des photos de mode.

— À quoi ça sert ? avait objecté Racine quand Nick avait évoqué l'idée de construire des raquettes. La neige n'arrivera pas avant des mois et, de toute façon, on passe à travers.

— Ce n'est pas pour la neige, avait expliqué Nick. C'est pour marcher sur les routes du monde vivant sans nous enfoncer. Nous avancerons beaucoup plus vite si nous ne perdons pas de temps à décoller nos pieds du sol à chaque pas.

— Ce sont des raquettes à route, alors, pas des raquettes à neige, commenta Racine, après quoi il s'attela à nouer écorces, branches et brindilles.

Quand il eut terminé, il tendit les chaussures à Nick et Allie en disant :

— Ça ne vous fait pas peur, toutes ces choses qui vous attendent là-dehors ? Tout ce que vous ne pouviez pas voir quand vous étiez vivants – les esprits maléfiques, les monstres... J'ai attendu si longtemps que quelqu'un vienne me voir. J'ai même prié, vous savez ? Ici aussi, Dieu entend nos prières. Peut-être même mieux qu'avant, vu qu'on est plus près de lui. (Racine les regarda avec de grands yeux implorants.) S'il vous plaît, ne m'abandonnez pas.

Le cœur serré et les larmes aux yeux, Allie lutta intérieurement pour ne pas laisser ses émotions influencer son jugement. Elle se répéta que Racine n'était pas vraiment un petit enfant, mais un Illumière vieux de plus de cent ans. Il s'était bien débrouillé jusqu'ici, seul dans sa forêt, il n'y avait aucune raison que cela change après leur départ.

— Je suis désolée, lui dit Allie. Nous ne pouvons pas rester. Quand nous en saurons un peu plus, nous pourrions peut-être revenir te chercher.

Racine enfonça les mains dans ses poches et baissa la tête d'un air maussade.

— Bonne chance, alors. Et faites attention au McGill.

— Compte sur nous.

Après un instant de silence, Racine ajouta :

— Merci de m'avoir donné un nom. J'essaierai de ne pas l'oublier.

Et sur ces mots, il grimpa dans l'arbre, disparaissant de nouveau dans sa cabane haut perchée.

— Plein sud, annonça Nick.

— Allons-y.

Ils escaladèrent la pente escarpée, prêts à affronter les dangers inconnus du monde vivant.

Personne ne sait avec certitude si les enfants imprudents s'enfoncent réellement jusqu'au centre de la Terre. Certes, nombre d'entre eux disparaissent, mais comme ces disparitions adviennent toujours en l'absence de témoins, toute tentative de découvrir leur destination est vouée à l'échec. Le terme officiel pour ce phénomène d'engloutissement, inventé par nul autre que Mary Tourcéleste elle-même, est « gravimmersion ».

Dans son ouvrage révolutionnaire *La gravité de la gravité*, Mary écrit ceci : « N'écoutez pas les rumeurs qui prétendent que l'on peut quitter l'Éternéant. Nous sommes ici pour y rester. Les enfants qui disparaissent sont autant de victimes de la gravimmersion ; ils ont tous sombré – ou sont en train de sombrer – au centre de la Terre. Depuis le temps, j' imagine que le noyau terrestre commence à être surpeuplé, mais peut-être sont-ce les esprits des disparus qui nourrissent la planète, lui donnant vie et couleur. »

Des amis en haut lieu

Elle ne s'appelait pas vraiment Mary Tourcéleste. Bien qu'elle ne se souvînt pas de son véritable prénom, elle était à peu près sûre qu'il commençait par la lettre M. Ainsi avait-elle opté pour Mary, un prénom convenable, maternel. Elle avait beau n'avoir que quinze ans, elle aurait certainement eu des enfants si elle n'était pas morte. D'ailleurs, elle jouait le rôle de mère pour tous ceux qui en avaient besoin, et ils étaient nombreux.

Le nom de Tourcéleste lui venait du fait qu'elle avait été la première à oser l'ascension.

Par le seul acte audacieux de grimper les escaliers afin de revendiquer une place d'honneur, elle s'était attiré un respect qui dépassait toutes ses attentes. En plus de ses enfants, qui lui vouaient une grande révérence, nombre d'habitants de l'Éternéant la considéraient comme un guide. Prenant la mesure de sa position élevée tant au propre qu'au figuré, elle avait décidé que le moment était venu de partager son savoir sur l'Éternéant avec tous les Illumiérés. Cela faisait plus d'un siècle qu'elle écrivait des livres, n'en révélant le contenu qu'à la poignée de jeunes enfants qu'elle avait pris sous son aile. Or, dès l'instant où elle était devenue Mary Tourcéleste, tout cela avait changé. À présent, tout le monde lisait ses écrits. Ce qui n'était jadis qu'un petit groupe d'enfants sous sa responsabilité comptait désormais des centaines de membres. Elle avait la conviction intime qu'à terme, elle deviendrait la mère de milliers d'enfants.

Certains voyaient en elle une déesse. Ce n'était pas ce qu'elle souhaitait, mais elle appréciait les égards et la déférence qu'on lui témoignait. Bien sûr, elle ne manquait pas de détracteurs qui lui réservaient des qualificatifs autrement moins flatteurs ; cependant, ils le faisaient toujours à distance respectueuse.

Ce jour-là, le panorama depuis le dernier étage était superbe. Elle avait parfois l'impression de voir le monde entier de là-haut. Or, c'était un monde qui continuait de tourner sans elle. Loin au-dessous d'elle, la circulation du monde vivant, un incurable embouteillage de bus et de taxis, suivait son rythme poussif. Qu'ils vaquent à leurs occupations, pensa-t-elle. Tout cela n'a aucune importance pour moi. Mon seul souci, c'est notre monde à nous, pas le leur.

On frappa à la porte. Mary se détourna de sa contemplation alors que Stradivarius, un garçonnet timide aux cheveux blonds et frisés, entra dans la pièce.

— Qu'y a-t-il, Vari ?

— Il y a un Collecteur qui aimerait vous parler, Miss Mary. Il dit qu'il a trouvé quelque chose de vraiment chouette.

Mary soupira. Ces jours-ci, tout le monde se prenait pour un Collecteur. En général, ils ne collectaient jamais rien qui eût la moindre valeur. Qui un bout de papier, qui un morceau de bois. Les véritables Collecteurs, les maîtres de l'art, ramenaient des choses nettement plus intéressantes. Ils connaissaient toutes les circonstances susceptibles de projeter un objet inanimé dans l'Éternéant. Malheureusement, les véritables Collecteurs étaient rares.

— Est-ce quelqu'un qui est déjà venu par le passé ?

— Il me semble que oui, répondit Stradivarius. Et je crois qu'il a apporté de la vraie nourriture !

Cette précision décupla soudain l'intérêt de Mary, même si elle s'efforça de ne rien montrer à Vari. Elle savait contrôler ses émotions, mais, si le Collecteur apportait réellement de la nourriture provenant du monde vivant, elle risquait d'avoir du mal à dissimuler son enthousiasme.

— Fais-le entrer.

Vari ressortit pour revenir un instant plus tard accompagné d'un adolescent d'environ treize ans, vêtu seulement d'un maillot de bain dont la ceinture élastique disparaissait sous des bourrelets causés par un excès de soda. Ici, nos chemins se croisent sans nous laisser le choix du moment ou de l'apparence, songea Mary. De même que ce garçon était condamné à sillonner l'éternité en maillot de bain humide, Mary était enfermée dans la plus inconfortable de ses robes d'écolière, dont le seul avantage était la couleur verte assortie à celle de ses yeux.

— Bonjour, Miss Mary, salua respectueusement le Collecteur. Vous vous souvenez de moi, n'est-ce pas ?

Sa bouche se fendit d'un sourire beaucoup trop large qui dévoila une rangée de dents beaucoup trop longue, donnant à Mary l'impression qu'elle aurait pu renverser sa tête en arrière et l'ouvrir comme un pot de sucre.

— Oui, je me souviens. Tu t'appelles Speedo, tu viens du New Jersey. La dernière fois, tu avais une orange, n'est-ce pas ?

— Un pamplemousse, dit-il, tout fier qu'elle l'eût reconnu.

Cela faisait longtemps qu'elle ne l'avait pas vu, mais comment aurait-elle pu oublier un tel accoutrement ?

— Qu'as-tu trouvé, cette fois ?

Le sourire du garçon s'élargit encore. Ses dents s'étiraient maintenant d'une oreille à l'autre.

— Quelque chose de fantastique ! Que diriez-vous... d'un petit dessert ?

— Un dessert ? Pitié, ne me dis pas que tu m'as apporté un de ces biscuits chinois immangeables !

Speedo était visiblement offusqué que Mary pût suggérer une telle chose.

— Je suis un Collecteur, Miss Mary. Je ne vous ferais jamais perdre votre temps avec ces choses-là. Je ne me baisserais même pas pour les ramasser.

— C'est très sage de ta part. Et je suis désolée, je ne voulais pas t'insulter. Je t'en prie, montre-moi ce que tu as.

Speedo sortit hâtivement de la pièce pour revenir muni d'une boîte qu'il posa sur la table.

— Vous feriez mieux de vous asseoir.

Voyant qu'elle restait debout, il souleva le couvercle et révéla quelque chose que Mary n'aurait jamais espéré revoir.

— Un gâteau d'anniversaire ! s'exclama-t-elle sans même essayer de cacher sa stupéfaction.

Peut-être aurait-elle dû effectivement s'asseoir, car la vue du gâteau lui donna le vertige. On était loin des tranches de pain rassis et des os de poulet à moitié rongés que les Collecteurs de nourriture

ramenaient si souvent ; il s'agissait d'un gâteau d'anniversaire entier, rond et blanc, intact. Il portait les mots « Joyeux anniversaire Suzie », et un gros chiffre 5. Mary se moquait bien de savoir qui était cette Suzie, car si elle avait une fête d'anniversaire, cela signifiait qu'elle faisait partie des vivants. Mary ne se souciait pas des vivants. Le doigt levé, elle demanda au Collecteur :

— Je peux ?

— Bien sûr !

Lentement, délicatement, elle posa le doigt sur le gâteau, appuya doucement sur le bord et sentit le glaçage coller à sa peau. Elle porta l'index à ses lèvres pour goûter. L'explosion de saveurs fut d'une intensité presque insupportable et submergea complètement ses sens. Elle dut fermer les yeux. De la crème au beurre à la vanille ! Si délicieusement sucrée !

— C'est bon, pas vrai ? fit Speedo. Je comptais le manger moi-même, puis j'ai pensé que ma cliente préférée pourrait être intéressée. Euh, c'est vous, ma cliente préférée, précisa-t-il au cas où elle aurait eu un doute.

Mary sourit joyeusement et applaudit en devinant comment le Collecteur s'était procuré le gâteau.

— Tu t'invites dans les fêtes d'anniversaire, c'est ça ? C'est drôlement ingénieux.

Tout le monde savait que la seule nourriture qui entraînait dans l'Éternéant était celle préparée avec amour – et uniquement si la nourriture en question connaissait une fin tragique et prématurée. Quoi de mieux pour en trouver qu'une fête d'anniversaire, où les mères pétrissaient leur amour directement dans la pâte ?

— Brillant, renchérit Mary. Une idée de génie !

L'air inquiet, Speedo rajusta son maillot à la taille – un pur tic nerveux, puisqu'il ne risquait pas de glisser.

— Vous n'en parlerez à personne, hein ? C'est mon secret. Si d'autres que vous apprennent où je trouve ma nourriture, ils vont tous me copier et je n'aurai plus qu'à changer de métier.

— Motus et bouche cousue, promit Mary. Dis-moi juste une chose : à combien de fêtes as-tu assisté avant de trouver ce gâteau ?

— Trois cent soixante-dix-huit ! annonça le garçon en bombant fièrement le torse.

— Tu dois en avoir vraiment assez, commenta Mary en secouant la tête.

— Bah, il faut bien gagner sa vie, non ? (Il commença à arpenter la salle en parlant du gâteau comme s'il s'agissait d'une voiture d'occasion qu'il essayait de lui vendre.) Il fallait voir la scène, je vous jure. Un petit gamin a tendu le bras et tiré sur la nappe avant même que les parents aient le temps de mettre les bougies sur le gâteau ! Il s'est écrabouillé par terre, non sans laisser une empreinte durable sur la table, comme vous pouvez le voir. Le fantôme d'un gâteau d'anniversaire qui n'attendait que moi.

Mary contempla la pâtisserie et faillit plonger le doigt dedans à nouveau, mais elle se ravisa. Elle ne voulait pas céder à la tentation de le dévorer d'une traite jusqu'à ce qu'il n'en reste plus une seule miette.

— Alors, qu'est-ce que vous me proposez en échange ?

— Dis-moi ce que tu veux.

— Ah, ça, je ne peux pas vous le dire si je ne sais pas ce que vous avez à offrir.

Mary réfléchit. Le gâteau valait dix fois plus que tout ce qu'elle avait troqué auparavant. Pour le Collecteur, cette affaire était la plus grosse de sa carrière. Il risquait de ne jamais retrouver un trésor pareil ; il méritait une juste récompense.

Mary traversa la grande pièce jusqu'à une commode. Elle prit un trousseau de clefs dans un tiroir et le lança à Speedo, qui l'attrapa au vol.

— Des clefs ? J'en ai plein, des clefs. Elles ne servent à rien si l'objet qu'elles permettent d'ouvrir ne les a pas suivies dans l'Éternéant. Ce qui n'arrive jamais.

— Il y a quelques semaines, raconta Mary, il s'est produit un épisode très étrange dans le monde vivant. Une voiture est entrée dans un portique de lavage automatique et n'est jamais ressortie de l'autre côté. Personne ne sait ce qui s'est passé.

Speedo la regarda avec un mélange d'espoir et de méfiance.

— Alors, il s'est passé quoi ?

— Des taches solaires.

— Hein ?

Mary poussa un soupir.

— Si tu avais lu mon livre, *Tout ce que vous avez toujours voulu savoir sur les vortex sans jamais oser le demander*, tu saurais que l'activité solaire tend à créer des vortex entre le monde vivant et le nôtre – des vortex à travers lesquels des objets transitent parfois de l'un à l'autre.

— Ah, suis-je bête, les taches solaires, dit Speedo.

Mary sourit.

— Dans un parking du côté nord de l'ancien terminal de Penn Station, tu trouveras une Jaguar couleur argent. Je ne voyage pas beaucoup, elle ne me serait pas d'une grande utilité. Elle t'appartient si tu promets de me réserver toutes tes meilleures trouvailles de nourriture.

Elle voyait bien que le Collecteur jugeait l'offre alléchante, mais il n'en était pas moins un négociateur rusé.

— Hmm... J'ai déjà une belle petite machine.

— Oui, tu m'en as parlé lors de ta visite précédente. Si mes souvenirs sont bons, tu te plaignais parce qu'elle était trop grosse et que tu ne trouvais jamais de place pour la garer.

— Oui, c'est vrai que ça pourrait être plus pratique, une voiture plus petite. Allez, marché conclu ! (Il serra la main de Mary avec beaucoup de vigueur, incapable de contenir plus longtemps son euphorie.) Une Jaguar, ouah !

Lorsque son sourire s'étira jusqu'aux tympans, Mary ne put s'empêcher de lui faire la remarque – il fallait bien que quelqu'un s'en charge.

— Essaie de ne pas oublier que les vivants n'ont que trente-deux dents. (Speedo la regarda bouche bée, pris de court par sa franchise.) Huit incisives, poursuivit Mary, quatre canines, huit prémolaires et douze molaires en comptant les dents de sagesse.

— Oh, fit le garçon, rouge comme une pivoine.

— Tu accordes une grande importance à ton sourire, mais si tu te focalises trop là-dessus, ça risque de se voir.

Avant qu’il tourne les talons pour repartir, Mary vit que ses commentaires produisaient déjà leur effet : la bouche du garçon se mit à rétrécir vers des proportions plus raisonnables.

Dans son ouvrage *Visions spectrales : petit guide d’esthétique à l’usage des Illumières*, Mary Tourcéleste écrit ceci : « Si jamais vous avez l’impression que les autres vous regardent avec insistance et que vous ne comprenez pas pourquoi, il est possible que vous soyez en train de perdre le contrôle de votre apparence. La conséquence, c’est que votre corps ou votre visage commence à se déformer. Rappelez-vous que l’apparence de chacun dépend entièrement du souvenir que nous en gardons. Si vous oubliez que vous avez les yeux bleus, ils risquent de devenir violets. Si vous oubliez que les êtres humains ont dix doigts, vous risquez de vous réveiller avec un onzième.

Il existe un remède simple à la perte d’image : trouvez la photo de quelqu’un qui vous ressemble. Si vous avez la chance d’avoir transmigré avec un portrait de vous-même, c’est encore mieux. Étudiez l’image, apprenez-en les détails par cœur. Une fois cette image fermement gravée dans votre esprit, vous retrouverez votre aspect habituel en un rien de temps. Ne sous-estimez jamais l’importance de votre apparence d’avant-mort. À moins, bien sûr, que vous ne préfériez l’oublier. »

Charognards

Nick se rappelait sa vie dans les moindres détails. À quoi il ressemblait, à quoi ressemblaient ses parents, ce qu'il avait mangé le jour du maudit accident qui l'avait envoyé dans l'Éternéant. Il était profondément troublé à l'idée que l'esprit de Racine était redevenu une page blanche au fil des années. Si les souvenirs résistaient mal au temps et s'effaçaient peu à peu comme de la craie sur une ardoise, Nick était-il condamné à subir le même sort ? Il ne voulait pas tout oublier.

Habitué à se déplacer en voiture à cent kilomètres-heure, Nick ne supportait pas le rythme d'escargot de leur voyage vers le sud. La randonnée ne faisait pas partie de ses activités préférées. Avant sa mort, les longues marches lui donnaient des courbatures. Il avait un don pour trébucher sur diverses protubérances naturelles hostiles et pour s'écorcher les genoux. Cette randonnée post-mortem n'était guère plus agréable. Bien qu'il n'eût plus à craindre les douleurs musculaires et les égratignures, il était terriblement assoiffé. Assoiffé et affamé. Racine leur avait dit qu'ils n'avaient pas plus besoin de manger ou de boire que de respirer, mais l'envie n'en était pas moins impérieuse. « On s'y habitue », leur avait assuré le garçon avant leur départ. Nick n'était pas sûr de vouloir s'habituer à une éternité de manque.

Ils découvrirent également que, comme avec la nourriture, pouvoir se passer de sommeil n'empêchait pas leurs corps spectraux de le réclamer. Nick et Allie avaient décidé d'un commun accord qu'ils prendraient le temps de dormir tous les jours, comme ils le faisaient avant leur mort. Ils ne voulaient pas perdre ce lien ténu avec le monde des vivants. Néanmoins, ils ne pouvaient pas se reposer n'importe où.

— Comment dormir si on s'enfonce dans le sol ? s'interrogea Nick le premier soir.

Tant qu'ils marchaient, les raquettes à route remplissaient leur rôle en les maintenant à peu près à la surface. Mais dès qu'ils s'arrêtaient, le sol entamait son patient travail de déglutition. La première nuit, ne parvenant pas à trouver de solution, ils continuèrent à marcher.

La deuxième journée de leur périple apporta la réponse à leur problème. Progressant sur une route de montagne de plus en plus traître, ils commencèrent à trouver sur leur chemin d'étranges parcelles d'asphalte différentes du reste de la chaussée : elles étaient solides ! Elles ne mesuraient jamais plus d'un ou deux mètres de large. C'est Allie qui découvrit la première, marquée par un petit crucifix blanc en bois.

— Je sais ce que c'est, dit-elle. J'ai vu ce genre de croix quand j'étais en vacances au Mexique. Les gens les déposaient au bord de la route là où il y avait eu des accidents mortels. Je n'y ai jamais fait attention ici, mais je parie qu'il y a des Américains qui font la même chose.

— Ça veut donc dire qu'au moment de la mort, l'esprit laisse une marque permanente qui crée un mort-lieu à l'endroit où ça s'est passé ! s'emballa Nick, enchanté par cette découverte morbide mais néanmoins enthousiasmante.

Ils se reposèrent sur l'un des morts-lieux, pressés l'un contre l'autre sur le morceau de bitume

étroit. Baignant dans la lueur qui se dégageait de leurs propres corps, ils s'accordèrent le luxe de bavarder. Ils discutèrent de mille sujets anodins qui n'avaient aucune importance dans le grand ordre des choses, comme leurs goûts musicaux ou leurs pronostics sur le vainqueur du championnat de base-ball, qui s'était disputé pendant les neuf mois de leur transmigration. La conversation prit bientôt une tournure plus sérieuse, comme toute conversation nocturne.

— Quand je serai chez moi, dit Allie, je trouverai un moyen pour que ma famille me voie.

— Et si tu échoues ? Que feras-tu s'ils continuent à vivre leurs vies sans se rendre compte que tu es là ?

— Ça n'arrivera pas.

— Pourquoi ? Parce que tu l'as décrété ? Le monde ne fonctionne pas comme ça.

— Qu'est-ce que tu en sais ? Nous ignorons tout de ce monde.

— Justement. C'est bien pour ça que nous ferions mieux d'en apprendre le plus possible avant de nous précipiter chez nous. Il faudrait trouver des fantômes plus expérimentés.

— Des *Illumières* plus expérimentés, le corrigea Allie, qui refusait toujours d'admettre qu'elle était un fantôme.

Méditant la chose, Nick se mit à examiner ses bras et ses mains, à étudier de près l'étrange luminescence de sa peau – le doux éclat des *Illumières*. Les lignes de la main étaient encore bien visibles sur sa paume, ainsi que ses empreintes digitales, mais peut-être était-ce uniquement parce qu'il s'attendait à les voir. Il se demanda si, au bout du tunnel, il aurait conservé son enveloppe physique, ou si le souvenir de la chair se serait dissous dans la lumière au moment où il aurait atteint le terminus – un endroit où sa famille l'attendait peut-être déjà.

— Nous devons accepter la possibilité qu'il n'y ait personne pour nous attendre chez nous, rappela-t-il à Allie, qui pinça les lèvres.

— Peut-être pour toi, mais mon père et moi étions seuls dans la voiture. Ma sœur était malade, ma mère est restée à la maison pour s'occuper d'elle.

— Et ça ne te perturbe pas que ton père ait pu mourir, lui aussi ?

— Mort ou vivant, au moins il s'en est tiré. Nous deux, on ne peut pas en dire autant. Souviens-toi de ce qu'a dit Racine : les autres victimes de l'accident, soit elles ont survécu, soit elles sont arrivées au terminus. Dans un cas comme dans l'autre, on peut dire qu'elles s'en sont sorties.

Allie n'avait pas tort. C'était réconfortant de savoir qu'il existait bel et bien un lieu où ils allaient tous se retrouver tôt ou tard, que la fin n'était pas vraiment la fin. Néanmoins, quand il imaginait sa famille tout entière accomplissant ce mystérieux voyage dans un même instant de terreur... Une lanterne s'alluma soudain dans son esprit.

— Je n'ai pas remarqué de morts-lieux sur le site de l'accident. Toi et moi, nous avons été projetés dans la forêt, et il n'y avait pas de morts-lieux sur la route !

— Parce que, ce jour-là, on n'a pas cherché, objecta Allie.

Nick s'obstina malgré tout à croire qu'il n'y en avait pas. L'alternative était trop sinistre.

— Vous alliez où, avec ton père ? demanda-t-il.

La réponse d'Allie se fit attendre.

— J’ai oublié, finit-elle par dire. C’est dingue, non ?

— J’ai commencé à oublier des choses, moi aussi, avoua Nick. J’ai peur d’oublier leurs visages.

— Tu ne les oublieras pas, le rassura Allie, même si rien ne lui permettait de l’affirmer.

Nick choisit d’y croire, lui aussi.

Le troisième jour, ils laissèrent enfin la montagne derrière eux. La route devint plus large et plus droite. Ils se trouvaient encore dans le nord de l’État, loin de leurs destinations respectives. À ce rythme, le voyage allait prendre des semaines, voire des mois.

Ils croisèrent plusieurs villes sur leur chemin et apprirent bientôt à identifier facilement les morts-lieux. Deux éléments essentiels les distinguaient des lieux vivants. D’une part, ils possédaient une clarté particulière : leurs contours étaient plus nets, leurs couleurs beaucoup plus vives. D’autre part, une sensation de bien-être et d’appartenance envahissait Nick et Allie quand ils s’arrêtaient dessus, comme si ces poches spectrales étaient les véritables lieux vivants, et pas le contraire.

La grisaille omniprésente du monde alentour les affectait plus profondément que les températures les plus basses. Même s’ils n’en parlaient pas entre eux, la verdure et la beauté luxuriante de la forêt de Racine leur manquaient.

Au crépuscule du cinquième jour, ils trouvèrent un beau cercle de terre solide sous un grand panneau proclamant : BIENVENUE À ROCKLAND COUNTY ! Des feuilles d’un vert éclatant traversaient le bitume, éternellement insensibles au changement des saisons. Il y avait assez de place pour permettre à Nick et Allie de s’allonger confortablement pour la nuit.

— J’en ai marre de dormir tous les soirs, déclara Nick. Ça ne sert à rien, on n’est jamais fatigué. (Il marqua une pause avant de donner la véritable raison de sa réticence.) Et je déteste ce sommeil sans rêves.

Allie ne voulait pas en parler, même si elle partageait ce sentiment. Plusieurs années auparavant, elle avait été opérée de l’appendicite sous anesthésie générale. L’expérience avait été déroutante. Elle avait à peine commencé à inhaler le gaz anesthésiant qu’elle s’était endormie d’un coup. L’instant d’après, elle se réveillait et tout était terminé. Un hoquet temporel, quelques instants de confusion cotonneuse, et elle était de retour avec une douleur à la hanche et des points de suture. Pendant un moment, elle avait cessé d’exister. Et elle retrouvait cette sensation chaque fois qu’elle s’endormait dans l’Éternéant.

— On dort parce qu’on peut dormir, répondit-elle à Nick. Pour ne pas oublier à quoi ça ressemble d’être vivant.

— Comment huit heures de mort peuvent-elles nous rappeler la vie ?

Allie ne pouvait pas répondre pour lui. Elle savait seulement que cela lui semblait être la chose à faire, une chose naturelle – et dans leur état tout sauf naturel, chaque petit morceau de normalité était bon à prendre. Nick arrêta finalement de rouspéter et s’allongea par terre.

— Je vais m’étendre là, mais je n’ai pas l’intention de dormir. Je vais regarder les étoiles.

Or, il s’avéra que la voûte étoilée n’était pas assez fascinante pour le garder éveillé. Au contraire, elle avait un effet léthargique. Il s’endormit avant Allie, la laissant seule à méditer la situation

délicate dans laquelle ils se trouvaient. Et si elle rentrait chez elle et que ses parents n'étaient pas là ? Et si son père avait perdu la vie dans l'accident et que sa mère avait déménagé ? Elle ne pourrait rien demander à personne, elle n'aurait aucun moyen de découvrir sa nouvelle adresse. Quand le sommeil anesthésiant de l'Éternéant s'empara enfin d'elle, elle s'y abandonna avec gratitude.

Le piège se referma sur eux au beau milieu de la nuit sans qu'ils sentent rien venir.

Nick et Allie ouvrirent les yeux sur quatre visages austères penchés au-dessus d'eux. En quelques secondes, les inconnus les attrapèrent et les hissèrent sur leurs pieds, les bousculèrent et les malmenèrent. Lorsqu'Allie essaya de crier, une main aussi grosse que la patte d'un monstre s'abattit sur sa bouche. Sauf qu'elle n'avait pas affaire à des monstres, mais à des garçons pas plus âgés qu'elle.

— Nick ! cria-t-elle.

Il était trop occupé à se débattre entre les deux agresseurs qui l'immobilisaient tant bien que mal pour aider Allie.

— Laissez-nous tranquilles ! Qui êtes-vous ? Qu'est-ce que vous voulez ?

— C'est nous qu'on pose les questions, répondit celui qui semblait être le chef.

La cigarette à la bouche, il était plus petit mais indubitablement plus teigneux que ses collègues. Il portait un bermuda vieillot qui rappelait un peu les vêtements de Racine. Sa cigarette rougeoyante brûlait sans se consumer, mais la chose la plus étonnante chez lui, c'était de très loin l'aspect de ses mains, deux paluches d'adulte, larges et noueuses, qui devenaient aussi grosses que des gants de boxe quand il serrait les poings.

— Je crois qu'on s'est dégoté des Vertes-âmes, Johnnie-O, lança un garçon qui, avec sa tignasse rousse filasse, aurait pu être le frère jumeau de Fifi Brindacier. Z'ont pas plus d'une semaine, à mon avis.

— Je sais, j'suis pas idiot, rétorqua Johnnie-O. Je sais reconnaître une Verte-l'âme quand j'en vois une.

— On est des Illumières comme vous, s'écria Nick, alors fichez-nous la paix !

Johnnie-O s'esclaffa.

— Évidemment que z'êtes des Illumières, abruti. Mais vous venez de débarquer. Des Vertes-âmes, tu piges ?

— Ça se peut qu'ils ont encore kèk'chose, dit Brindacier. Les Vertes-âmes, y z'ont toujours kèk'chose.

— Bienvenue dans l'Éternéant, déclara Johnnie-O d'une voix tout sauf accueillante. Ici, c'est mon territoire, faut payer le droit de passage.

Allie lança un coup de poing dans la figure du garçon qui la retenait, l'obligeant à la lâcher.

— Vous êtes toujours aussi hospitaliers avec les visiteurs ?

Johnnie-O tira une bouffée de cigarette.

— Les visiteurs sont pas tous amicaux.

Nick s'arracha d'un coup d'épaule à l'étreinte des deux garçons.

— Nous n'avons pas de quoi payer.

— Allez-y, tuez-nous, dit Allie sur un ton sarcastique. Ah, non, pardon, on est déjà morts.

— Retournez leurs poches, ordonna le chef.

Ses acolytes s'exécutèrent et fouillèrent les pantalons de Nick et Allie. À part des boules pelucheuses, ils trouvèrent sur Nick deux objets qu'il ne se souvenait même pas d'avoir sur lui. Il y avait d'abord la vieille pièce de monnaie, probablement une pièce de cinq *cents*, tellement usée qu'elle était difficile à identifier. Elle n'intéressait pas les voyous, qui la lui jetèrent négligemment. Il l'attrapa au vol et la remit dans sa poche.

L'autre objet semblait beaucoup plus les intéresser.

— Regarde, fit un garçon avec une drôle de frimousse.

Il avait les lèvres violacées, comme s'il était mort alors qu'il mangeait une boule de Mammouth ou un autre de ces bonbons qui coloraient la langue. Il avait ramassé un petit objet dur tombé de la poche de Nick et que ce dernier reconnut aussitôt : un chewing-gum pour ainsi dire prémâché, enveloppé dans son papier d'origine. La mère de Nick se désespérait chaque fois que les chewing-gums qu'il oubliait dans ses poches se retrouvaient dans la machine à laver.

Le garçon aux lèvres violettes gardait la boule séchée sur sa paume en regardant Johnnie-O d'un air hésitant.

— Aboule, ordonna Johnnie-O d'une voix étonnamment autoritaire pour un petit gabarit comme le sien.

Il tendit sa grosse main disproportionnée.

Le Violacé hésita encore.

— On pourrait se le partager, hasarda-t-il.

— Aboule, j'ai dit !

Johnnie-O approcha sa paume verte du garçon. On ne disait pas non à une paluche de cette taille. Le Violacé déposa délicatement la boule ronde dans la main de son chef.

— La prochaine fois que tu m'obliges à répéter, je t'enterre.

Le Violacé déglutit. Sa pomme d'Adam monta et redescendit comme s'il avait une noix dans la gorge. Ou une boule de Mammouth.

Allie et Nick n'en crurent pas leurs yeux quand Johnnie-O écarta le papier gluant et mit le chewing-gum dans sa bouche.

— Oh, c'est infect, lâcha Nick.

Son commentaire lui valut un coup de poing dans le ventre de la part de Brindacier. Il se plia en deux par réflexe, avant de se rendre compte qu'il n'avait pas mal. Ça doit être sacrément frustrant pour les brutes de ne pas pouvoir faire souffrir leurs victimes, se dit-il. Cet endroit devait être un véritable enfer pour eux.

Johnnie-O mâcha le chewing-gum jusqu'à le ramollir. Il ferma les yeux pour mieux savourer sa mastication.

— Il a encore beaucoup de goût. Cannelle. (Il leva les yeux vers Nick.) Tu gâches toujours tes chewing-gums comme ça ? Enfin, avant, quand t'étais vivant.

Nick haussa les épaules.

— Je les mâche jusqu'à ce qu'ils n'aient plus de goût.

— Plus de goût ? Va t'acheter des papilles dégustatives, dit Johnnie-O sans ralentir son travail de mastication.

— Je peux l'avoir, après ? demanda le Violacé.

— Ça va pas, non ? C'est dégueu.

Allie éclata de rire. Johnnie-O lui lança un coup d'œil en biais, avant de l'examiner plus longuement de la tête aux pieds.

— On peut pas dire que tu sois trop mignonne, toi.

Allie pinça les lèvres de colère, furieuse.

— Je le suis suffisamment. Je suis jolie à ma manière.

Ce qui était vrai. Personne ne l'aurait qualifiée de beauté renversante, mais elle savait qu'elle ne manquait pas de charme pour autant. Ce qui l'exaspérait le plus, c'était de devoir se justifier devant ce mutant aux mains difformes qui mâchait des chewing-gums usés.

— Sur une échelle de un à dix, je dirais que je mérite un sept, déclara-t-elle. Toi, par contre, tu aurais de la chance d'arriver à trois.

Ses mots atteignirent leur cible ; il n'y avait rien de plus blessant que la vérité.

— J'ai pas de temps à perdre avec un sept sur dix, maugréa-t-il. Et de toute façon, nous n'en avons plus pour longtemps à nous regarder, fais-moi confiance.

— Qu'est-ce ça veut dire ? intervint Nick, qui n'aimait guère le ton de sa réponse – et Allie non plus.

Johnnie-O croisa les bras. Comparées à son torse maigrelet, ses mains paraissaient encore plus énormes.

— C'est pas avec un bout de chewing-gum que je vais vous laisser passer sur mon territoire. (Il se tourna vers Nick.) Mais ça tombe bien, j'avais justement besoin d'un esclave.

— Tu peux toujours courir, dit Allie.

— Toi, je t'ai pas sonnée. Les gens comme toi, on n'en veut pas ici.

— Je m'en fiche de ce que tu veux, je ne m'en irai pas sans lui.

Les quatre voyous s'esclaffèrent.

— Ma pauvre, dit Brindacier, vu où on va t'envoyer, ça m'étonnerait qu'il veuille te suivre.

Que voulait-il dire par là ? Allie commença à paniquer.

— Attrapez-la, aboya Johnnie-O à ses camarades.

Allie savait qu'elle avait intérêt à faire quelque chose, et vite. Elle cria la première chose qui lui passa par la tête.

— Ne vous approchez pas ou j'appelle le McGill !

Les trois bandits s'immobilisèrent tout net.

— Qu'est-ce que tu racontes ? demanda leur chef d'un ton qui trahissait l'appréhension.

— Tu as très bien entendu ! Le McGill et moi, on a conclu un marché. Il vient quand je l'appelle et, en échange, je lui donne des choses à manger – des sales petites fripouilles aux mains plus grandes que leur cervelle, par exemple.

— menteuse, dit un garçon qui n'avait pas ouvert la bouche jusque-là, sans doute pour cacher sa voix de crécelle.

Son intervention agaça Johnnie-O.

— Évidemment que c'est une menteuse ! (Il dévisagea Allie un instant, avant de se tourner vers l'autre garçon.) Juste... comment tu fais pour savoir qu'elle ment ?

— C'est une Verte-l'âme, répondit la crécelle. Je parie qu'elle vient tout juste de débarquer. Aucune chance qu'elle ait déjà vu le McGill.

— Et d'abord, tous ceux qui croisent le McGill disparaissent, renchérit le Violacé.

— Tous sauf elle, affirma Nick, essayant de tourner la situation à leur avantage. C'est pour ça que je voyage avec elle : tant qu'on est ensemble, le McGill me protège, moi aussi.

— Ah oui ? Dis-moi à quoi il ressemble, alors, dit Johnnie-O en scrutant le visage d'Allie pour essayer de voir si elle bluffait.

— Je pourrais te le dire, mais après, je serais obligée de te tuer, répondit la jeune fille en citant l'une des répliques préférées de son père.

Les autres se mirent à pouffer de rire, ce à quoi Johnnie-O réagit en serrant son gros poing et en le balançant en plein dans le pif du garçon à côté de lui, qui partit en arrière en vol plané. Puis le caïd se rapprocha à nouveau d'Allie.

— Tu sais ce que je crois ? Que tout ça, c'est des bobards.

— Tu veux prendre le risque ? rétorqua Allie sans se démonter. Ose me toucher et tu verras bien.

Johnnie-O hésita. Son regard se déplaça d'Allie à Nick, puis à ses trois sous-fifres. Allie avait défié son autorité ; elle regretta, mais un peu tard, de ne pas avoir trouvé une meilleure histoire, une autre excuse qui aurait évité à ce petit despote de perdre la face. Les gosses dans son genre préféraient risquer de se faire dévorer par un monstre plutôt que se laisser insulter par une fille.

Il la regarda droit dans les yeux et déclara :

— Je vais t'enterrer.

Sur ce, il claqua des doigts – un son sec et cassant, comme une assiette qui se craquelait. Deux de ses acolytes soulevèrent Allie comme une plume et la reposèrent en dehors du mort-lieu, sur la chaussée, avant d'appuyer avec force sur ses épaules.

En l'espace de quelques secondes, elle s'était déjà enfoncée jusqu'aux genoux, et bientôt jusqu'à la taille.

— Non ! hurla-t-elle. McGill, McGill !

Ses cris ne lui valurent qu'un court instant de répit pendant que les garçons guettaient l'apparition du monstre. Comme celui-ci tardait à se matérialiser, ils redoublèrent leur pression sur leur victime.

Plus Allie s'enfonçait, moins elle pouvait leur opposer de résistance.

Nick se débattit comme un beau diable pour s'arracher à l'étreinte qui le paralysait, mais cela ne servait à rien. Impuissant, il ne pouvait qu'assister à la scène tandis que les trois autres appuyaient sur les épaules d'Allie, qui semblait inexorablement. Ses bras et sa poitrine disparurent sous l'asphalte, seule sa tête dépassait encore. Ses cris dégénérèrent en hurlements hystériques qui se mêlaient au rire sadique de Johnnie-O.

— Et maintenant, la touche finale, dit-il en s'approchant. (Il referma la main sur le crâne d'Allie et poussa vers le bas.) Profite bien du voyage et envoie-nous une carte postale.

C'est alors qu'une voix inconnue s'éleva dans la nuit. Un cri perçant sorti de nulle part précéda l'apparition soudaine d'une créature qui fouettait l'air de ses membres.

— Le McGill ! s'affola l'un des garçons. C'est le McGill !

Le cri de guerre strident retentit de nouveau, après quoi Allie n'entendit plus rien car ses oreilles, tout comme ses yeux et le sommet de son crâne, étaient désormais complètement enfouis. Johnnie-O avait arrêté de pousser, mais la gravité avait pris le relais. La terre l'enveloppait tels des sables mouvants, l'engloutissant dans ses entrailles. Elle ouvrit la bouche sans réussir à émettre le moindre son. La terre qui l'avait engloutie s'engouffra dans sa gorge, envahit sa cage thoracique – cette cavité qui abritait autrefois ses poumons –, lui procurant une sensation atroce comme elle n'en avait jamais ressentie. Et une possibilité horrible, glaçante : l'éternité dans les abysses. Elle était en route pour le centre de la Terre. À quelle profondeur s'était-elle déjà enfoncée ? Dix centimètres ? Dix mètres ? Puisant jusque dans ses dernières forces, elle réussit à bouger les bras. Elle avait l'impression de nager dans la mélasse. Péniblement, elle leva un bras au-dessus de sa tête dans un effort futile pour regagner la surface. Elle était sur le point d'abandonner tout espoir quand une main plongea dans l'obscurité, se referma sur son poignet et la tira vers le haut. Elle remonta lentement, centimètre par centimètre. Elle tendit l'autre bras vers l'asphalte jusqu'au moment où elle sentit la caresse fraîche du vent sur ses doigts, qu'une autre main attrapa aussitôt. Le haut de son crâne émergea bientôt à l'air libre, puis ses yeux, ses oreilles, sa bouche, qui put enfin relâcher le cri qu'un bâillon de roche et de terre avait jusque-là étouffé.

Johnnie-O et sa bande avaient-ils changé d'avis ? Ou était-ce le monstre, attiré hors des bois par ses cris désespérés, qui ne l'avait arrachée à son tombeau que pour mieux la dévorer ? Lorsque sa vision redevint nette, elle découvrit le visage de son sauveur.

— Racine ?

— Ça va ? demanda l'enfant. Je croyais qu'on t'avait perdue pour de bon.

Nick était là, lui aussi. Ensemble, les garçons la hissèrent vers eux jusqu'à ce qu'elle sortît complètement et atterrît avec un bruit sourd sur la terre ferme. Elle s'affaissa sur le mort-lieu en haletant ; Racine lui lança un regard perplexe.

— Oui, je sais, dit Allie, je n'ai pas besoin d'être essoufflée, mais j'en ai envie. Ça me semble plus naturel.

— Aucun problème. Peut-être qu'un jour tu pourras me réapprendre à sentir ces choses-là.

— Où sont Johnnie-O et ses joyeux crétins ?

— Partis, répondit Nick. Racine leur a filé une telle trouille qu'ils ont décampé.

Racine se mit à rire.

— Ils ont vraiment cru que j'étais le McGill. C'est à se tordre les boyaux !

Racine s'affaira ensuite à arracher les euphorbes qui poussaient sous le panneau BIENVENUE À ROCKLAND COUNTY ! Il se servit de leurs tiges ligneuses pour réparer ses raquettes à route, qui avaient dû s'abîmer quand il avait chargé Johnnie-O.

— Pendant tout ce temps, tu nous suivais ? demanda Allie.

— Bah, oui, dit Racine avec un haussement d'épaules. Il fallait bien que quelqu'un vous surveille pour vous éviter de finir sous les crocs d'un monstre, non ?

— Un ange gardien rien que pour nous, dit Nick.

— Si j'étais un ange, je serais pas ici.

Allie sourit. Après tant d'années, Racine avait enfin quitté sa forêt. Pour eux. C'était une décision qu'il n'avait sûrement pas prise à la légère ; Allie se jura de faire tout ce qui était en son pouvoir pour qu'il ne la regrette pas.

Craignant le retour du gang de Johnnie-O, ils n'attendirent pas l'aube pour repartir. Loin d'avoir démoralisé Allie, cet épisode malheureux avait ravivé son enthousiasme. Toujours aussi optimiste, Nick était pour sa part en train de philosopher sur *Sa majesté des mouches* et sur le danger des bandes de gamins sans parents livrés à eux-mêmes. Malgré tout, même dans sa morosité, on sentait une énergie renouvelée, car leur rencontre avec Johnnie-O était la preuve qu'il y avait beaucoup d'autres Illumières. Les autres n'étaient sûrement pas tous aussi dévoyés que lui.

Lorsqu'ils atteignirent le fleuve Hudson, ils restèrent sur la route qui longeait les Palissades, les falaises vertigineuses qui bordaient la rive ouest, sculptées par l'avancée implacable des glaciers lors de la dernière période glaciaire. La circulation devint plus dense sans qu'ils y prêtent grande attention, guère effrayés par les voitures qui, de temps en temps, leur roulaient à travers. Ils inventèrent même un jeu qui consistait à reconnaître les chansons qui passaient à la radio pendant l'instant fugace où ils les croisaient.

— On s'amuse vraiment d'un rien quand on est mort, dit Allie avec un lourd soupir.

Ils ne jouèrent pas longtemps, par égard pour Racine, qui, n'ayant jamais écouté la radio et encore moins du rock, se sentait de plus en plus exclu.

Ils marchèrent toute la journée. La nuit approchait quand ils aperçurent en aval du fleuve l'ossature métallique nue du pont George Washington, signe qu'ils étaient arrivés à New York.

Racine resta bouche bée devant la ville tentaculaire qui se dévoilait sous ses yeux. De l'autre côté du fleuve, la ligne des gratte-ciel se découpait nettement dans le ciel dégagé. C'était pourtant la troisième fois qu'il venait à New York. La première, c'était pour le 4 juillet ; la deuxième, pour le cirque de P.T. Barnum. Il y avait de grands immeubles, oui, mais pas comme ceux-ci.

Nick et Allie admiraient la vue, eux aussi. Racine se dit qu'ils devaient partager son ébahissement face à l'incroyable panorama. Ébahis, ils l'étaient, mais pour une tout autre raison.

— Je sais où nous devons aller, déclara Nick d'une voix étrangement creuse.

Allie ne répondit pas immédiatement.

— Manhattan n'est pas sur notre chemin, dit-elle finalement. On ferait mieux de rester de ce côté du fleuve et de continuer vers le sud.

Nick contempla de nouveau la ville.

— Fais ce que tu veux. Moi, je fais un détour.

Cette fois, elle ne discuta pas.

La nuit était tombée lorsqu'ils quittèrent le pont côté Manhattan. Ils marchèrent toute la nuit sans interruption pour atteindre le centre-ville.

Racine aurait eu le souffle coupé devant les gratte-ciel de Midtown – si ce n'est qu'il n'avait plus de souffle à couper. Le spectacle le plus époustouflant de tous était ces deux tours d'argent qui scintillaient dans la lumière de l'aube tandis qu'ils approchaient du sud de la ville. Deux monolithes identiques, des jumelles de verre et d'acier qui reflétaient la lueur grise de l'aurore.

— Je ne savais pas que ça existait, des immeubles pareils, dit Racine.

— Ils n'existent pas, répondit Allie dans un soupir. Enfin, plus maintenant.

Racine perçut dans sa voix une tristesse si profonde qu'elle semblait toucher au centre de la Terre.

DEUXIÈME PARTIE

Mary, reine des Morveux

Les berceaux d'éternité

Disséminés dans le temps et l'Histoire, on trouve des endroits qui ne pourront jamais réellement disparaître. Le monde vivant, par sa nature même, est en évolution constante, mais certains endroits sont éternels. De nombreuses années auparavant, le garçon qui se nommait désormais Racine avait eu la chance de tomber sur l'un d'entre eux : une forêt luxuriante dans la montagne, qui servait jadis d'inspiration aux poètes. Elle dégageait une telle chaleur et un tel sentiment de bien-être que sa voûte verdoyante accueillit les demandes en mariage d'innombrables jeunes hommes, que d'innombrables jeunes filles acceptèrent. Dans ces bois, les gens les plus austères perdaient leurs inhibitions et se mettaient à danser entre les feuilles, ivres d'allégresse, parfaitement conscients que ces danses auraient pu les faire condamner pour sorcellerie.

La forêt était un tel berceau de vie que, lorsqu'elle vieillit et qu'une infestation d'insectes ravagea écorce et branchages, elle ne succomba pas. Elle transmigra et survécut – non plus dans le monde vivant, mais dans l'Éternéant, ses feuilles éternellement vertes, figées sur le point de prendre les teintes de l'automne, exactement telle que les poètes l'auraient aimée si, eux aussi, ils étaient descendus avant le terminus.

Ainsi pouvait-on dire que l'Éternéant était bel et bien le paradis, sinon pour les êtres humains, au moins pour ces endroits qui méritaient une tranche d'infini.

Ces berceaux étaient rares et dispersés, de glorieux îlots d'éternité dans les eaux épaisses et troublées du monde des vivants. New York possédait sa part de berceaux. Le plus grand de tous se situait sur la pointe sud de Manhattan : deux frères gris et leur grande sœur, la statue de la Liberté. Les tours avaient trouvé leur paradis. Elles existaient désormais dans l'Éternéant, soutenues avec force et pour toujours par la mémoire collective d'un monde en deuil, par la dignité des âmes qui, ce sombre jour de septembre, avaient atteint le bout du tunnel.

Les trois enfants s'approchèrent en silence des tours jumelles. Le spectacle qu'ils découvrirent n'était pas du tout celui auquel ils s'attendaient.

Il y avait des enfants, des dizaines d'Illumières qui jouaient sur la grande place en marbre – chat perché, marelle, cache-cache. Certains étaient habillés en jean et tee-shirt, d'autres étaient plus élégants. D'autres encore portaient des vêtements plus grossiers et épais, plus proches de l'époque de Racine. Quelques-uns arboraient même les couleurs criardes des seventies et les crinières qui allaient avec.

Personne ne les avait remarqués ; ils se tenaient juste à l'orée de la place. Allie et Nick avaient presque peur de poser le pied sur le marbre, comme s'ils craignaient d'être transportés vers un autre monde encore. Ils restèrent si longtemps sans bouger qu'ils s'enfoncèrent dans le sol jusqu'aux chevilles malgré leurs raquettes.

L'émerveillement de Racine n'étant pas troublé par le contexte ou l'histoire des lieux, il n'hésita pas à avancer.

— Allez, qu'est-ce que vous attendez ?

Nick et Allie échangèrent un regard, puis firent ce premier pas si difficile sur le sol pourtant solide d'une place qui n'existait plus. Les pas suivants s'enchaînèrent plus naturellement. Ils n'étaient pas accoutumés à de telles étendues de terre ferme. Un groupe de fillettes qui faisaient tournoyer deux cordes à sauter en même temps furent les premières à les voir.

— Salut ! lança une fille noire aux vêtements ternes, les cheveux noués en tresses plaquées. Vous êtes des Vertes-âmes, pas vrai ?

Elle parlait sans arrêter de faire tourner les cordes, tout comme la fille qui tenait les autres extrémités et qui portait un pyjama aux motifs d'ourson parfaitement incongru. D'autres filles sautaient avec habileté par-dessus les cordes à tour de rôle. L'une d'entre elles s'écarta du jeu et prit le temps de les observer de la tête aux pieds. Elle portait un haut dos nu lamé argent au-dessus d'un jean qui la boudinait tellement que ses jambes ressemblaient à des saucisses. Elle examina la tenue non scintillante d'Allie d'un air pas du tout convaincu.

— C'est comme ça qu'ils s'habillent, maintenant ?

— Oui, à peu près.

La fille s'intéressa ensuite à Racine et passa ses vêtements en revue.

— Toi, tu n'es pas une Verte-l'âme.

— Qu'est-ce que t'en sais ? s'indigna Racine.

— C'est son premier voyage en ville, expliqua Allie. Cela fait longtemps qu'il a transmigré, mais par certains côtés, il a tout d'une Verte-l'âme.

Une grosse balle rouge leur fila sous le nez, poursuivie par quelques enfants plus jeunes. Elle vola au-delà du périmètre de la place et atterrit dans la rue, qui grouillait de vivants.

— Vite, avant qu'elle s'enfonce ! cria un garçonnet.

L'un de ses camarades s'élança au milieu des voitures et ramassa la balle déjà à moitié engloutie, avant de disparaître sous un gros bus et deux taxis sans même avoir l'air de les remarquer. Se relevant balle à la main à travers le coffre du dernier taxi, il regagna joyeusement la place à grands bonds.

— Tu te rappelles toutes ces choses que ta mère t'interdisait de faire ? dit la fille aux cheveux tressés. Ne pas courir au milieu de la route, par exemple ? Eh bien, maintenant, tu peux.

— Qui est-ce qui commande, ici ? demanda Nick.

— Mary. Vous devriez aller la voir, elle adore les Vertes-âmes, dit-elle, avant d'ajouter après une pause : nous étions tous des Vertes-âmes, au début.

Nick tapota l'épaule d'Allie.

— Regarde.

La plupart des enfants avaient remarqué leur présence. Beaucoup avaient interrompu leurs jeux et étudiaient les nouveaux venus sans trop savoir comment réagir. Une fille se détacha de la foule. Elle

avait de longs cheveux blonds qui touchaient presque le sol, un tee-shirt aux couleurs psychédéliques et un pantalon pattes d'éph tellement large que le revers ressemblait presque à une traîne de mariée. Une vraie hippie pur jus, tout droit sortie des années soixante.

— Laisse-moi deviner, dit Allie. Tu t'appelles Fleur et tu veux savoir si on est bath.

— Je m'appelle Lila et j'ai arrêté de dire « bath » parce que j'en avais marre que les gens se moquent de moi.

— Tu te sens vraiment obligée d'insulter tout le monde ? chuchota Nick à l'oreille d'Allie, avant de s'adresser à Lila : moi, c'est Nick. Voici Racine. Et celle qui ne connaît pas la politesse, c'est Allie.

— Je ne suis pas impolie, je suis taquine, le corrigea Allie. C'est différent.

— T'inquiète, tout baigne, fit Lila, ce qui était à peine mieux que « c'est bath. ». Venez, je vais vous présenter à Mary. (Elle regarda par terre.) Qu'est-ce que vous avez aux pieds ?

Ils baissèrent les yeux sur les bouts de bois entrecroisés qui dépassaient des semelles de leurs chaussures.

— Des raquettes pour la route, expliqua Nick. C'est comme avec la neige, pour éviter de s'enfoncer.

— Ah, pas bête. Mais vous pouvez les enlever, vous n'en aurez pas besoin, ici.

Après s'être débarrassés des raquettes, ils emboîtèrent le pas à Lila, qui traversa la place en direction de la Tour Nord. Derrière eux, les enfants s'en retournèrent à leurs jeux.

Lorsqu'ils passèrent devant une fontaine au centre de la place, Lila s'arrêta.

— Vous voulez faire un vœu ?

Sous l'eau miroitante, le fond du bassin était tapissé de pièces de monnaie.

— Pas particulièrement, répondit Allie.

— Mary dit que toutes les Vertes-âmes qui viennent ici doivent faire un vœu.

Nick avait déjà plongé la main dans sa poche.

— Je n'ai pas de pièce, répliqua Allie.

Lila se contenta de sourire.

— Bien sûr que si.

Pour lui prouver qu'elle se trompait, Allie retourna les poches de son jean.

— Tu vois ? dit-elle.

— Et derrière ?

Allie poussa un soupir et fouilla ses poches arrière, sachant pertinemment qu'elles étaient vides car elle n'y rangeait jamais rien. Elle fut d'autant plus étonnée quand ses doigts tombèrent sur une pièce. Même les voyous de Johnnie-O n'avaient rien trouvé – cela dit, elle leur avait lancé un regard tellement noir quand ils avaient fait mine de lui toucher le postérieur qu'ils avaient renoncé.

— Bizarre, murmura-t-elle en considérant la pièce.

— Pas vraiment, fit Lila avec son plus beau sourire *peace and love*. Vu tout l'argent que les

vivants dépensent, tous ceux qui transmigrent ont au moins une pièce sur eux.

— J'en avais une, avant, dit Racine d'un air abattu, mais on me l'a volée.

— Fais quand même un vœu. Mary dit que tous les vœux ont une chance de se réaliser, sauf un.

Nick jeta sa pièce, imité par Allie, qui fit le même vœu que toutes les Vertes-âmes qui l'avaient précédée à cette fontaine. Le vœu de vivre à nouveau. Le seul vœu qui ne se réalisait jamais.

Une fois leurs vœux déposés au fond de l'eau, ils repartirent derrière Lila vers la Tour Nord. Racine marchait la tête en l'air comme un touriste, les yeux levés vers le point où les tours gigantesques effleuraient le ciel. Il bousculait tout le monde sur son passage car il refusait de regarder devant lui.

— Comment elles font pour ne pas tomber ? demanda-t-il. Quelque chose d'aussi grand, ça ne devrait pas tomber ?

Allie, qui était pourtant tout sauf émotive, avait pleuré au moins une fois par jour depuis son arrivée dans l'Éternéant. Parfois, c'était l'étendue des bouleversements brutaux que son existence avait connus qui la poussaient au bord des larmes. D'autre fois, c'était le souvenir de sa famille qui lui manquait horriblement. Ce jour-là, les larmes arrivèrent de manière soudaine et inattendue.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? s'inquiéta Racine.

Elle n'aurait pas su par où commencer pour lui expliquer. D'ailleurs, elle-même n'était pas sûre de comprendre pourquoi elle pleurait. Était-ce des larmes de joie parce que cet endroit avait laissé une empreinte indélébile sur le monde ? Parce qu'il poursuivait sa vie dans l'Éternéant ? Ou bien sa présence était-elle un rappel douloureux des pertes incommensurables de cette journée tragique, quand les tours avaient transmigré dans les flammes et l'horreur ? Tant d'âmes qui n'auraient jamais dû partir avaient atteint la lumière ce jour-là.

— C'est indécent, finit-elle par répondre. Les enfants ne devraient pas jouer ici. C'est comme... comme danser sur une tombe.

— Non, dit Lila, c'est comme fleurir un cimetière. Mary dit que plus nous ramènerons la joie dans cet endroit, plus nous l'honorerons.

— Qui est cette Mary, au juste ? demanda Nick.

Lila pinça les lèvres, réfléchissant à une façon de répondre clairement.

— Mary est... comment dire, une sorte de shaman, tu vois ? Un guide spirituel. Elle connaît un tas de choses, du coup c'est elle qui dirige un peu tout dans le coin.

La conversation se déroulait dans un ascenseur qui gravissait rapidement les étages. Lorsque la cabine s'arrêta enfin, les portes coulissantes s'ouvrirent sur l'un des derniers niveaux de la tour. Nick et Allie devinèrent qu'ils étaient près du sommet en voyant les jumelles à jetons montées devant les vitres étroites qui s'élevaient du sol au plafond. Tout le reste était méconnaissable. L'espace avait été réaménagé en orphelinat de fortune qui accueillait, comme le square au pied de l'immeuble, de jeunes Illumières issus de différentes époques, les uns en train de jouer, les autres assis à attendre qu'il se passe quelque chose. Allie n'avait toujours pas décidé si elle devait y voir la profanation d'un lieu sacré, ou si la présence d'enfants faisait œuvre de guérison.

En se dirigeant vers la façade nord de la tour, ils passèrent devant une aire de restauration qui

abritait une pizzeria et un stand à hot-dogs dont les comptoirs n’avaient pas servi de nourriture depuis longtemps. Cependant, toutes les tables étaient occupées par des enfants en train de manger ce qui ressemblait à de minuscules parts de gâteau.

— Ce n’est pas possible, balbutia Racine. Ils sont en train de manger. Je rêve ?

Lila sourit.

— Mary a troqué quelque chose contre un gâteau d’anniversaire. Elle l’a partagé avec les petits.

— Mais on n’a pas besoin de manger, observa Racine, perplexe.

— Et alors ? Ça ne veut pas dire qu’on doit se priver quand on trouve de la nourriture fantôme.

— De la nourriture fantôme ? répéta le garçon. Il y a de la nourriture fantôme ?

Nick le regarda en secouant la tête.

— Ça fait un siècle que tu es là et tu ne savais même pas une chose pareille ?

Racine avait l’air dépité d’un gamin qui a raté le bus pour Disneyland.

— Personne ne m’a rien dit.

La vue des enfants qui dévoraient le gâteau rappela à Allie combien elle avait faim. Elle savait que la faim, tout comme l’envie de dormir, allait disparaître avec le temps, mais elle ne savait pas quand. Si c’était elle qui s’était procuré le gâteau d’anniversaire, elle n’aurait pas eu la générosité de le partager avec qui que ce soit. Bon, avec Nick et Racine, oui, mais pas avec un troupeau de moutons.

— Vous allez voir, Mary est sensass, dit Lila.

Allie dut admettre qu’elle se sentait à l’aise avec Lila et sa façon de parler en parfaite adéquation avec son style vestimentaire.

Un mur de fortune bloquait l’accès à la moitié nord de l’étage : les quartiers privés de Mary. Un gringalet aux cheveux blonds frisés montait la garde devant la porte telle une sentinelle miniature.

— Des Vertes-âmes pour Mary, annonça Lila.

— Des Vertes-âmes ! s’exclama le garçon avec enthousiasme. Mary voudra sûrement les voir tout de suite.

— OK. Ciao !

Lila les salua d’un geste de la main avant de s’éloigner de sa démarche nonchalante.

— Elle est drôle, pas vrai ? On rigole toujours avec Lila. (Il tendit la main.) Je m’appelle Stradivarius, mais tout le monde m’appelle Vari. Suivez-moi, je vais vous présenter à Miss Mary.

La résidence de Mary était emplie de meubles disparates qui, comme les enfants à l’extérieur, provenaient d’époques et de lieux différents. Ils avaient les couleurs vives et la consistance solide des choses qui existaient au sein de l’Éternéant. Mary était manifestement douée pour se procurer des objets qui avaient transmigré.

En les voyant, la maîtresse de maison se dirigea vers eux d’un pas élégant et gracieux. Bien qu’Allie ne fût pas du genre à juger les gens d’après leur garde-robe – elle avait suffisamment subi le mépris des snobs de son école –, elle ne put s’empêcher de s’attarder sur la tenue de Mary : une somptueuse robe en velours émeraude aux poignets brodés et à la collerette aussi serrée qu’un nœud coulant.

— Tu es morte en allant à un mariage ou quoi ? lâcha Allie.

Cette fois, Nick ne se contenta pas de lever les yeux au ciel, il envoya un coup de coude dans les côtes de sa voisine.

— Non, dit-il, mais moi, oui.

Mary regardait Allie dans les yeux sans ciller.

— C'est impoli de faire des commentaires sur la transmigration des autres.

Allie sentit une bouffée de chaleur lui monter au visage, découvrant avec étonnement qu'elle pouvait encore rougir de honte. Mary lui prit gentiment la main.

— Ne t'inquiète pas, c'était juste une remarque. Tu ne pouvais pas savoir, c'est un tout nouveau monde pour toi. (Elle s'adressa ensuite à Nick et Racine :) Vous avez beaucoup de choses à apprendre sur vos nouvelles vies. Tout le monde commet des erreurs, ne vous en faites pas.

— Je ne suis pas nouveau, moi, objecta Racine, qui n'arrivait pas à la regarder dans les yeux.

— Parmi nous, tu es nouveau, répondit Mary avec un sourire chaleureux. Tu as donc le droit de te sentir aussi nouveau que tu le voudras.

Nick était incapable de décoller son regard de Mary. Dès qu'il l'avait vue, il avait été captivé par sa présence – pas seulement à cause de sa beauté, mais également de son élégance, de ses manières aussi douces que le velours de sa robe. Ils se présentèrent tour à tour et, quand Nick prit la main que lui tendait Mary, elle lui sourit. Il eut aussitôt la conviction que ce sourire lui était réservé. Ignorant les protestations de la partie rationnelle de son esprit, il refusa de croire qu'elle pût sourire de la même façon à n'importe qui.

— Vous devez être épuisés après un tel voyage, dit Mary en pivotant sur ses talons pour les conduire plus avant dans ses quartiers.

— On ne ressent plus la fatigue, dit Allie.

— C'est une idée reçue, mais c'est faux. Il peut nous arriver d'être fatigués – exténués, même. Seulement, ce n'est pas le sommeil qui nous requinque, c'est la compagnie des autres.

— Oh, pitié..., fit Allie en croisant les bras.

— Non, c'est vrai, intervint Vari. On se donne de la force les uns aux autres.

— Et Racine, alors ? (L'intéressé s'était écarté du groupe pour rejoindre la fenêtre, plus attiré par le panorama que par leur conversation.) Il a vécu seul pendant un siècle et il déborde d'énergie.

Mary répondit du tac au tac :

— Dans ce cas, il a dû trouver un endroit merveilleux, plein d'amour et de vie.

Elle avait raison, bien sûr. La forêt de Racine l'avait sustenté pendant toutes ces années. Allie ne savait que penser de cette « Miss Mary ». Elle détestait les mademoiselle je-sais-tout, mais dans le cas présent, Mary semblait bel et bien tout savoir.

— Nous avons converti les étages supérieurs de la tour en logements. La plupart sont encore vides. Libre à vous de choisir où vous souhaitez vous installer.

— Qui a dit qu'on allait rester ? objecta Allie.

Nick lui donna un autre coup de coude, plus fort que le premier.

— Allie, marmonna-t-il, les dents serrées. Dans ce monde, c'est impoli de refuser une invitation. Dans tous les mondes, d'ailleurs.

Si Mary était vexée, elle n'en laissa rien paraître.

— Vous pouvez rester ici juste le temps de vous reposer, si c'est ce que vous voulez, proposa-t-elle aimablement. Considérez ceci comme une étape dans votre voyage.

— Oh, on n'allait nulle part en particulier, s'empressa de dire Nick d'une voix qui se voulait suave, mais qui donnait plutôt l'impression qu'il était sous sédatifs.

Allie avait sacrément envie de lui balancer une grande gifle dans la figure pour effacer son regard niais. Elle parvint à se retenir.

— Si, nous avons décidé de rentrer chez nous, lui rappela-t-elle.

— Oui, c'est un réflexe compréhensible, dit Mary avec une patience angélique. On ne peut pas vous tenir rigueur d'ignorer les conséquences.

— Tu veux bien arrêter de me parler comme si j'étais complètement ignorante ?

— Mais tu *es* ignorante, déclara Vari. Toutes les Vertes-âmes le sont.

Il avait raison, ce qui exaspérait Allie au plus haut point. Elle et Nick – et même Racine – étaient dans une position de faiblesse.

Vari se dirigea vers une vitrine dont il sortit trois livres.

— Tenez, un cours intensif sur l'Éternéant, annonça-t-elle en leur tendant un volume chacun. Le mieux, c'est de faire table rase du monde des vivants et de vous habituer à la façon dont les choses fonctionnent par ici.

— Et si je refuse d'oublier le monde des vivants ? demanda Allie.

— Je comprends ce que tu ressens, dit Mary avec un sourire indulgent. C'est difficile de laisser le passé derrière soi.

— *Trucs et astuces*, par Mary Tourcéleste, lut Nick sur la couverture du livre. C'est toi ?

Elle eut un sourire modeste.

— Il faut bien s'occuper dans notre au-delà. Moi, j'écris.

Impressionnée malgré elle, Allie contempla le volume qu'elle tenait entre les mains. Elle le feuilleta rapidement : trois cents pages minimum, chacune rédigée à la main dans une calligraphie méticuleuse et impeccable.

Bien, songea Allie, nous sommes venus chercher des réponses et nous voilà en compagnie de l'Autorité Suprême de l'Éternéant. Difficile d'espérer mieux.

Alors pourquoi Allie ne se sentait-elle pas rassurée ?

Dans son ouvrage *Mort, ne sois point morne*, Mary Tourcéleste écrit ceci : « Les Vertes-âmes sont précieuses. Les Vertes-âmes sont fragiles. Mille dangers les menacent dans l'Éternéant car elles sont pareilles à des nouveau-nés, inconscientes des réalités du monde qui les entoure. Et comme des nouveau-nés, elles doivent être entourées, éduquées d'une main aimante mais ferme. La qualité de leur éternité dépend de leur capacité à s'adapter. Les Illumières mal accoutumés à la vie dans l'Éternéant encourent des mutations et des difformités atroces. Ainsi les Vertes-âmes doivent-elles être traitées avec patience, gentillesse et charité. C'est la seule façon de les modeler convenablement. »

La réalité dominante

Mary Tourcéleste détestait le surnom de reine des Morveux, même si, dans une certaine mesure, il était approprié. La plupart des Illumières qu'elle gardait sous son aile étaient beaucoup plus jeunes qu'elle. À quinze ans, elle comptait parmi les habitants les plus âgés de l'Éternéant – c'est pourquoi lorsque des enfants proches de son âge entraient dans son domaine, elle leur réservait une attention toute particulière.

Elle sentit immédiatement qu'Allie risquait de poser problème. Il aurait cependant été exagéré de dire qu'elle ne l'aimait pas, car Mary aimait pour ainsi dire tout le monde. C'était son travail d'aimer tout le monde, un travail qu'elle prenait très au sérieux. Toutefois, Allie était dangereusement opiniâtre, ce qui pouvait s'avérer désastreux. Mary avait beau espérer qu'elle se trompait à son sujet, le fait est qu'elle avait presque toujours raison. Même ses prédictions les plus funestes se réalisaient, non qu'elle possédât des talents de divination, mais parce que ses nombreuses années dans l'Éternéant avaient fait d'elle une fine psychologue.

— Les Vertes-âmes sont installées, annonça Vari en entrant dans la pièce. Les garçons ont pris une chambre à deux qui donne côté sud, la fille a choisi une chambre exposée au nord. Tous au 93^e étage.

— Merci, Vari. (Elle le remercia comme souvent d'un baiser dans ses cheveux bouclés.) Laissons-leur quelques heures pour se mettre à l'aise. J'irai les voir plus tard.

— Est-ce que je peux vous jouer un peu de violon ? proposa Vari. Du Mozart, peut-être.

Mary accepta, même si elle n'avait pas particulièrement envie d'écouter de la musique. Vari aimait lui faire plaisir, cela le rendait heureux ; elle ne voulait pas le priver de cette joie. D'aussi loin qu'elle s'en souvînt, il avait toujours été son bras droit ; elle oubliait parfois qu'il n'avait que neuf ans, qu'il était prisonnier pour toujours de cet âge où l'on ne demandait qu'à faire plaisir. C'était beau. C'était triste. Elle se concentra sur la beauté. Les paupières closes, elle écouta Vari, le violon logé dans le creux de l'épaule, interpréter un concerto qu'elle avait entendu mille fois auparavant et qu'elle entendrait mille fois encore.

Quand le soleil eut disparu derrière la ligne d'horizon, elle rendit visite aux Vertes-âmes, en commençant par les garçons.

Leur appartement contenait peu de meubles, des vestiges du monde vivant qui avaient transmigré. Une chaise, un bureau, un matelas et un canapé qui ferait office de deuxième lit.

Racine, assis à même le sol, était aux prises avec une Game Boy. La console avait beau être dépassée dans le monde vivant, elle représentait pour Racine la pointe de la technologie. Il ne leva même pas la tête lorsque Mary entra dans la pièce. Nick, en revanche, se mit debout et poussa la politesse jusqu'au baise main. Mary ne put s'empêcher de pouffer de rire ; le garçon devint rouge comme une écrevisse.

— Je... j'ai vu ça dans un film, un jour, balbutia-t-il. Tu as une allure tellement... je ne sais pas,

royale, que c'est venu tout seul. Je suis désolé.

— Ne t'excuse pas, j'ai juste été un peu surprise. C'était très galant de ta part.

— Au moins, je n'ai pas laissé de chocolat sur ta main.

Mary l'observa longuement. Un visage aimable. Des yeux bruns mélancoliques. Et puis il y avait ce profil vaguement asiatique qui ajoutait à son aspect une touche d'exotisme. Plus son regard s'attardait sur lui, plus ses joues s'embrasaient. Mary croyait se souvenir que le rougissement était causé par l'afflux de sang dans les capillaires du visage. Bien que les Vertes-âmes n'eussent plus de sang ni de capillaires, leur proximité avec le monde vivant leur permettait encore d'en imiter les réactions physiologiques. Nick se sentait sans doute gêné, mais la teinte pourpre de sa peau était pour Mary un bonheur à voir.

— Tu sais, dit-elle en effleurant le chocolat à la commissure de ses lèvres, certaines personnes sont capables de modifier leur apparence. Si cela te gêne d'avoir du chocolat sur le visage, je peux t'enseigner comment t'en débarrasser.

— Oui, j'aimerais bien.

S'apercevant que le garçon était en train d'avoir une autre réaction physiologique à son toucher, elle retira sa main. Elle aurait sans doute rougi, elle aussi, si elle en avait encore été capable.

— Bien sûr, cela ne s'apprend pas du jour au lendemain. Il faut des années de concentration et de méditation, comme un maître zen qui apprend à léviter ou à marcher sur des charbons ardents.

— Sinon, hasarda Nick, je pourrais simplement oublier. Dans *Trucs et astuces*, tu écris que les gens oublient parfois à quoi ils ressemblent et que, du coup, leur apparence change. Je pourrais faire exprès d'oublier le chocolat.

— Ce serait une bonne idée si on pouvait choisir ce que l'on oublie. Plus on essaie d'oublier, plus on se souvient. Fais attention, si tu y penses trop, ton visage tout entier va se couvrir de chocolat.

Nick se mit à rire nerveusement en croyant qu'elle plaisantait, avant de stopper net quand il comprit que ce n'était pas le cas.

— Pas d'inquiétude, le rassura-t-elle. Tant que tu restes avec nous, tu auras toujours des amis autour de toi pour te rappeler qui tu étais en arrivant.

Assis dans son coin, Racine émit un grognement de frustration.

— Mes doigts ne fonctionnent pas assez vite pour jouer à ça.

Il cogna la Game Boy contre le mur dans un geste d'agacement, sans pour autant abandonner la partie.

— Mary... Je peux te poser une question ? demanda Nick.

La jeune fille s'assit à côté de lui sur le canapé.

— Certainement.

— Qu'est-ce qu'on fait, maintenant ?

Mary attendit la suite, qui ne vint pas.

— Pardonne-moi, je ne suis pas sûre de comprendre ta question.

— Bon, on est morts.

— Techniquement, oui.

— Et dans ton livre, tu dis qu'on est coincés ici, dans l'Éternéant, c'est bien ça ?

— Pour l'éternité, oui.

— D'où ma question : qu'est-ce qu'on fait, maintenant ?

La question mit Mary mal à l'aise. Elle se leva.

— Eh bien, cela dépend de ce que tu *veux* faire. C'est simple : pense à ce que tu aimes et tu auras le droit de le faire.

— Et si je m'en lasse, avec le temps ?

— Je suis sûre que nous trouverons autre chose pour te satisfaire.

— La satisfaction, je ne suis pas tellement doué pour ça. Peut-être que tu pourrais m'aider.

Lorsqu'elle se retourna vers lui, Nick la regardait avec une grande intensité. Cette fois, il ne rougissait pas.

— Ça me ferait vraiment très plaisir, ajouta-t-il.

Mary soutint son regard beaucoup plus longtemps qu'elle ne l'aurait voulu. Elle commençait à se sentir troublée – elle que rien ne troublait jamais. Non, la notion de « trouble » n'avait pas sa place dans le dictionnaire émotionnel de Mary Tourcéleste.

— Ce jeu est idiot, maugréa Racine. Et puis c'est qui, cette Zelda ?

Mary s'arracha au regard de Nick, furieuse contre elle-même de s'être laissé dominer par ses émotions. Son rôle était celui de mentor, de gardienne. Elle se devait de cultiver un détachement émotionnel à l'égard des enfants qui vivaient sous sa responsabilité. La seule affection qu'elle pouvait s'autoriser envers eux était celle d'une mère pour ses enfants. Tant qu'elle n'oubliait pas cela, tout irait bien.

— J'ai une idée, Nick.

Reprenant la maîtrise d'elle-même, elle se dirigea vers une commode dont le tiroir du haut contenait un cahier et un stylo. Elle veillait toujours à ce que les Vertes-âmes aient de quoi écrire dès leur arrivée dans la tour. Les plus jeunes avaient droit à des crayons de couleur.

— Tiens. Fais la liste de toutes les choses que tu as envie de faire. Nous en discuterons ensemble.

Sur ce, elle sortit hâtivement de la pièce, avec un peu moins de grâce qu'en entrant.

Allie trouva le matériel d'écriture bien avant que Mary se présente à son « appartement » – ou « chambre d'hôtel », ou « prison » : elle n'avait pas encore décidé ce qui convenait le mieux. Allie avait déjà noirci trois pages de questions quand Mary apparut.

Elle se tint sur le seuil de la pièce jusqu'à ce qu'Allie l'invite à entrer. Comme un vampire, songea l'adolescente.

— J'ai jeté un coup d'œil à tes bouquins, dit Allie. Pas juste celui que tu nous as donné, mais d'autres qui traînaient dans le coin et...

— Tant mieux, ils te seront très utiles.

— ... et j'avais quelques questions. Exemple : dans l'un de tes livres, tu expliques qu'il est interdit de hanter les vivants, puis, dans un autre, tu dis que nous sommes des esprits libres et que nous pouvons faire tout ce qui nous chante.

— Nous le pouvons, oui, mais il ne faut pas.

— Pourquoi ?

— C'est compliqué.

— Et de toute façon, tu écris que nous ne pouvons pas affecter le monde des vivants – ils ne nous voient pas et ne nous entendent pas. Si c'est vrai, comment pourrions-nous les hanter, même si on le voulait ?

Le sourire de Mary exprimait la patience infinie du sage au milieu des imbéciles. Vexée, Allie lui renvoya le même sourire « je-suis-tellement-maligne-et-toi-t'as-rien-dans-le-crâne ».

— Je te l'ai dit, c'est compliqué, répéta Mary. Ne t'embête pas avec ça dès ton premier jour ici.

— Non, bien sûr... Sinon, je n'ai pas encore lu tous tes livres – tu en as écrit des tonnes –, mais je n'ai rien trouvé qui indique comment rentrer chez soi.

Allie vit nettement Mary se raidir. Si elle avait été un hérisson, tous ses piquants se seraient certainement dressés.

— Tu ne peux pas rentrer chez toi, on en a déjà discuté.

— Bien sûr que si, je peux. Je n'ai qu'à marcher jusqu'à la maison et entrer par la porte. Enfin, je veux dire *à travers* la porte, mais peu importe : le fait est que je serai chez moi. Pourquoi est-ce qu'aucun de tes livres n'en parle ?

— Tu le regretterais, dit Mary d'une voix basse, presque menaçante.

— Non.

— Si, je te le garantis.

Debout devant la fenêtre, Mary se mit à contempler la ville. Allie avait choisi une vue sur le nord de Manhattan : l'Empire State Building, Central Park et au-delà.

— Le monde des vivants n'est pas le même que dans tes souvenirs, n'est-ce pas ? reprit Mary. Terne, sans couleurs. Moins brillant qu'il devrait l'être.

Elle avait raison. Le monde entier avait pris un aspect délavé. Même la tour de la Liberté en cours de construction, qui était pourtant si proche, semblait voilée par un nuage de brouillard. Elle appartenait indubitablement à une autre réalité – une réalité où le temps continuait de s'écouler, où le monde ne s'était pas figé dans son état présent. Ou plutôt, dans son état passé.

— Promène ton regard sur la ville, poursuivit Mary. Est-ce que tu remarques des bâtiments qui te paraissent plus... réels ?

Maintenant qu'elle le disait, il y avait effectivement des immeubles qui se détachaient des autres. Plus nets, plus lumineux. Allie comprit par elle-même qu'il s'agissait de constructions ayant transmigré quand on les avait démolies.

— Les vivants construisent souvent de nouveaux édifices à la place de ceux qui sont passés dans l'Éternéant. Sais-tu ce qui se passe quand tu entres à l'intérieur ?

Allie secoua la tête.

— Tu vois uniquement l'Éternéant, pas le monde vivant. Il faut une concentration exceptionnelle pour voir les deux à la fois. J'appelle ce phénomène la « réalité dominante ».

— Super, tu n'as qu'à écrire un livre là-dessus, répliqua sèchement Allie.

— C'est déjà fait, figure-toi, rétorqua Mary avec un sourire en coin qui indiquait incontestablement que la réalité dominante, dans cette chambre, était celle de Mary.

— Bon, d'accord, le monde vivant n'est plus très clair pour nous. Ça ne prouve rien du tout.

— Si, ça prouve que l'Éternéant est le plus important des deux mondes.

— Ce n'est que ton opinion.

Elle crut un instant que Mary allait s'énervier et qu'elles allaient enfin se disputer franchement, mais sa patience était aussi inaltérable que l'Éternéant lui-même. Quand elle reprit la parole, ce fut avec sa douceur et son affabilité habituelles.

— Tu vois tout ça ? dit-elle avec un geste de la main qui embrassait la ville. D'ici un siècle, tous ces gens auront disparu ; bon nombre de ces bâtiments auront été démolis pour céder la place à autre chose. Nous, nous serons encore là. Notre monde sera encore là. (Elle se tourna vers Allie.) Seuls les objets et les lieux qui méritent l'éternité transmigrent vers l'Éternéant. C'est la Providence qui nous a amenés ici ; tu salis ce privilège chaque fois que tu parles de rentrer chez toi. Chez toi, c'est ici, désormais. Et ça le sera pendant beaucoup plus longtemps que le « monde vivant » ne l'a été.

Allie promena son regard sur les meubles de la chambre.

— En quoi est-ce que cette table pliante « mérite l'éternité », au juste ?

— Elle devait avoir une valeur particulière aux yeux de quelqu'un.

— Oui, ou alors elle est tombée par hasard dans un vortex. (Elle brandit l'un des ouvrages de Mary.) Tu dis toi-même que c'est possible.

— En effet, soupira Mary.

— Corrige-moi si je me trompe, mais tu ne serais pas en train de te contredire ?

Loin de perdre sa contenance, Mary se défendit mieux que ne s'y attendait Allie.

— Tu es assez intelligente pour savoir qu'il n'y a pas de réponses faciles. C'est vrai, certains objets traversent parfois accidentellement.

— Voilà ! Et c'est pareil pour nous : cela n'a rien d'un privilège, c'est un accident.

— Même les accidents sont le fruit d'une volonté supérieure.

— Dans ce cas-là, ça ne serait plus des accidents.

— Libre à toi de croire ce que tu veux. Le fait est que l'on ne peut qu'accepter l'éternité comme elle vient. Inutile d'essayer de la changer. Tu es ici, maintenant, il faudra bien que tu t'en accommodes. Et j'aimerais t'y aider, si tu me laisses une chance.

— Bon, soit. J'ai juste une question : y a-t-il un moyen de quitter l'Éternéant ?

Mary marqua une pause avant de répondre. L'espace d'un instant, Allie crut qu'elle allait lui révéler quelque chose qu'elle n'avait écrit dans aucun de ses livres, au lieu de quoi elle dit seulement :

— Non. Et avec le temps, tu comprendras par toi-même pourquoi.

Il ne fallut que quelques jours à Nick, Allie et Racine pour apprendre tout ce qu'il y avait à apprendre sur la vie dans le monde de Mary, qui s'organisait autour d'une routine très simple. Les plus petits passaient leurs journées sur la place à jouer au ballon, à cache-cache ou à la corde à sauter. À la tombée de la nuit, tout le monde se rassemblait au 78^e étage pour écouter les grands raconter des histoires, jouer aux jeux vidéo ou regarder l'unique téléviseur que Mary s'était procuré. D'après ce que leur avait expliqué Lila, il y avait des enfants qui parcouraient le monde à la recherche d'objets ayant transmigré et qui venaient ensuite faire du troc avec Mary. On les appelait les « Collecteurs ». L'un d'entre eux avait apporté une télé ; malheureusement, elle ne faisait que diffuser en boucle les émissions du jour où elle avait cessé de fonctionner. Les mêmes vieux épisodes de *La croisière s'amuse* et *Happy Days* repassaient tous les soirs en *prime time* – et ce serait probablement le cas jusqu'à la fin des temps. Bizarrement, il y avait encore des enfants pour les regarder. Tous les jours. Religieusement.

Ce qui fascinait Nick à la télévision, c'était les vieux spots publicitaires et les actualités. Chaque fois qu'il s'asseyait devant l'écran, il avait l'impression d'entrer dans une machine à remonter le temps. Il s'en lassa néanmoins au bout de quelques jours, car même le voyage temporel devenait vite ennuyeux quand la seule destination disponible était le 8 avril 1978.

Allie, elle, préféra ignorer la télévision. Elle eut rapidement la sensation qu'il y avait quelque chose de profondément dérangeant dans le petit royaume de reine Mary, même si elle n'arrivait pas encore à mettre le doigt dessus. C'était un ensemble de détails, comme la façon particulière dont les filles sautaient à la corde, ou le fait que c'était les mêmes enfants qui se plantaient tous les soirs devant cette saleté de téléviseur.

En ce qui concernait Nick, les doutes qu'il aurait éventuellement pu nourrir vis-à-vis de Mary étaient complètement occultés par tout ce qui le charmait chez elle. Elle plaçait toujours le bien-être des autres avant le sien, elle faisait tout pour donner aux petits le sentiment d'être aimés. Et puis, il y avait l'attention qu'elle prêtait à Nick. Elle venait régulièrement le voir pour lui demander ce qu'il faisait, comment il se sentait, à quoi il pensait. Un jour, ils discutèrent du nouveau livre qu'elle était en train de préparer, où elle exposait plusieurs théories permettant d'expliquer pourquoi les enfants de l'Éternéant avaient tous moins de dix-sept ans, alors que l'âge adulte ne commençait qu'à dix-huit ans.

— Ça dépend pour quoi, observa Nick. Dix-huit ans, c'est l'âge de la majorité électorale. Pour la consommation d'alcool, c'est vingt et un ans. Dans le judaïsme, la majorité religieuse est à treize ans pour les garçons, et pourtant je sais qu'il y a des juifs de quatorze ans qui vivent ici.

— D'accord, mais cela ne me dit toujours pas pourquoi les enfants plus âgés que nous ne sont pas admis dans l'Éternéant.

« Admis dans l'Éternéant », songea Nick. Cela sonnait drôlement mieux que « perdus sur la route du paradis ». Mary avait une façon de voir les choses merveilleusement rafraîchissante pour quelqu'un comme Nick, qui avait tendance à toujours tout peindre en noir.

— Peut-être que c'est beaucoup plus personnel, hasarda-t-il. Peut-être est-ce le moment où on

commence à se regarder soi-même comme un adulte.

Vari, qui rôdait devant la porte, émit un petit ricanement – le dernier d’une longue série qui avait ponctué chacune des remarques de Nick.

— Vari, un peu de respect, lui dit Mary. Ici, chacun est encouragé à exprimer librement ses idées.

— Même les idées stupides ? répliqua le garçon.

Nick ne comprenait pas pourquoi Mary le gardait avec elle. Il était bon violoniste, soit, mais cela n’excusait pas son sale caractère.

Mary emmena Nick voir l’endroit où les livres étaient fabriqués. Située au 67^e étage, la salle d’édition accueillait une trentaine d’enfants assis à des pupitres d’écoliers. On aurait dit une salle de classe pleine d’élèves qui s’exerçaient à la calligraphie.

— Nous n’avons pas encore trouvé de presse d’imprimerie qui aurait transmigré, expliqua Mary, mais ce n’est pas très grave. Ils aiment bien recopier à la main.

Les enfants semblaient effectivement travailler avec enthousiasme et application, tels les scribes d’autrefois qui recopiaient les textes sacrés sur des parchemins.

— Ils trouvent cette routine confortable, dit Mary, ce que Nick accepta sans vraiment s’attarder sur la question.

Allie, en revanche, avait commencé à comprendre la nature de cette « routine » que les enfants trouvaient si confortable et rassurante. Un jour, profitant d’un moment où il ne suivait pas Mary comme un petit chiot, elle entraîna Nick de force avec elle.

— Regarde attentivement ce garçon, là. Viens, suivons-le.

— Pourquoi ?

— Tu verras.

N’ayant rien de mieux à faire, Nick mit sa réticence de côté et décida de se prêter au jeu d’Allie. Pour elle, c’était tout sauf un jeu : l’affaire était très sérieuse.

Le garçon en question avait environ sept ans. Il était en train de jouer au ballon avec une dizaine d’autres enfants.

— Qu’est-ce que je suis censé voir ? demanda Nick, qui s’impatiait déjà.

— Regarde. Son équipe va perdre 7 à 9.

Et en effet, le match se termina sur le score qu’Allie avait prédit.

— Quoi, tu peux prédire l’avenir, maintenant ?

— En quelque sorte. C’est facile quand il n’y a *pas* d’avenir.

— Qu’est-ce que tu veux dire par là ?

— Contente-toi de le suivre.

La curiosité avait chassé l’impatience de Nick. Se tenant à une distance prudente, ils continuèrent la filature jusqu’au rez-de-chaussée de la Tour Sud, où leur cible se joignit à d’autres enfants pour une partie de cartes.

Allie et Nick se cachèrent derrière un pilier, ce qui s’avéra superflu car soit les enfants n’avaient

pas remarqué qu'ils les observaient, soit ils s'en moquaient.

— Il va demander des trois, dit Allie.

— Tu as des trois ? demanda le petit à la fille assise à côté de lui.

— « Non, va piocher, murmura Allie. Tu as des sept ? »

— Non, va piocher, dit la fille comme en écho. Tu as des sept ?

Nick commençait à avoir peur.

— Comment est-ce possible ?

— C'est possible parce que c'est toujours pareil. Tous les jours. Le même score au ballon, la même partie de cartes.

— C'est une blague !

— Attends. Dans trois secondes, il va jeter ses cartes et traiter la fille de tricheuse. Puis il va sortir en courant par la troisième porte en partant de la gauche.

Tout se déroula exactement comme elle l'avait annoncé.

Pour la première fois depuis qu'ils étaient arrivés dans l'univers de Mary, Nick se sentait mal à l'aise.

— On dirait... On dirait des...

Allie termina la phrase à sa place :

— On dirait des fantômes, oui. (Ce qu'ils étaient, évidemment.) Tu sais, quand les gens parlent d'apparitions ? Ils prétendent avoir vu un fantôme qui fait toujours la même chose, tous les jours, au même endroit ?

Nick refusait de se laisser convaincre aussi rapidement. Il courut vers le petit garçon avant que celui-ci n'atteigne les portes à tambour.

— Attends ! Dis-moi, pourquoi as-tu arrêté de jouer ?

— Parce qu'ils font rien que tricher !

— Je te mets au défi d'y retourner.

Le garçon le regarda avec un soupçon de crainte dans les yeux.

— Non, je veux pas y aller !

— Tu as joué la même partie hier aussi, non ? demanda Nick. Ils ont triché de la même manière, pas vrai ?

— Oui, et alors ? fit le garçon comme si de rien n'était.

Il poussa la porte et s'éloigna en toute hâte. Allie vint rejoindre Nick.

— Il y a quelques jours, je me suis mêlée à la partie. Mon intrusion les a perturbés, mais dès le lendemain, ils ont repris exactement la même routine.

— Ça n'a aucun sens.

— Oh, que si. J'ai beaucoup réfléchi ces jours-ci. C'est comme quand tu écoutes un CD rayé et que la musique se met à sauter : nos vies sont des CD rayés bloqués sur la toute dernière mesure. Nous ne sommes pas arrivés à la fin, nous sommes coincés. Si on ne fait pas attention, on s'encroûte, on

commence à répéter les mêmes actions en boucle, les mêmes notes, encore et encore et encore.

— Parce que la routine est confortable, murmura Nick en reprenant les mots de Mary. C’est ça qui nous attend, nous aussi ?

— Pas si je peux faire quelque chose pour l’empêcher.

« Nous ne sommes pas comme les vivants, écrit Mary dans son livre *Les cent premières années*. Nous sommes au-delà de la vie, *meilleurs* que la vie. Nous n’avons pas besoin de nous compliquer l’existence avec mille activités stériles lorsqu’une seule peut suffire. Pareils aux grands artistes qui découvrent la valeur de l’épure, nous autres Illumières traversons une phase d’apprentissage semblable en prélude à la simplicité. Peu à peu, nous développons une routine idéale ; notre niche dans le temps et l’espace, une constante aussi régulière que le lever et le coucher du soleil.

C’est un phénomène normal et naturel. La routine apporte le réconfort. Elle nous donne une raison d’être. Elle nous connecte au pouls vital de la création. On ne peut qu’éprouver de la pitié pour les Illumières qui ne trouvent jamais leur niche. »

Un cycle sans fin

Nick passa ensuite plusieurs jours à suivre d'autres Illumières à travers le domaine de Mary, ce qui ne fit que confirmer ce qu'Allie lui avait montré. Pour ces enfants, chaque journée était une répétition à l'identique de la précédente. Même s'il en avait envie, Nick se garda d'en parler avec Mary car il savait qu'elle aurait réussi à présenter la chose sous une tournure positive et convaincante. Il préféra prendre son temps, réfléchir à la situation calmement avant de l'interroger.

Cela ne l'empêcha pas de passer autant de temps que possible avec elle. Contrairement aux autres, elle n'avait pas de routine. Ses journées se suivaient mais ne se ressemblaient pas : elle ne s'occupait pas toujours des mêmes enfants, elle effectuait des tâches variées. Nick était rassuré de voir que la répétition du quotidien n'était pas une fatalité. On avait toujours le choix, à condition d'être assez fort.

De ne jamais pouvoir être seul avec Mary était une source d'irritation constante pour Nick. Vari la suivait où qu'elle aille, tel un laquais. Ou un caniche. S'accrocher à Mary lui épargnait la vie répétitive des autres enfants ; Nick aurait néanmoins préféré qu'il s'enferme dans sa chambre et joue du Beethoven aux murs pendant quelques centaines d'années.

— Tu es vraiment obligé de la suivre partout ? lui demanda-t-il. Tu ne voudrais pas faire autre chose, pour changer ?

Vari haussa les épaules.

— J'aime bien ce que je fais. (Il étudia Nick avec une certaine froideur dans le regard.) Tu passes beaucoup de temps avec elle, toi aussi. C'est peut-être toi qui devrais trouver autre chose à faire.

Bien que Nick eût du mal à déchiffrer les sentiments de Vari, une chose était sûre : ils n'étaient pas amicaux.

— Le monde ne t'appartient pas. Je fais ce que je veux.

— Elle va se lasser de toi, dit Vari. Elle t'aime bien parce que tu es nouveau, mais ça ne va pas durer. Bientôt, tu ne seras plus qu'un Illumière parmi d'autres, elle en oubliera jusqu'à ton nom. Et moi, je serai toujours là.

Nick balaya cette idée du revers de la main.

— N'importe quoi, elle ne va pas oublier mon nom.

— Si. Toi aussi, tu l'oublieras.

— Qu'est-ce tu racontes ?

— Tes vêtements et ton visage barbouillé de chocolat ont peut-être transmigré avec toi, mais pas ton nom. Pas vraiment. Il va disparaître de la même manière que tes autres souvenirs. Bientôt, tout le monde t'appellera Chocolat. Ou Kinder, ajouta-t-il avec un sourire mauvais. Oui, parfait. Dorénavant, tu seras Kinder.

— Pas question ! Je ne risque pas d’oublier mon prénom.

— Ah, vraiment ? Et c’est quoi, au fait, ton prénom ?

Nick allait répondre quand, soudain, il eut un trou de mémoire. Cela ne dura qu’une seconde, mais c’était déjà beaucoup trop long pour se rappeler son propre prénom. L’expérience fut profondément dérangement.

— Euh... Euh... Nick, je m’appelle Nick.

— D’accord, fit Vari, avant de demander : et ton nom de famille ?

Nick ouvrit la bouche, puis la referma et se tut.

Il avait oublié.

Arrivant à ce moment-là, Mary remarqua aussitôt la détresse sur le visage de Nick.

— Vari, es-tu encore en train d’embêter notre nouvel ami ?

— On discutait, c’est tout. Si ça l’embête, c’est son problème.

Mary secoua la tête d’un air indulgent et déposa un baiser dans les cheveux blonds du garçon, qui lança un grand sourire triomphal à Nick.

— Tu veux bien m’accompagner à l’entrée ? demanda Mary. Il y a un Collecteur qui m’attend, je crois qu’il a des choses intéressantes à troquer.

Vari avança d’un pas.

— Non, pas toi. Tu en as rencontré beaucoup, des Collecteurs. J’ai pensé que ce serait l’occasion pour Nick d’apprendre à négocier avec eux.

Ce fut au tour de Nick de jubiler.

Quand les portes de l’ascenseur se furent refermées et que Vari eut disparu de la circulation, Nick le chassa hors de ses pensées et balaya ce qu’il venait de dire, non seulement à propos de son nom, mais du fait que Mary allait se lasser de lui. Vari, après tout, n’avait que neuf ans. Un gamin qui éprouvait une jalousie de gamin. Rien de plus.

Ce que Nick ne mesurait pas bien, c’était que Vari avait neuf ans depuis cent quarante-six ans. Les émotions infantiles tendaient à se dégrader au bout d’un siècle et demi. Si Nick avait compris cela, les choses se seraient peut-être passées autrement.

Racine était dans la salle de jeux, concentré sans ciller sur l’écran de la borne d’arcade. Pousser le stick vers la droite. En haut. À gauche. Manger la grosse boule blanche. Les petites bestioles deviennent toutes bleues. Manger les petites bestioles jusqu’à ce qu’elles commencent à clignoter, et s’enfuir.

Racine était devenu accro à Pac-Man.

Personne ne savait ce qui avait permis à la vieille borne d’arcade de transmigrer tant d’années auparavant. Mary l’avait achetée à un Collecteur spécialisé dans les produits électroniques – une denrée rare dans l’Éternéant. Bien sûr, d’une décennie à l’autre, les gens aimaient leurs phonographes, leurs radios-cassettes, leurs Walkman, leurs iPod, mais personne ne les aimait avec le genre d’attachement sentimental profond qui leur aurait permis de traverser. Personne n’avait jamais

eu le cœur brisé par un lecteur CD en panne. On en rachetait un neuf et on oubliait l'ancien. Pour cette raison, la plupart des appareils électroniques présents dans l'Éternéant ne provenaient que des taches solaires.

Mary mettait un point d'honneur à se tenir au courant des dernières nouveautés technologiques afin que les Vertes-âmes ne se sentent pas trop dépaysées en arrivant. Avec beaucoup de patience et de travail, elle avait réussi à rassembler au fil des ans une collection de jeux vidéo suffisamment fournie pour convertir le 64^e étage en salle d'arcade. Elle possédait également de nombreux vinyles – il y avait des gens qui adoraient vraiment leur musique –, seulement elle n'avait pas encore trouvé de tourne-disque pour les écouter.

Haut. Gauche. Manger grosse boule blanche. Bestioles deviennent toutes bleues. Manger bestioles, clignotent, s'enfuir.

En boucle. L'aspect répétitif du jeu n'était pas tant réconfortant qu'irrésistible. Racine était incapable d'arrêter. Il ne voulait pas arrêter. Jamais.

Dans la forêt déjà, il avait des habitudes bien définies. Il se balançait d'arbre en arbre, jouait tout seul – les mêmes jeux, jour après jour –, mais c'était différent. Il n'y avait pas ce sentiment d'urgence. Contrairement à la forêt, cette machine du futur le bombardait de stimuli incessants qui exigeaient son attention la plus totale. Les autres enfants lui avaient dit que c'était un vieux jeu ; lui s'en moquait. Tous ces jeux étaient nouveaux pour lui.

Haut. Bas. Gauche. Droite. Manger. S'enfuir.

— Racine, que fais-tu ? Ça fait longtemps que tu es là ?

Il percevait à peine la voix d'Allie. Il ne se tourna même pas pour la regarder.

— Un petit moment, dit-il.

Haut. Gauche. Bas.

— Un petit moment ? Je crois bien que ça fait cinq jours d'affilée.

— Et alors ?

— Et alors, c'est complètement anormal. Je vais te sortir d'ici, c'est promis. Je vais tous nous sortir d'ici.

Mais Racine ne l'entendait déjà plus, car les petites bestioles étaient redevenues bleues.

Cela faisait longtemps que des Vertes-âmes n'avaient pas eu un tel effet sur Mary. Racine ne posait pas de problème, il faisait simplement ressortir l'instinct maternel qu'elle nourrissait à l'égard de tous les enfants à sa charge. Allie, en revanche, avec ses questions insistantes et ses fantasmes d'évasion, ranimait en elle des émotions qu'elle croyait avoir oubliées à jamais – et dont elle se serait bien passé. Le doute, la frustration, des remords aussi profonds que ses tours étaient hautes.

Et enfin, Nick, qui suscitait en elle des sentiments d'une autre nature, mais tout aussi perturbants. Il était vivant, chaque chose en lui était vivante, de ses angoisses à ses rougissements quand il était avec elle. Sa mémoire corporelle de la vie était si charmante, si tentante. Mary aurait pu passer chaque instant avec lui. C'était dangereux, presque aussi dangereux qu'être envieux des vivants. Il se murmurait des histoires d'Illumières que la convoitise avait transformés en incubes – des âmes

perdues éternellement attachées à un hôte vivant. Avec Nick, c'était différent, mais ce n'en était pas moins une faiblesse. Et la faiblesse était un luxe qu'elle ne pouvait pas se permettre. Trop d'Illumières dépendaient d'elle, de sa force. Tracassée par ces pensées, elle était inhabituellement distraite, d'humeur changeante. Ainsi, se mettant un jour à l'abri des regards – y compris celui de Vari –, elle descendit au 58^e étage, l'endroit où elle se rendait quand elle avait besoin de silence et de solitude.

Le jour où les tours étaient tombées dans l'éternité, le 58^e étage était désert. Pour cette raison, il n'y avait ni murs, ni partitions, aucun obstacle à part la cage d'escalier. Presque quatre mille mètres carrés d'espace vide.

Et pourtant, Nick réussit à la retrouver.

— Un des petits m'a dit que tu venais ici de temps en temps, dit-il en s'approchant.

Mary fut étonnée d'apprendre que d'autres connaissaient son coin secret. Peut-être que tout le monde était au courant et qu'ils ne la dérangaient pas par respect. Elle regarda Nick tandis qu'il marchait vers elle, sa douce lumière visible même en plein jour – l'étage était si vaste que, malgré les façades vitrées, il était presque entièrement plongé dans la pénombre. Tout cet espace aride mettait visiblement Nick mal à l'aise.

— Pourquoi est-ce tu viens ici ? C'est tellement... vide.

— Là où tu vois du vide, je vois du potentiel.

— Crois-tu qu'un jour tu auras besoin de tous les étages ?

— Il y a encore beaucoup d'Illumières là-dehors, sans compter ceux qui arrivent chaque jour. Nous n'aurons peut-être pas besoin de toute cette place avant mille ans, mais c'est bon de savoir qu'on l'a à disposition.

Mary survola du regard le monde terne des vivants, espérant que Nick s'en irait, espérant qu'il resterait, se maudissant parce qu'elle était incapable de garder ses distances.

— Quelque chose ne va pas ?

Elle réfléchit à une réponse appropriée et décida finalement d'ignorer la question.

— Allie va partir, n'est-ce pas ? demanda-t-elle.

— Ça ne veut pas dire que moi, je vais partir.

— Elle est un danger pour elle-même, ce qui signifie qu'elle est un danger pour toi aussi.

Nick ne partageait pas son inquiétude.

— Elle veut juste rentrer chez elle pour voir si son père a survécu à l'accident. Quel mal y a-t-il ?

— Rentrer chez soi... je connais.

Le seul fait de prononcer ces mots raviva ses souvenirs et la souffrance qu'ils portaient en eux.

— Si tu ne veux pas en parler, tu n'es pas obligée, murmura Nick, qui avait dû lire le trouble sur son visage.

Et justement parce qu'il avait eu la gentillesse de ne pas demander, Mary lui raconta son histoire avec une candeur qu'elle n'aurait même pas accordée à un prêtre. C'était un souvenir qu'elle avait désespérément tenté d'effacer de sa mémoire, mais comme le chocolat sur la figure de Nick, plus elle

s'acharnait à l'oublier, plus il devenait indélébile.

— Je suis morte un mercredi. Je n'étais pas seule. Comme toi, j'ai un compagnon.

— Allie et moi n'étions pas vraiment des compagnons, précisa Nick. Avant l'accident, nous étions de parfaits inconnus.

— J'ai eu un accident, moi aussi, mais mon compagnon n'était pas un étranger. C'était mon frère. L'accident était entièrement de notre faute. Nous étions en train de rentrer de l'école à pied. Le début du printemps, une journée fraîche mais ensoleillée. Les collines verdoyaient déjà. Je peux encore sentir le parfum des fleurs sauvages qui tapissaient les prés – c'est l'une des seules odeurs du monde vivant dont je me souviens. N'est-ce pas étrange ?

— Tu es morte dans ce pré ?

— Non. Le sentier qui conduisait à la maison croisait un chemin de fer à deux voies qui servait surtout pour le transport de marchandises. De temps en temps, il arrivait qu'un train s'arrête sans raison en plein milieu du chemin et reste là pendant des heures. C'était vraiment rageant, parce que pour le contourner, il fallait parfois marcher plus d'un kilomètre.

— Ne me dis pas que... Vous avez essayé de passer dessous ?

— Non, nous n'étions pas fous, mais parfois, il y avait des wagons vides avec les parois ouvertes de chaque côté, ce qui nous permettait de traverser. Ce jour-là, on était en train de se disputer, avec Mikey. J'ai oublié pourquoi, mais ça devait me sembler important à l'époque parce que je lui courais derrière folle de rage. Lui, il riait en courant devant moi quand nous avons vu ce wagon, pile au milieu du sentier, les panneaux latéraux ouverts, tel un portail vers l'autre côté. Mikey a bondi à l'intérieur, j'ai grimpé derrière lui, la main tendue pour agripper sa chemise. Je l'ai ratée de justesse. Il s'est mis à rire de plus belle, ce qui n'a fait que m'énerver encore plus. Après avoir sauté à terre de l'autre côté, il s'est retourné vers moi et...

Mary ferma les yeux. La scène lui revint avec une telle intensité qu'elle avait l'impression de la voir projetée à l'intérieur de ses paupières, comme au cinématographe. Les vivants disaient « cinéma » tout court, maintenant.

— Tu n'es pas obligée, répéta Nick doucement.

Mary était arrivée trop loin pour s'arrêter.

— Si je n'avais pas été aussi furieuse, j'aurais peut-être remarqué la terreur dans les yeux de Mikey, mais je ne pensais qu'à une chose : l'attraper. J'ai sauté et je lui ai donné un coup de poing dans le bras. Quand, au lieu de riposter, il s'est cramponné à moi, je me suis brusquement rappelé avec horreur que le chemin de fer comptait *deux* voies côte à côte. Sur la première, le train de marchandises qui n'avait pas bougé depuis des heures... et sur la seconde, un train qui filait à pleine vitesse. L'autre train nous avait caché son approche et nous avions sauté en plein sur son chemin. C'était trop tard. Je n'ai même pas senti le choc. Tout ce dont je me souviens, c'est les ténèbres d'un tunnel et une lumière blanche, loin, très loin, qui se rapprochait. Je volais, mais je n'étais pas seule.

— Moi aussi, je me souviens d'un tunnel.

— Avant d'atteindre la lumière, j'ai senti Mikey qui tirait sur ma robe. « Non ! Non » qu'il hurlait. Il s'est accroché pour m'obliger à me retourner, j'étais tellement en colère que je me suis mise à le

frapper. On a échangé des coups, il me tirait les cheveux, je le poussais – et l’instant d’après, je me suis écrasée dans le mur du tunnel et j’ai perdu connaissance avant même de toucher le sol.

— C’est exactement ce qui nous est arrivé, à Allie et moi. Et après, on a dormi pendant neuf mois.

— Neuf mois, oui. Nous nous sommes réveillés en hiver. Les arbres étaient nus, les rails couverts de neige et, comme toutes les Vertes-âmes, nous étions complètement désorientés. Nous n’avons pas compris que nous étions morts, seulement que quelque chose ne tournait pas rond. Pas rond du tout. Ne sachant pas quoi faire d’autre, nous avons pris la pire décision qu’un Illumière puisse prendre : rentrer à la maison.

— Vous n’avez pas remarqué que vous vous enfoncez dans la terre ?

— Non, le sol était couvert de neige, c’était normal de s’enfoncer. J’imagine qu’en étant plus attentifs, nous aurions vu que nos pas ne laissaient pas de traces dans la neige, mais nous étions traumatisés. Ce n’est qu’en arrivant à la maison que nous avons mesuré l’horreur de la situation. D’abord, la façade était vert foncé, pas bleu clair comme elle l’avait toujours été. Nous avons vécu toute notre vie avec notre père et la gouvernante ; notre mère était morte en couches à la naissance de Mikey et Papa ne s’était jamais remarié. Or, tout cela avait changé. Papa était là, oui, mais avec une femme que je ne connaissais pas et ses deux enfants. Dans *ma* maison, assis à *ma* table, avec *mon* père. Mikey et moi étions plantés là, incrédules, quand nous avons senti pour la première fois que nous nous enfoncions dans la terre. C’est à ce moment-là que la vérité s’est abattue sur nous. Papa discutait avec cette femme. Elle l’a embrassé sur la joue. Mikey s’est mis à hurler : « Papa, qu’est-ce tu fais ? Tu es sourd ? Je suis là ! » Notre père n’a rien entendu, rien vu. Et soudain, la gravité – la gravité terrestre, la gravité de la situation, leur force combinée – nous a enveloppés, tirés vers le bas. Vois-tu, Nick, quand tu rentres chez toi, le poids de ta propre absence est tellement écrasant que tu coules comme une pierre au fond d’un lac. Sans que rien ne puisse t’arrêter. Mikey a disparu le premier. Il était debout à côté de moi, et la seconde d’après, il s’était enfoncé jusqu’au cou, et celle d’après, il avait disparu. Complètement disparu. Il avait coulé à pic.

— Et pas toi ?

— Ce qui m’a sauvé, c’est le lit. Quand j’ai commencé à couler, j’ai eu le même réflexe que n’importe qui à ma place, j’ai essayé de me rattraper à quelque chose. J’étais devant la chambre de mes parents. Déjà immergée jusqu’à la taille, j’ai avancé tant bien que mal. Mes doigts passaient à travers tout ce que j’essayais de toucher, jusqu’à ce que ma main tombe sur l’un des montants du lit. Du laiton massif. Solide. Je l’ai empoigné, je me suis hissée sur le lit, où j’ai éclaté en sanglots recroquevillée sur moi-même.

— Comment...

— Ma mère, dit Mary en anticipant la question. Je t’ai dit qu’elle était morte en donnant naissance à mon frère. C’était dans ce lit.

— Un mort-lieu !

Mary hocha la tête.

— Je suis restée allongée pendant longtemps, jusqu’à ce que mon père, qui n’était même pas conscient de ma présence, vienne se coucher avec sa nouvelle femme. Je ne pouvais pas supporter de les voir ensemble, alors je suis partie. J’avais suffisamment repris mes esprits pour ne pas me laisser

écraser par le poids de mes émotions. J'ai couru dehors. Je m'enfonçais assez rapidement, mais pas autant qu'avant. Et puis, plus je m'éloignais de la maison, plus ça devenait facile de marcher.

— Et ton frère ? demanda Nick.

— Je ne l'ai jamais revu. Il a sombré au centre de la Terre.

Mary observa un très long silence. Malgré un poids désagréable dans le creux où se trouvait autrefois son estomac, elle avait l'impression que le monde autour d'elle était soudain imbu d'une légèreté éthérée. Les esprits de l'Éternéant ne flottaient pas dans les airs ainsi que l'imaginaient les vivants, mais à ce moment-là, Mary se sentait pousser des ailes.

— Je n'ai jamais raconté ça à personne, pas même à Vari.

Nick posa délicatement la main sur son épaule.

— Ça a dû être atroce de perdre ton frère de cette manière, mais peut-être... peut-être que je pourrais être comme un frère pour toi. (Il se rapprocha d'elle.) Ou alors... ce que je veux dire... enfin, pas forcément comme un frère, mais quelque chose de différent.

Puis il se pencha en avant et l'embrassa.

Mary ne savait pas comment réagir. Au cours de sa longue existence dans l'Éternéant, d'autres garçons avaient déjà essayé de lui voler un baiser. Elle n'avait jamais été intéressée et n'avait eu aucun problème pour les repousser. Or, le baiser de Nick, elle ne voulait pas le repousser. En même temps, elle ne voulait pas non plus laisser des émotions inconnues brouiller son jugement. Ces tiraillements internes se traduisirent par une absence totale de réaction, que Nick interpréta comme un refus.

— Je suis désolé, bredouilla-t-il, honteux.

— Ce n'est rien, dit simplement Mary en enfermant ses sentiments dans son cœur, tout comme elle était elle-même enfermée dans sa robe de velours à dentelle.

L'humiliation qui accompagnait les rejets amoureux n'était pas moins cuisante dans la mort que dans la vie.

C'est à cause du chocolat, songea Nick. Non, c'est parce que j'ai un an de moins qu'elle. Non, c'est parce que j'ai un *siècle* de moins qu'elle !

Sans attendre l'ascenseur, il remonta les escaliers quatre à quatre et regagna sa chambre en fermant la porte derrière lui. Ce n'était pas la première fois qu'une fille lui brisait le cœur ; il y avait eu celle en classe de biologie, ou peut-être d'histoire, il ne s'en souvenait plus très bien. Mais là n'était pas la question. L'important, c'est que la douleur était passée. Dans l'Éternéant, par contre, elle ne passerait jamais ; il se demanda si, en se concentrant suffisamment, il réussirait à disparaître de la surface de la Terre, parce qu'il se sentait incapable de faire face à Mary – surtout pour l'éternité.

Mary, Mary, Mary. Son prénom et son visage, gravés dans sa mémoire... C'est alors qu'il se rendit compte qu'il n'y avait plus de place dans sa tête pour le prénom qu'il aurait dû garder précieusement. Le prénom dont ce petit morveux de Vari était persuadé qu'il allait l'oublier. Les autres gamins l'appelaient Kinder, mais ce n'était pas son vrai nom, quand même ? Ça commençait par la lettre N. Nathan. Noël. Norman. Ça commençait pas un N, il en était sûr !

Le toucher enchanteur de Vari au violon avait le don d'apaiser les humeurs les plus tumultueuses de Mary. Il était capable de tirer les mélodies les plus douces du Stradivarius auquel il devait son nom. Ce jour-là, il interpréta les *Quatre saisons* de Vivaldi, l'une des œuvres préférées de Mary. Elle avait été écrite pour un quatuor, mais sur les trois cent vingt enfants dont Mary s'occupait, Vari était le seul qui savait jouer d'un instrument à cordes. Cela dit, ils avaient beaucoup d'instruments, car les vivants y étaient très attachés. Nombre d'entre eux transmigraient – une trompette passée sous les roues d'un bus, un piano tombé du seizième étage d'un palace. Mary avait essayé à plusieurs reprises de former un orchestre ; malheureusement, trop peu d'enfants avaient le talent nécessaire ou la motivation pour jouer.

— Que voulez-vous entendre, maintenant ?

Égarée dans ses pensées, Mary ne s'était même pas rendu compte qu'il avait arrêté de jouer.

— Ce que tu voudras, Vari.

Il se lança dans un morceau implorant et mélancolique dont Mary ne réussit pas à identifier le compositeur. Elle préférait les morceaux plus joyeux.

— Je devrais appeler Nick, je suis sûre qu'il aimerait t'écouter jouer.

La passion que Vari mettait dans sa musique s'estompa quelque peu.

— Kinder est un crapaud.

— Tu devrais apprendre à l'apprécier.

— Il a la figure toute sale et j'aime pas ses yeux.

— Il est à moitié japonais. Ce n'est pas bien d'avoir des préjugés contre lui juste parce qu'il a les yeux bridés.

Vari se tut. Il joua encore quelques mesures lugubres avant de lâcher :

— Pourquoi perdez-vous votre temps avec lui ? Contrairement à d'autres, il ne sait rien faire. Contrairement à moi.

Mary ne pouvait pas lui donner entièrement tort : Nick ne se distinguait pas par des capacités particulières. Mais était-ce vraiment important qu'il soit capable de *faire* quelque chose ? Pourquoi ne pouvait-il pas simplement *être* ?

Elle se leva et se dirigea vers l'une des vitres qui donnaient sur l'ouest de la ville. Le ciel était dégagé, elle voyait nettement jusqu'au New Jersey, au-delà du fleuve Hudson, même si une brume légère voilait l'horizon.

Le monde était devenu trop petit pour les vivants. Les avions transportaient les gens d'un bout à l'autre du pays en quelques heures. On pouvait discuter avec quelqu'un de l'autre côté de la planète en appuyant sur les boutons d'un téléphone. Et maintenant, ces téléphones n'étaient même plus reliés à des fils. L'Éternéant était différent – un pays sauvage d'enfants sauvages, une carte pleine de vides à remplir. Mary connaissait très peu d'enfants en dehors de sa sphère d'influence. Même après toutes ces années, elle limitait ses explorations au strict minimum : la seule manière de vivre en sécurité, c'était de planter son drapeau quelque part et de voyager aussi peu que possible. Lorsqu'elle avait abandonné l'immeuble qu'elle avait habité pendant de nombreuses années pour s'installer dans les

tours, son royaume avait grandi considérablement, attirant beaucoup plus d'enfants qu'elle n'en avait jamais accueillis auparavant. Et malgré tout, les seules informations qu'elle recevait sur le monde extérieur venaient des Collecteurs itinérants, qui n'avaient guère que des rumeurs. Parfois, elle aimait ce qu'ils avaient à dire ; d'autre fois, non.

Une idée germa soudain dans son esprit, une idée merveilleuse qui aurait donné une raison d'être à Nick, une chance de devenir quelque chose de plus qu'un esprit anonyme perdu dans la masse.

— Les Collecteurs m'ont dit que mes livres sont arrivés jusqu'à Chicago, dit-elle à Vari. Cela signifie forcément qu'il y a d'autres enfants dans d'autres villes qui ont besoin que l'on s'occupe d'eux, qu'on les guide, tu ne crois pas ?

Vari s'arrêta de jouer.

— Vous comptez partir d'ici ?

— Non, fit Mary en secouant la tête. Par contre, je pourrais envoyer un émissaire. Entraîner quelqu'un, lui enseigner tout ce que je sais. Cette personne pourrait établir un avant-poste dans une ville inexplorée. Chicago, par exemple.

— Qui ?

— Je pensais à Nick. Bien sûr, il me faudra des années pour le préparer convenablement – dix ans, peut-être vingt –, mais il n'y a pas d'urgence.

Vari la rejoignit à la fenêtre et contempla l'horizon brumeux avant de lever les yeux vers elle.

— Je peux m'en charger, moi. Et vous n'aurez pas besoin de m'entraîner pendant vingt ans.

Elle le regarda en souriant.

— Oh, c'est mignon, dit-elle.

— Je peux le faire ! insista-t-il. Je suis petit, mais les enfants me respectent, non ? Même les plus âgés.

Mary eut un autre sourire chaleureux.

— Vari, que deviendrait cet endroit sans toi et ton violon ? Je préférerais t'avoir ici, à jouer du violon pour nous.

— « Nous », marmonna Vari. Je vois.

Elle l'embrassa sur le front.

— Allez, joue-moi quelque chose d'autre. Quelque chose de joyeux.

Vari entama un nouveau morceau qui, malgré son rythme entraînant, semblait parcouru d'un frémissement lugubre.

La décision d'Allie était ferme et irrévocable : elle allait déguerpir au plus vite. Il était hors de question qu'elle passe l'éternité dans une boucle sans fin, aussi agréable que cela puisse être. Cependant, elle n'était pas bête au point de repartir avant d'avoir obtenu ce qu'elle était venue chercher.

Des informations.

Et pas des informations version « Miss Mary » : elle voulait du solide.

— Je veux tout savoir sur les choses dont Mary refuse de parler ! lança-t-elle à la ronde d'une voix forte et téméraire.

L'étage auquel elle se trouvait était généralement désigné comme « l'étage des ados » : c'était généralement là que les enfants les plus âgés du royaume de Mary se rassemblaient. Personne ne réagit à l'éclat d'Allie ; seul un enfant qui jouait au ping-pong perdit sa concentration et envoya la balle à travers la pièce.

— Ne faites pas semblant d'être sourds et ne croyez pas que vous pouvez me faire partir en m'ignorant.

À l'image des petits, les adolescents répétaient eux aussi sans cesse les mêmes gestes, à la différence près qu'il était plus facile de les arracher à leur stupeur. Il y avait pas mal d'enfants de quatorze ans dans la pièce, quelques-uns de treize, peut-être même quelques-uns de douze qui rêvaient d'être plus âgés et qui continueraient à rêver pour l'éternité. Ils étaient à peu près une trentaine en tout, ce qui ne représentait qu'un dixième de la population du royaume de Mary. Allie se demanda si c'était parce que les adolescents risquaient moins de se perdre sur le chemin vers la lumière, ou parce qu'ils n'aimaient pas rester avec Mary pendant trop longtemps. À en croire Nick, elle était en train d'écrire un livre sur le sujet. Allie se demanda s'il existait un seul sujet sur lequel elle n'était *pas* en train d'écrire un livre.

— Si Mary ne parle pas de certaines choses, c'est qu'il y a une bonne raison, dit le joueur de ping-pong.

Allie avait soigneusement préparé son argumentaire.

— Mary dit qu'il y a des choses auxquelles nous ne devrions pas penser, que nous devrions éviter de faire, mais rien n'est formellement interdit, n'est-ce pas ?

— Non, parce que chacun peut décider par soi-même.

— Exactement. Et Mary respecte nos décisions, pas vrai ?

Personne ne répondit.

— Pas vrai ? insista Allie.

Les enfants acquiescèrent de mauvaise grâce.

— Eh bien, moi, j'ai décidé de parler de ces choses-là. En s'en tenant à ses propres règles, Mary est obligée de respecter ma décision.

Une partie de son auditoire était passablement embrouillée. Pas grave. Cela ne pouvait pas leur faire de mal d'être un peu secoués, forcés à considérer les choses sous un angle différent.

Une fille se détacha du groupe – Lila, celle qui les avaient accueillis le premier jour.

— Ok, c'est cool, qu'est-ce que tu veux savoir ?

— Je veux savoir si on peut hanter les vivants. Communiquer avec eux, surtout. Je veux savoir s'il y a un moyen de revenir à la vie, parce que quoi qu'en dise Mary, nous ne sommes pas complètement morts, sinon nous ne serions pas ici. Et je veux savoir ce qu'est le McGill, s'il existe réellement ou si ce n'est qu'une histoire pour faire peur aux petits enfants.

Dans la salle, plus personne ne bougeait. Allie avait brisé le cercle. Elle savait que, dès qu'elle

tournerait le dos, ils retomberaient tous dans leurs habitudes, mais pour le moment, elle avait retenu leur attention. Un garçon se détacha de la table de billard pour s'approcher d'elle, sans se séparer de la queue, comme s'il craignait de devoir l'utiliser pour se défendre.

— Personne ne sait si le McGill existe vraiment. Moi, je crois que oui, parce que Mary ne veut pas en parler. S'il n'existait pas, elle nous le dirait tout simplement, non ?

Il y eut quelques murmures d'approbation.

— Est-ce qu'on peut quitter l'Éternéant ? Revenir à la vie ?

Ce fut au tour de Lila de répondre.

— Ton corps est au fond d'un cercueil, ou pire, il est parti en fumée, dit-elle d'un ton dur et insensible. Tu tiens vraiment à le récupérer ?

— Oui, mais il y a d'autres façons de..., commença timidement un enfant dans un coin de la pièce.

Quand Allie se tourna vers lui, il regarda ailleurs.

— D'autres façons ? Que veux-tu dire par là ? demanda-t-elle.

Comme il ne répondait pas, Lila intervint à nouveau :

— Il ne sait pas ce qu'il veut dire.

— Mais toi, oui.

Lila croisa les bras.

— Certaines personnes possèdent des... « talents » particuliers. Ce ne sont pas des talents très positifs. Du genre à te noircir sacrément le karma. Mary les appelle les « Arts Criminels ».

Les enfants gravitaient tous à présent autour d'Allie et Lila. À en juger par les expressions sur leurs visages, certains d'entre eux savaient de quoi elle parlait, mais la plupart étaient dans l'ignorance la plus totale.

— Quel genre de talents ? demanda Allie. Comment pourrais-je savoir si je les possède, moi ?

— Mieux vaut ne pas savoir.

Une voix s'éleva alors du fond de la salle :

— Excusez-moi.

Tout le monde se retourna. Vari. Impossible de savoir ce qu'il avait entendu. Lila s'écarta aussitôt d'Allie et regagna la table où elle jouait auparavant. Les autres enfants firent de même, s'éloignant d'Allie comme si elle était soudain devenue toxique.

— Bonne nouvelle, annonça Vari. Miss Mary vient d'acheter une grande boîte de poulet frit à un Collecteur. Chacun a droit à une bouchée.

Allie faillit se faire piétiner dans la ruée vers les ascenseurs. Bien que tentée par la promesse d'un bon morceau de poulet, elle resta en retrait, ce que ne manqua pas de remarquer Vari. Il attendit patiemment le dernier ascenseur avec elle.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? demanda-t-il. Tu étais végétarienne avant de mourir ?

Allie n'aurait pas su dire si la question était sincère ou sarcastique.

Dans son ouvrage *Je suis mort, et maintenant ?*, Mary Tourcéleste adresse la mise en garde suivante aux âmes impatientes : « Le séduction du voyage est une chose dangereuse. Pour être en sécurité dans l'Éternéant, il faut rester en terrain connu. Les Illumières affligés de bougeotte ne survivent pas longtemps. Quand ils ne tombent pas aux mains d'une horde d'enfants sauvages, ils succombent à la gravimmersion. Les rares qui échappent à ces fins peu enviables deviennent des Collecteurs, mais leur existence est remplie de dangers. Mieux vaut trouver un abri sûr et y rester. Et si vous n'avez pas encore trouvé de refuge, venez me voir, vous serez les bienvenus. »

Skully

Le lendemain matin, Allie était seule dans l'un des ascenseurs de la tour quand la cabine s'arrêta au 88^e étage pour laisser entrer un squelette humain.

Allie eut un hoquet de surprise en le voyant.

— Oh, calme-toi, fit le garçon-squelette pendant que les portes se refermaient.

Allie ne tarda pas à le reconnaître. Ce n'était pas un squelette, juste un garçon au visage maquillé de blanc avec du noir autour des yeux, vêtu d'un costume d'Halloween bon marché. Son aura d'Illumière ne faisait que rehausser le déguisement.

— Désolée, tu m'as pris au dépourvu.

Il y avait deux enfants qui avaient eu l'immense malchance de mourir le soir d'Halloween : celui-ci et un autre au visage verdâtre couvert de fausse peau en décomposition. Tout le monde les surnommait Skully et Malodore.

— Alors comme ça, dit Skully le Squelette quand l'ascenseur redémarra, il paraît que tu t'intéresses aux Arts Criminels.

— Oui, enfin, difficile de s'intéresser à quelque chose quand personne ne veut en parler.

— Je peux le faire à une condition : personne ne doit savoir que ça vient de moi.

L'ascenseur s'arrêta de nouveau.

— Tu descends ici ? demanda Skully.

Allie était descendue pour essayer d'arracher Racine à l'emprise de Pac-Man, mais ça pouvait attendre. Au lieu de sortir, elle attendit que les portes se referment.

— Dis-moi tout. Je garderai le secret, c'est promis.

Skully appuya sur le bouton du rez-de-chaussée ; la cabine entama sa longue descente.

— À trois kilomètres d'ici environ, tu trouveras un vieux bâtiment qui a transmigré il y a très longtemps. Une ancienne usine de conserves, je crois. Un garçon y a élu domicile. On l'appelle « le Hunteur ». Il enseigne aux autres comment faire certaines choses.

— Comme quoi, par exemple ?

— Paranormalisme, ecto-éventrement, corpsbriolage – ce genre de truc.

— Je ne comprends pas un mot de ce que tu dis.

Skully soupira impatiemment.

— Le Hunteur peut t'enseigner à faire bouger des choses dans le monde vivant, te faire entendre par les humains, peut-être même te faire voir. La rumeur dit aussi qu'il est capable de percer le voile et d'arracher des objets au monde vivant. Il peut leur faire traverser la frontière de l'Éternéant de force, tu comprends ?

— Et il montre aux autres comment faire ?

— C'est ce qu'on raconte, oui.

— Tu l'as déjà rencontré ?

L'enfant eut un mouvement de recul.

— J'en connais qui sont allés le voir ; ils ne sont jamais revenus.

Allie haussa les épaules.

— Peut-être qu'après leur visite chez le Hunteur, ils ont trouvé mieux à faire ailleurs. Peut-être qu'ils ne sont pas revenus simplement parce qu'ils n'en avaient pas envie.

— Va savoir, fit Skully. Si ça t'intéresse, je te donnerai l'adresse exacte.

Allie avait d'autres questions à lui poser, mais les portes s'ouvrirent et il sortit. Une nuée de petits s'engouffra dans la cabine, qui repartit dans l'autre sens.

Nick. Nicky. Nicholas.

Il lui avait fallu des heures pour se souvenir de son prénom. Maintenant qu'il le tenait, il n'avait pas l'intention de lâcher prise. Il s'appelait Nick. Nick Machin-Chose. Un nom de famille japonais, le nom de son père. Sa mère était blanche. Leurs visages étaient flous dans sa mémoire, mais il s'en préoccuperait une autre fois. Dans l'immédiat, il avait besoin de toute sa concentration pour s'accrocher à son prénom.

Nick. Nicky. Nicholas.

Ensuite, il se rappellerait son nom de famille. Coûte que coûte. Si la seule manière d'y arriver était de retrouver sa propre tombe et de lire le nom sur la stèle, alors c'est ce qu'il ferait. Quand il aurait les deux, personne ne l'appellerait plus Kinder, Milka, Toblerone ou quoi que ce soit d'autre que Nick, Nicky, Nicholas.

Il le recopia encore et encore sur des morceaux de papier qu'il avait trouvés dans sa chambre, en glissa un dans chacune de ses poches, dans chaque tiroir, sous son matelas, sous les coussins du canapé où dormait Racine. Son colocataire n'allait sûrement pas se plaindre – de toute façon, cela faisait plusieurs jours qu'il n'avait pas mis les pieds dans la chambre.

Nick, Nicky, Nicholas. Nico, pourquoi pas ?

Il fut interrompu par les tambourinements d'Allie sur la porte. Il savait que c'était elle car personne d'autre ne tapait aussi fort. Mary frappait doucement, en toute politesse. Allie cognait comme si elle voulait défoncer la porte.

— Je suis occupé ! Va-t'en.

Comme elle continuait de frapper, il dut se résigner à lui ouvrir. À peine entrée, elle promena le regard dans la pièce en fronçant les sourcils.

— Nick, mais qu'est-ce que tu fabriques ?

Le garçon se retourna et, pour la première fois, se rendit compte de ce qu'il avait fait. Il y avait des bouts de papier partout – pas seulement dans les endroits où il était conscient de les avoir mis, mais absolument partout. On aurait dit que la chambre était couverte de flocons de neige. Loin de s'arrêter au papier dans les tiroirs, il avait déchiré les pages de tous les livres disposés sur les étagères. Les

livres de Mary. Il les avait déchirés en lambeaux et avait écrit « Nick » sur chaque petit fragment, recto verso.

Alors seulement il remarqua qu'il faisait jour. N'avait-il pas commencé au crépuscule ? Est-ce qu'il y avait passé la nuit ? Il en resta sans voix. Il ne comprenait pas comment une chose pareille avait pu lui arriver ; il était tombé dans une transe que seule l'arrivée d'Allie avait pu briser. Le plus dérangent, c'était qu'une partie de lui voulait la mettre à la porte pour reprendre son travail. Son travail tellement capital. Nick, Nicky, Nicholas.

Comme les enfants qui jouaient au ballon ou ceux qui allaient regarder *La croisière s'amuse* tous les soirs jusqu'à la fin des temps, il avait trouvé sa « niche ». Sans même en être conscient.

Il leva un regard implorant vers Allie, ouvrit la bouche sans parvenir à émettre le moindre son. Il avait honte, mais sans pouvoir s'expliquer exactement pourquoi.

— Ne t'inquiète pas, dit Allie. On va s'en aller.

— Quoi ?

— J'ai dit : on s'en va.

Nick résista. Partir ? Quitter Mary ?

— Non ! Je ne veux pas partir !

Allie le regarda comme s'il avait perdu la raison – ce qui n'était pas à exclure.

— Tu veux rester ici à griffonner ton prénom pour l'éternité ? C'est ça que tu veux faire ?

— J'ai promis à Mary que je ne partirais pas.

Encore que, se dit-il, c'était avant de me faire jeter comme une chaussette sale.

Voyant Allie se renfrogner, Nick s'attendit à ce qu'elle parte dans une de ses tirades sur le thème : Mary est une sorcière, bla-bla-bla. Or, elle adopta une approche différente :

— Si tu veux impressionner Mary... Si tu veux *vraiment* lui être indispensable, tu devrais acquérir des compétences utiles.

— Comment ça ?

— Ça te plairait de pouvoir parler aux vivants ? Ou, mieux encore, d'accéder à leur monde et d'en ramener quelque chose dans le nôtre ?

Nick secoua la tête.

— Tu parles d'ecto-éventrement ! Mary déteste ça !

— Elle le déteste uniquement parce que personne ici n'en est capable. Et puis, ce n'est pas parce que Mary a décrété que c'était un Art Criminel que c'est obligatoirement négatif. Ça devient criminel seulement à partir du moment où tu t'en sers de manière criminelle. Réfléchis, Nick. Si tu m'accompagnes, si tu apprends tout ce qu'il y a à apprendre là-dehors, tu pourras revenir ici avec plein de nourriture et de jouets pour les enfants de Mary. Tu pourras lui apporter une douzaine de roses qui ne faneront jamais. Tu deviendras vraiment quelqu'un d'important pour elle.

Nick trouvait cette perspective irrésistiblement tentante. Plus il y pensait, plus il avait du mal à refuser.

— Qui va nous enseigner tout ça ? demanda-t-il.

— Un garçon qui connaît un garçon qui connaît un autre garçon.

Nick considéra de nouveau sa chambre jonchée de morceaux de papier. Si la seule autre solution était une éternité de petits papiers, il était peut-être temps de faire confiance à Allie. Un acte de foi.

— Bon, je t'écoute.

— Suis-moi, je t'expliquerai en chemin. Direction la salle d'arcade.

Un sur deux. Au suivant. Allie trouva Racine exactement où elle s'y attendait : pour ainsi dire collé à la borne Pac-Man.

— Racine ?

— Laisse-moi tranquille, je dois terminer ce niveau.

— Racine, ce jeu est tellement vieux que même les vivants n'y jouent plus. Je sais qu'il y a une tendance rétro, mais là, c'est la préhistoire !

— Fiche-moi la paix !

Nick s'adossa contre le flanc de la machine, les bras croisés.

— Il a trouvé sa niche. Comme j'ai failli le faire moi-même.

— Ce n'est pas une niche, c'est une ornière. Mary est peut-être persuadée que c'est une bonne chose, mais elle se trompe.

Allie comprenait désormais que, de la même façon que l'eau s'écoulait systématiquement par le point le plus bas, les esprits de l'Éternéant étaient instinctivement portés à se creuser une ornière qui se transformait en fossé qui se transformait en canyon – et plus ils s'enfonçaient, plus ils avaient du mal à remonter. Allie savait qu'elle avait raison, tout comme elle savait que, si elle abandonnait Racine, celui-ci continuerait à jouer à Pac-Man jusqu'à la fin des temps.

— Ressaisis-toi, enfin !

— Va-t'en.

Allie fit le tour de la borne avec l'intention d'arracher la prise, pour se rendre compte qu'elle n'était même pas branchée ; elle maudit le fait que l'Éternéant ne fût pas soumis aux lois normales de la physique. Les machines fonctionnaient non pas grâce à une source d'alimentation, mais parce que, de quelque étrange façon, elles se rappelaient comment fonctionner.

Allie réfléchit un instant avant de s'écrier :

— Là où on va, il y a des jeux encore meilleurs !

— Arrête de lui mentir, dit Nick.

Elle avait au moins gagné l'attention de Racine, qui la regardait, elle, au lieu de regarder l'écran. Il avait les yeux vitreux et l'expression vague de quelqu'un qui vient de se réveiller d'un long et profond sommeil.

— Meilleurs ?

— Oui. Avant qu'on arrive ici, tu m'as sauvé la vie. Maintenant, c'est à mon tour de te rendre la pareille. Ne perds pas ton âme dans une partie de Pac-Man.

Sur l'écran, Pac-Man se fit rattraper par un fantôme et mourut. Game over. Or, comme tout le reste dans l'univers de Mary, rien n'était jamais terminé. Le jeu recommença sans même qu'il y ait besoin de glisser une pièce dans la machine. Racine posa un regard plein d'envie sur l'écran ; Allie lui caressa la joue et orienta gentiment sa tête vers elle.

— Nick et moi, on va apprendre à hanter. J'aimerais que tu nous accompagnes. Je t'en prie.

Elle vit l'instant précis où Racine s'extirpa des sables mouvants de son esprit.

— Je ne t'ai pas sauvé la vie, dit-il. Je suis arrivé trop tard pour ça. Mais je t'ai sauvée d'un sort pire que la mort.

Allie ne put s'empêcher de penser qu'elle venait de faire la même chose pour lui.

Au fond de lui-même, Nick savait que rendre visite au Hanteur était un acte de trahison envers Mary. Cependant, si Allie avait raison, les compétences qu'il allait acquérir en valaient la peine. Mary lui pardonnerait : le pardon et la tolérance étaient partie intégrante de sa personnalité. Nick sentit l'impatience monter en lui et dut admettre que c'était une sensation agréable. Il se sentait presque vivant.

Skully avait expliqué le chemin à Allie. L'usine n'était pas très loin ; le problème, c'était de trouver le moment opportun pour partir. L'Éternéant était un monde d'insomniaques ; il y avait toujours quelqu'un quelque part qui suivait leurs moindres faits et gestes. Ils décidèrent finalement de s'éclipser au beau milieu d'une nuit d'orage. Le mauvais temps empêchait les enfants de jouer dehors et, grâce aux torrents de pluie qui tombaient sur la place, personne dans les étages supérieurs de la tour ne pourrait les voir – ni eux, ni leurs auras d'Illumières. En calculant bien leur coup, ils pouvaient même passer sans se faire repérer par les guetteurs. Pendant que l'ascenseur descendait vers le rez-de-chaussée, Nick se tourna vers Allie.

— Je suis complètement malade d'avoir accepté ça.

— On va s'amuser, tu verras. Pas vrai, Racine ?

— Mouais.

Il ne semblait guère convaincu.

La pluie ne mouillait même pas le marbre de la place, mais le tonnerre et les éclairs étaient tout aussi réels dans l'Éternéant que dans le monde vivant. Un éclair zébra le ciel ; le trio de fugitifs attendit le roulement de tonnerre qui allait suivre, après quoi ils sortirent de la tour et partirent vers le nord sans se retourner.

Or, s'ils s'étaient retournés, ils auraient aperçu Vari, posté à une fenêtre du deuxième étage, qui les regardait s'éloigner. À côté de lui se tenait Skully. Après que les trois importuns eurent disparu au loin, Vari donna à Skully un bonbon à la cerise. Juste récompense pour un travail bien fait.

« Ne parlez pas des Arts Criminels, écrit Mary Tourcéleste dans son pamphlet *Paranormalisme, le fléau*. N'en parlez pas, n'y pensez pas, et par-dessus tout, n'y touchez pas. Chercher à influencer le monde vivant ne peut conduire qu'au désastre. »

Le Hanteur

La pluie n'avait pas laissé une seconde de répit à Nick et Allie depuis qu'ils avaient laissé les tours derrière eux. L'expression « trempé jusqu'aux os » prenait une tout autre signification quand les gouttes traversaient littéralement votre corps avant d'éclabousser le sol.

— La grêle, c'est encore pire, dit Racine.

La vieille usine à conserves était située exactement à l'endroit indiqué par Skully. C'était un bâtiment blanc en brique sur Washington Street, qui, pour une raison inconnue, s'était trouvé projeté dans l'Éternéant. La lourde porte en fer entrebâillée n'avait rien de rassurant. Nick ne cacha pas son appréhension.

— Pourquoi ai-je l'impression qu'on est en train de faire une très grosse bêtise ?

— Parce que tu es officiellement une mauviète, répondit Allie.

Piqué dans son orgueil, Nick fut le premier à pousser la porte. Bêtise ou pas, c'en était fini avec les lamentations. Il avait pris une décision, il allait s'y tenir.

Un délicieux bouquet d'arômes l'enveloppa dès qu'il franchit le seuil. Le fumet puissant de viande rôtie et d'ail qui flottait dans l'air attaqua ses narines avec plus d'intensité que l'orage. L'odeur était tellement enivrante que Nick sentait presque ses jambes se dérober sous lui.

L'édifice avait été éventré pour ne laisser que la façade et ses fenêtres sales, le plancher en béton et les poutres noires qui soutenaient le premier étage. Et au plafond, la source des effluves enchanteurs : poulets, dindes et poissons fumés étaient suspendus à des crocs de boucher, des saucissons entiers pendaient au bout de leurs ficelles.

— C'est donc vrai, murmura Allie avec émotion. Le Hanteur peut arracher tout ce qu'il désire du monde vivant !

— Je ne mettrai plus jamais ta parole en doute, déclara Nick.

Racine, lui, fut seulement capable d'émettre un « Ouah ! »

Ils étaient tellement hypnotisés par le festin suspendu qu'il leur fallut quelques minutes avant de remarquer le petit garçon assis par terre en tailleur au milieu du hangar. Il avait l'air figé sur place, comme s'il n'avait pas bougé depuis des années. Sa lueur teintée de jaune scintillait faiblement sur le fond gris des murs.

— Je vous attendais, dit le Hanteur.

Nick essaya d'avancer mais ses jambes refusèrent de lui obéir. Allie lui chuchota à l'oreille :

— Je parie qu'il dit ça à tout le monde.

— C'est rien qu'un gamin ! dit Racine, ce à quoi Allie répondit par un « chut ! » sévère.

Ils s'approchèrent de la silhouette assise. Malgré la pénombre, ils virent en arrivant près de lui que le Hanteur, bien qu'il fût mort très jeune, était un esprit ancien. Physiquement, il avait

l'apparence d'un enfant de six ans, mais il dégageait une telle aura de sagesse qu'il aurait pu tout aussi bien être un vieux sorcier nouveau. Ce qu'il avait sur le dos méritait à peine le qualificatif de « vêtements » : il portait des peaux de bêtes cousues, censées probablement le protéger d'une glaciation qui avait pris fin vingt mille ans auparavant.

— Quelle est la raison de votre visite ? dit-il d'une voix haut perchée.

Il avait une seule dent sur le devant, peut-être parce que la plupart de ses dents de lait étaient tombées juste avant qu'il meure.

— Nous... On raconte que vous pouvez enseigner aux gens à hanter le monde vivant, dit Allie.

— Je n'enseigne rien du tout. Soit vous avez le don, soit vous ne l'avez pas.

Il glissa la main dans son giron pour en sortir une pierre polie de la taille d'un œuf. Il la contempla pendant quelques secondes comme si elle contenait tout le savoir du monde puis, d'un geste vif, la lança vers Nick en criant : « Attrape ! »

Nick se protégea instinctivement des deux mains, mais la pierre lui passa à travers le torse et rebondit par terre derrière lui. Elle n'appartenait pas à l'Éternéant, elle venait du monde vivant !

Le Hanteur partit d'un drôle de rire de petit-enfant-très-vieux.

— Ramasse-la et rapporte-la-moi.

— Comment suis-je censé la ramasser ?

— De la même manière que moi.

Nick alla s'accroupir à côté de la pierre et tendit la main. Comme prévu, ses doigts se refermèrent dans le vide, sans réussir à la toucher. Il se concentra avant d'essayer une seconde fois. Encore raté. La pierre ne frémit même pas. OK, compris, pensa Nick. D'abord, il nous montre que nous sommes complètement nuls, et après, l'apprentissage commence.

Il se remit debout et se retourna vers le Hanteur, impatient de passer à la suite.

— Je n'y arrive pas. C'est impossible.

— Dans ce cas, ta leçon s'arrête ici.

Il ponctua sa phrase d'un claquement de doigts ; un grondement de tonnerre qui n'avait rien à voir avec l'orage fit trembler les vitres. La porte se referma bruyamment derrière eux. L'instant d'après, une douzaine de silhouettes drapées de robes noires apparurent dans les vieux escaliers en bois et fondirent tout droit sur Nick. Il n'eut pas le temps de comprendre ce qui lui arrivait que des mains gantées le soulevaient du sol.

— Arrêtez ! Qu'est-ce que vous faites ?

— C'est le prix de l'échec, déclara calmement le Hanteur. Toute l'éternité pour méditer.

Les agresseurs retournèrent Nick tête en bas et le plongèrent dans un tonneau de saumure qui devait être dans l'usine quand elle avait transmigré. Le fût était encore plein à ras-bord d'eau vinaigrée poisseuse. Ils rabattirent violemment le couvercle, submergeant Nick dans une obscurité liquide et salée. L'espace d'un instant, il fut pris de panique à l'idée de se noyer, avant de se rappeler que c'était impossible. La saumure était en lui et tout autour de lui, elle clapotait dans son estomac, s'engouffrait dans sa bouche et dans son nez, et pourtant il ne se noyait pas. Il ne se noierait jamais.

Paralysée d'horreur, Allie regardait le tonneau en écoutant les cris de colère étranglés qui filtraient à travers le bois tandis que les silhouettes noires plantaient des clous sur le couvercle. Voilà pourquoi personne ne revenait jamais de chez le Hunteur. Comment avait-elle pu être assez stupide pour prendre un tel risque ? Pour entraîner ses amis avec elle ? Tout est de ma faute, se dit-elle. Sans moi, Nick ne serait jamais venu ici.

Voyant les autres tonneaux, elle se demanda s'ils contenaient eux aussi des Illumières qui avaient échoué au test du Hunteur, qui ne pouvaient ni mourir, ni s'enfuir, condamnés à macérer dans leurs pensées pour l'éternité.

— Au suivant, dit le Hunteur. Toi, l'autre garçon.

Racine secoua énergiquement la tête.

— Non. Non, pas question ! Je veux m'en aller, c'est tout.

— Apporte-moi la pierre et tu pourras repartir.

Racine chercha les visages des autres enfants autour de lui, mais on aurait dit qu'il n'y avait rien sous l'étoffe noire.

— Je déteste ce jeu, gémit Racine. Je veux pas jouer.

— Laissez-le partir, espèce de monstre ! s'emporta Allie.

Pour toute réponse, le Hunteur lui lança un sourire édenté avant de reporter son attention sur Racine.

— La pierre.

Résigné, Racine se dirigea vers la pierre et essaya de la soulever. Il poussait un grognement de frustration à chaque tentative ratée ; Allie se rappela brusquement ces machines attrape-peluche où le but était de pêcher un jouet avec une pince mécanique. La pince ne remontait jamais rien – et Racine non plus.

— Noooooon !

Les gardes du Hunteur se jetèrent sur lui. Il eut beau essayer de les repousser, même avec l'aide d'Allie, ils étaient tout simplement trop nombreux. Quand ils le plongèrent dans un autre tonneau, il se débattit tellement que la saumure éclaboussa le sol tout autour du tonneau, jusqu'à ce que le couvercle s'abatte impitoyablement sur lui. Sous les coups de marteau, Allie entendit ses sanglots étouffés.

Les figures noires ouvrirent ensuite un troisième tonneau et attendirent.

— Apporte-moi la pierre, ordonna le Hunteur.

Allie avait toujours été fière de sa capacité à garder son sang-froid dans les moments de crise, à ne jamais s'avouer vaincue même quand la situation semblait désespérée. À elle de trouver le bon angle d'attaque. À elle de trouver une issue.

— Je vous l'apporte à condition que vous libériez mes amis.

Le Hunteur ne bougea pas d'un millimètre. Ne cilla pas. Allie savait qu'elle n'était pas en position de négocier, et pourtant, le Hunteur finit par accepter.

— Marché conclu. Tes amis en échange de la pierre.

Ça y est, se dit-elle. Le moment de vérité. C'était elle qui les avait mis dans le pétrin et elle seule qui pouvait les en sortir.

Juste une pierre posée par terre. Tellement facile en apparence. Elle tendit le bras avec la même appréhension que si elle s'apprêtait à empoigner un tison ardent.

Essayer d'attraper la pierre était comme essayer d'attraper une ombre. Alors que ses doigts passaient à travers, encore et encore, Allie sentit une colère irrationnelle monter en elle contre ce bout de roche, fichu morceau du monde vivant qui refusait obstinément d'admettre qu'elle existait. « Je suis réelle ! avait-elle envie de hurler. J'existe et je te jure que tu vas bouger ! »

Et ses mains continuaient leur labeur futile.

— Assez ! décréta le Hanteur.

Les silhouettes noires avancèrent vers Allie.

Bouge, saleté de caillou, bouge !

Projetant jusqu'à sa dernière once de volonté dans le bout de ses doigts, elle referma le poing sur la pierre polie mais échoua une fois de plus.

Sauf que cette fois, la pierre avait oscillé.

Les agents du Hanteur se figèrent tandis que celui-ci se levait. Le monde entier semblait reposer sur les doigts d'Allie.

— Continue, dit le Hanteur.

Allie tendit fébrilement la main. La pierre avait oscillé. Elle avait réussi à affecter sa masse, n'était-ce qu'un peu. Ce succès modeste suffisait à lui donner une bribe d'espoir qu'elle pourrait y parvenir de nouveau. Cette fois, elle n'essaya pas du bout des doigts mais avec les deux mains, par en dessous.

— Je n'abandonnerai pas mes amis dans ces tonneaux, dit-elle à la pierre. Je ne laisserai pas ce petit monstre m'ajouter à la liste de ses victimes. Tu vas te décoller du sol !

Et la pierre obéit ! Elle s'enfonça profondément dans les paumes spectrales de la jeune fille, mais elle se décolla du sol. Allie ne laissa pas l'excitation briser sa concentration. Elle recueillit toute sa détermination dans le creux de ses mains, avec la pierre. Celle-ci était lourde – probablement la chose la plus lourde qu'elle eût jamais portée, même si ce n'était pas sur ses muscles que le poids s'exerçait. Il pesait sur son âme avec une telle force qu'elle crut que son esprit allait se déchirer. Elle marcha lentement vers le Hanteur ; les figures en noir s'écartèrent sur son passage.

— La voici, dit-elle.

Le Hanteur tendit une main ouverte, Allie approcha la sienne juste au-dessus. La pierre flotta encore un instant à peine avant de passer à travers sa paume et de tomber dans celle du Hanteur. Il serra le poing.

— Très bien. Nos talents se révèlent au mieux lorsque l'on se retrouve dos au mur.

— Et maintenant, libérez mes amis.

— Cinq années d'étude, dit le Hanteur.

— Pardon ?

— Tu as montré ton talent. À présent, tu dois le développer et découvrir les autres qui se cachent en toi – un talent ne vient jamais seul. Étudie avec moi pendant cinq ans et je rendrai la liberté à tes amis.

Allie recula d'un pas.

— Ce n'est pas ce que nous avions convenu.

Le Hanteur demeura impassible.

— J'ai promis que je libérerais tes amis. Je n'ai pas précisé quand.

Cette fois, au lieu de formuler une réponse intelligente et bien conçue, elle se jeta sur le Hanteur – ce qui, évidemment, ne servit strictement à rien car ses acolytes l'arrêtèrent tout net. Même pour des esprits de l'Éternéant, ils possédaient une force hors du commun. Elle ne tarda pas à comprendre pourquoi. En se débattant, elle accrocha l'un des foulards qui recouvrait leurs visages : ce qu'elle vit la terrifia. Elle aurait dû deviner dès le départ qu'il y avait quelque chose de louche. Si les Illumières portaient les vêtements qu'ils avaient sur le dos à l'instant de leur mort, quelles étaient les probabilités de trouver un groupe de gardes du corps tous habillés en noir ? Ces créatures n'étaient pas des Illumières. Elles n'étaient que des coquilles – et lorsqu'Allie tira le foulard vers l'arrière de la tête, elle vit qu'il n'y avait rien derrière, juste une bande de tissu qui enveloppait un crâne inexistant.

Allie poussa un cri de terreur. Un par un, elle arracha les foulards pour révéler chaque fois un soldat vide, sans âme. Ce tour faisait partie des multiples talents du Hanteur : il était capable d'emprisonner l'air dans des vêtements, de façonner des serviteurs à partir de rien. Plus Allie hurlait, plus il riait fort.

Des gants vides l'empoignèrent fermement pour la traîner jusqu'à la sortie.

— Reviens quand tu seras disposée à apprendre, lança le Hanteur.

Ses serviteurs ouvrirent la grosse porte en acier et la jetèrent sans ménagement dans la rue, avant de claquer la porte derrière elle.

Elle essaya de se redresser sur les coudes sans y arriver ; elle se rendit compte alors qu'elle était en train de s'enfoncer dans le sol. La route appartenait au monde vivant. Ses efforts pour se dégager eurent pour seul résultat d'aggraver les choses, car le bitume avait la consistance du goudron encore frais. Lorsqu'une benne à ordures lui passa dessus en roulant sur sa tête comme si elle n'était pas là, Allie redoubla de colère – une colère suffisante pour faire éclater l'un des pneus au moment où il la traversait.

Le chauffeur écrasa la pédale de frein avant de se ranger sur le côté de la route.

C'est moi qui ai fait ça ? se demanda-t-elle.

Même si c'était le cas, elle s'en contrefichait. Le cœur lourd, elle se remit plus ou moins debout. Enfoncée dans l'asphalte jusqu'à la taille, elle appuya les paumes sur la route et activa ses jambes pour se hisser complètement à la surface.

Elle s'élança en courant vers le repaire du Hanteur. Oubliant l'espace d'une seconde que la porte n'appartenait pas au monde vivant et qu'elle ne pouvait pas passer à travers, elle s'écrasa à pleine vitesse contre le battant en acier et rebondit violemment en arrière, presque jusqu'à la route.

Elle repartit à la charge, tambourinant sur la porte et donnant des coups d'épaules sans que rien n'y fasse. Elle envisagea ensuite de grimper par une fenêtre, mais elles étaient toutes condamnées par des grilles de sécurité qui avaient accompagné l'usine dans l'Éternéant. Elle perdit des heures à chercher en vain une entrée. Quand l'aube arriva, Allie n'était pas plus près de sauver ses amis que lorsqu'elle avait commencé.

Alors que dans le ciel les ténèbres de la nuit reculaient devant la grisaille d'un matin d'orage, la pluie se transforma en grêle et les aiguilles d'eau qui la traversaient se muèrent en flèches de glace acérées. Inconfortable, pas douloureux. Jamais douloureux – encore autre chose qui alimentait sa rage. Dans cet état de mort/non-mort qui la privait du droit de ressentir les choses dans sa chair, le sentiment d'angoisse dans son âme ne s'en trouvait que rehaussé.

« Reviens quand tu seras disposée à apprendre », avait dit le Hunteur. Allie savait déjà qu'elle ne deviendrait jamais son apprentie. Elle n'était pas un monstre ; elle refusait d'étudier avec un monstre. Par contre, elle allait revenir, ça oui. Elle allait revenir avec une armée de trois cents enfants. Les enfants de Mary. Elle allait abattre ce bâtiment brique par brique si nécessaire, jusqu'à ce qu'il ne reste même plus le fantôme d'un fantôme d'une usine.

Elle ne cessa de courir sur tout le chemin jusqu'à la grande place marbrée où commençait le domaine de Mary. Ignorant les regards étonnés des guetteurs, elle se précipita à travers les portes de la Tour Nord et s'engouffra dans l'ascenseur à une telle vitesse qu'elle percuta la paroi du fond. La cabine trembla sous le choc, puis les portes se refermèrent et Allie se trouva propulsée à travers les étages.

Malgré ses différends avec Mary, il y avait une chose dont Allie ne doutait pas à son sujet : elle n'hésiterait pas à se sacrifier pour la sécurité de ses enfants. Ensemble, elles allaient affronter le Hunteur ; peut-être même cette cause commune allait-elle forger un lien entre elles.

Elle chercha d'abord au dernier étage. Mary n'était pas là. Dans l'aire de restauration sans restaurants, une poignée d'enfants était en train de jouer à leurs jeux du matin.

— Mary ! Où est Mary ? J'ai besoin de la voir !

Elle descendit ensuite à la salle d'arcade, la salle d'édition, la salle télévisuelle, et partout, les enfants la suivaient. Elle causait un tel vacarme qu'ils émergèrent de leurs routines telles autant de feuilles mortes soulevées par un train express et entraînées dans son sillage.

Mary n'était nulle part.

Vari, en revanche, était partout. Où qu'elle aille, il trouvait toujours le moyen d'y arriver avant elle.

— Mary sait où vous êtes allés hier soir, déclara-t-il. Tout le monde le sait.

Allie survola du regard les visages des enfants ; elle comprit à la manière dont ils l'observaient et à la distance qu'ils respectaient qu'elle était brusquement devenue une marginale. Quelqu'un qu'il fallait craindre. Quelqu'un dont il fallait se méfier.

— Mary ne souhaite pas te parler. Plus jamais.

— Écoute-moi bien, espèce de fouine, tu vas me dire où je peux la trouver, sinon je te jure que je

vais te traîner dehors et te piétiner tellement fort que tu vas traverser la planète et ressortir en Chine !

Devant le silence obstiné de Vari, Allie décida qu'il était temps de se débrouiller toute seule. Elle avait entendu dire que Mary aimait se promener dans les étages inoccupés quand quelque chose la tracassait. Un détour rapide par la salle de contrôle des ascenseurs lui apprit qu'ils étaient tous arrêtés aux étages habituels, sauf un. Une cabine solitaire attendait au 58^e étage.

La première chose qui frappa Allie fut la sensation de vide intégral. Elle savait que les étages inoccupés étaient vides, mais certains l'étaient manifestement plus que d'autres. Debout sur l'immense dalle de béton du 58^e étage, on avait parfois l'impression d'être totalement seul dans l'univers.

Mary était bien là, dans un coin à l'autre bout de l'étage, en train de contempler le monde par la fenêtre. Lorsqu'elle se tourna et reconnut Allie, son expression se durcit. Nombre d'enfants ne tardèrent pas à se déverser des autres ascenseurs et des cages d'escaliers pour assister à la suite des événements.

Mary se dirigea vers elle d'un pas tellement martial et sévère qu'Allie se prépara à recevoir une gifle. Rien. Au lieu de cela, Mary s'arrêta à quelques mètres d'elle. La distance idéale pour un duel, songea Allie. Probablement la distance à laquelle Aaron Burr avait abattu Alexander Hamilton.

— Dis-moi tout de suite où est Nick, dit Mary.

On voyait sur son visage qu'elle venait de pleurer, même si elle faisait de son mieux pour le cacher.

— J'ai besoin de ton aide, répondit Allie.

— D'abord, je veux savoir où est Nick !

Allie hésita. La conversation n'allait pas être facile.

— Nick et Racine ont été capturés par le Hunteur.

À la seule mention du mot « Hunteur », les enfants les plus jeunes poussèrent des murmures effrayés et se cramponnèrent aux plus âgés.

— Ah, je vous l'avais bien dit, intervint Vari. Ils l'ont bien cherché !

— Vari, tais-toi !

C'était la première fois qu'Allie l'entendait crier contre son bras droit. Mary redirigea aussitôt sa colère vers elle.

— Tu es allée délibérément à l'encontre de mes vœux, tu as ignoré tous mes avertissements !

Allie n'essaya même pas de le nier.

— Je sais. Je suis désolée, tu pourras me punir comme bon te semble, mais dans l'immédiat, il faut aller sauver Nick et Racine.

— Ce sont *tes* actions qui les ont mis en danger !

— Oui, c'est vrai, admit Allie. J'ai eu tort, mais...

Mary se tourna vers les enfants rassemblés autour d'eux.

— Que cela vous serve de leçon à tous : si vous partez d'ici, il ne vous arrivera que des malheurs.

Allie commençait à perdre patience.

— Oui, d'accord, je suis le parfait exemple à ne pas suivre. Et maintenant, on peut se bouger et faire quelque chose pour Nick et Racine ?

Mary la regarda avec dans les yeux la même tristesse que lorsqu'elle regardait dehors de sa fenêtre haut perchée. Une larme, une seule, coula sur sa joue, qu'elle sécha d'un geste.

— Il n'y a rien à faire.

Allie avait bien entendu, mais elle refusait d'en croire ses oreilles.

— Quoi ?

— Nick et Racine sont perdus à jamais. À cause de toi.

Elle tourna les talons, prête à partir.

Allie secoua la tête, incrédule. Comme avec le Hanteur, elle avait envie de sauter à la gorge de Mary, mais elle se retint.

— Non ! Non, tu ne peux pas les abandonner.

Mary pivota vivement sur elle-même, le regard enflammé.

— Tu ne crois pas que j'aimerais les sauver ? Tu crois que ça ne me fait rien d'imaginer Nick emprisonné pour l'éternité par cet esprit maléfique ?

— Alors bats-toi !

— À quel prix ? Je ne vais pas mettre tous ces enfants en danger ! Mon rôle est de les protéger, pas de les envoyer faire la guerre ! Le Hanteur nous laisse tranquilles, nous le laissons tranquille. C'est pareil avec tous les monstres, même le McGill.

Un autre bruissement de murmures inquiets accueillit la mention du McGill. Mary poursuivit :

— Au cas où tu ne l'aurais pas encore compris, le monde extérieur est hostile. Les uns disparaissent à jamais dans les entrailles de la Terre, les autres entre les griffes des monstres qui rôdent au-dehors. C'est bien parce que la perte de Nick et Racine est tragique que je refuse d'ajouter à la tragédie en envoyant d'autres innocents se faire capturer par le Hanteur.

Allie n'avait plus besoin de respirer, et pourtant elle avait l'impression de manquer d'air.

— C'est toi, le monstre ! Tu ne vaux pas mieux que le Hanteur. Tu es en train de me dire que tu ne vas pas lever le petit doigt ? Que Nick et Racine sont des « pertes acceptables » ?

— Aucune perte n'est acceptable, rétorqua Mary, mais parfois, on doit les accepter malgré tout.

— Pas question !

— Si je peux les accepter, moi, alors toi aussi. Si tu veux rester parmi nous, tu vas devoir t'y faire.

Et tout à coup, la réalité de la situation éclata aux yeux d'Allie : Mary était en train de se débarrasser d'elle. Elle voulait l'expulser de son domaine, mais de telle manière que la responsabilité en retombe entièrement sur elle. Si Allie voulait rester, elle devait accepter la disparition de ses amis, renoncer à toute tentative de sauvetage. Mary savait qu'elle n'accepterait jamais de rester dans ces conditions. Peut-être était pour cela qu'elle avait retrouvé son sang-froid, repris le contrôle de ses émotions.

— Je suis profondément désolée, poursuivit Mary. Je sais ce que tu ressens en ce moment.

Le pire, c'était que la voix de Mary vibrait d'une compassion sincère. Son affection pour Nick et Racine était réelle. Or, pour Allie, le prix de cette affection était beaucoup trop élevé.

Elle arma son bras et gifla Mary en pleine figure avec une telle violence que celle-ci trébucha en arrière. Vari la rattrapa avant qu'elle ne tombe, tandis qu'une douzaine d'enfants bondissaient sur Allie pour la retenir, la plaquer au sol, la tirailler dans tous les sens comme s'ils pouvaient la déchirer.

— Lâchez-la ! ordonna Mary.

Les enfants obéirent immédiatement.

— Si seulement tu pouvais encore avoir mal, cracha Allie. Si seulement tu pouvais sentir la brûlure de ma gifle.

Elle lui tourna le dos et se dirigea à grand pas vers les ascenseurs. Elle descendit seule jusqu'au rez-de-chaussée. Elle ne savait pas où aller. Tout ce qu'elle savait, c'était qu'elle avait publiquement renié Mary, reine des Morveux, et qu'elle ne mettrait plus jamais les pieds dans son domaine.

Mary continua à fixer les portes de l'ascenseur longtemps après qu'elles se furent refermées. Malgré ce qu'avait dit Allie, elle avait bien senti la brûlure de la gifle – non pas sur sa peau, mais dans son âme, où la douleur était bien plus cuisante. Malgré tout, Mary avait réagi comme il le fallait. Elle avait présenté l'autre joue.

— Retournez à vos occupations, dit-elle aux enfants attroupés autour d'elle. Tout va bien.

La foule se dispersa. Il ne resta bientôt plus qu'elle et Vari dans le grand espace désolé.

— Pourquoi l'avez-vous laissée partir ? demanda Vari. Elle mérite une punition.

— Errer seule dans le monde vivant est une punition suffisante

Bien que Vari ne parût pas satisfait de sa réponse, elle savait qu'il l'accepterait. Les autres aussi. Mary se demanda si Allie se rendait compte à quel point c'était déchirant pour elle de se résigner au sacrifice de Nick et de Racine pour le bien des autres enfants. Le Hunteur possédait des pouvoirs contre lesquels Mary ne pouvait rien. Le simple fait de lui rendre visite relevait de l'inconscience la plus totale ; organiser une tentative de sauvetage aurait été doublement inconscient. Inconscient et inutile. Nick avait disparu. Elle avait à peine commencé à le connaître vraiment qu'il avait disparu, sans qu'elle puisse rien y faire. L'espace d'un instant, le chagrin menaça de la submerger. Un sanglot de remords s'échappa de sa gorge mais elle le ravalait comme elle avait ravalé ses larmes. Pour le bien de ses enfants.

— Vous avez pris la bonne décision, dit Vari.

Elle se pencha pour l'embrasser sur le crâne, puis s'interrompit, posa un genou à terre et lui déposa un baiser sur la joue.

— Merci, Vari. Merci pour ta loyauté.

Le visage du garçon rayonnait de plaisir.

L'ascenseur d'Allie était descendu, le leur remonta. Mary avait le cœur lourd, mais elle trouverait

le courage de surmonter sa peine. Le chaos qu'Allie avait semé sur son passage s'estomperait rapidement. Bientôt, il n'y aurait plus que des enfants heureux qui joueraient au ballon et qui sauteraient à la corde, comme le voulait l'ordre des choses, jour après jour, pour toujours et à jamais.

Dans son ouvrage *Tout ce que dit Mary est faux*, Allie la Sans-Caste écrit ceci : « L'Éternéant regorge de mystères – les uns merveilleux, les autres effrayants. Il est de notre devoir de tous les explorer sans exception ; peut-être est-ce la raison de notre présence ici : explorer tout ce que l'Éternéant a à offrir, de bon comme de mauvais. J'ignore pourquoi nous ne sommes pas arrivés au terminus. Ce que je sais, c'est qu'être condamné à répéter les mêmes comportements en boucle n'est pas une manière souhaitable de passer l'éternité. Et tous ceux qui prétendent le contraire se trompent. »

Apprendre à surfer

Le sentiment d'isolement qui accabla Allie après son départ de la Tour était aussi bouleversant et absolu que si elle avait elle-même été enfermée dans un tonneau. Une solitude infinie accompagnait chacun de ses pas à l'extérieur. Mary avait beau prétendre que le monde vivant n'avait plus d'importance, il représentait pour Allie un rappel constant que la vie n'était plus qu'un spectacle auquel elle pouvait assister, sans jamais y participer. Elle réfléchit pendant des jours à un plan pour arracher ses amis aux griffes du Hanteur, et comme elle cogitait, elle marchait – elle n'avait pas le choix. Tel le requin, elle devait rester en mouvement, sans jamais s'attarder trop longtemps au même endroit, malgré l'abondance de morts-lieux où se reposer. Jusqu'au jour où, dans un moment de clarté, elle se rendit compte qu'elle était enfermée elle aussi dans une boucle sans fin. Elle effectuait systématiquement le même parcours, marchait dans les mêmes rues, non pas depuis quelques jours, mais depuis plusieurs semaines. Elle avait commis le péché d'orgueil de se croire immunisée contre la routine spectrale qui affligeait les autres Illumières. Cette prise de conscience la remplit d'un tel sentiment d'impuissance, de fatalisme, que son esprit manqua d'abdiquer devant la routine. Elle faillit se soumettre volontairement à son errance machinale à travers les rues parce que c'était plus facile que de lutter. Son quotidien était devenu confortable, familier. Seule la pensée de Nick et Racine enfermés dans leurs tonneaux lui permit finalement de briser le cycle. Si elle voulait sauver ses amis, elle avait intérêt à reprendre ses esprits au plus vite.

Le premier pas fut le plus difficile. Lorsqu'elle tourna à gauche sur la 21^e Rue au lieu de tourner à droite, une panique paralysante s'empara aussitôt d'elle. Elle voulut rebrousser chemin, reprendre son trajet habituel, mais elle trouva la force de résister. Elle avança d'un pas, puis un autre, puis un troisième. La panique le céda bientôt à une terreur moins violente, puis à une simple sensation de peur. Quelques rues plus loin, il ne restait plus qu'une légère appréhension – le genre d'inquiétude que n'importe qui ressentait face à l'inconnu.

Prenant garde à ne pas revenir sur ses pas, elle s'orienta, non sans réticence, vers des lieux qu'elle avait jusque-là évités. New York dans son ensemble était surpeuplée, mais certains quartiers conservaient un calme relatif ; Allie s'était jusqu'à présent limitée à ces zones-là car elle ne supportait pas les foules, avec tous ces gens qui lui passaient à travers comme si elle n'existait pas.

Elle s'obligea donc à visiter les quartiers les plus denses. En se promenant dans Manhattan à l'heure du déjeuner, elle découvrit quelque chose dont Mary ne parlait probablement jamais dans ses divers manuels.

Les rues étaient pleines de monde. Une véritable marée humaine. Les gratte-ciel du centre déversaient des milliers de personnes dans la rue et, bien sûr, Allie se trouva noyée au milieu sans que personne s'aperçût de sa présence. Sentir tous ces inconnus qui lui passaient à travers était extrêmement désagréable – beaucoup plus que quand ils'agissait d'une voiture ou d'un bus, car les vivants palpaient d'un tumulte organique constant. Chaque fois qu'elle croisait quelqu'un, Allie percevait le sang dans les veines, les battements du cœur, le grondement des intestins en train de

digérer les derniers reliefs du petit-déjeuner. C'était, pour tout dire, franchement dégoûtant.

Plus étrange encore fut le sentiment de désorientation totale qu'elle éprouva quand un troupeau compact d'hommes d'affaires lui rentra dedans. Ses pensées devinrent confuses, incohérentes, comme lorsque l'on s'apprêtait à basculer dans le sommeil.

– actions fractionnées / si je n'ai pas une augmentation / personne ne se doute de rien / ah, enfin, Hawaï –

Après leur passage, la cacophonie habituelle de la ville reprit ses droits. Allie se dit qu'elle avait dû entendre des fragments de conversations et n'y pensa plus. Puis, l'expérience se produisit de nouveau avec un groupe de touristes qui se dirigeaient vers les théâtres de Broadway.

– trop cher / mal aux pieds / pickpockets / c'est quoi cette odeur –

Cette fois, Allie sut qu'il ne s'agissait pas de bribes de conversations, car la plupart des passants marchaient en silence, et ceux qui discutaient parlaient en français. Elle crut comprendre ce qui se passait : c'était comme faire du surf, sauf qu'au lieu de passer d'une vague à l'autre, elle surfait sur les pensées des gens.

Elle revit dans sa tête le moment où elle était embourbée dans la rue devant l'usine du Hunteur, quand le camion lui avait roulé dessus. Elle était énervée – furibonde, même – et, à l'instant du contact, le pneu avait explosé, comme si c'était sa colère qui l'avait fait éclater. Elle se rappela les mots du Hunteur.

« Tu dois découvrir les autres talents qui se cachent en toi, car un talent ne vient jamais seul. »

Tous ces phénomènes étaient-ils la manifestation de quelque talent spectral inné ? Cette capacité à faire intrusion dans le monde réel – crever un pneu, lire brièvement les pensées des vivants – faisait-elle d'Allie quelqu'un de spécial ?

Et surtout... pouvait-elle faire en sorte de prolonger ces moments ?

Elle décida de voir si elle pouvait déclencher intentionnellement cette espèce de surf mental et contrôler la vague.

Elle choisit une fille de son âge – une fille de la haute, à en croire son uniforme d'école privée pour gosses de riches. Allie marcha derrière elle pendant quelques minutes en réglant son pas sur le sien. Et soudain, elle bondit en avant et se retrouva littéralement dans la peau de la fille.

– je pourrais essayer mais peut-être que ça marchera pas ou alors que ça leur plaira pas ou peut-être que si mais par contre si je fais rien c'est sûr qu'ils me remarqueront même pas et cette jupe est carrément trop serrée est-ce que j'ai grossi ah tiens la pizzeria non je rentre à peine dans cette saleté de jupe trop moche mais ça sent tellement bon –

Ouah ! La fille vira d'un coup à droite et entra dans la pizzeria, laissant Allie étourdie au milieu du trottoir. Elle avait surfé dans les pensées de la fille pendant une dizaine de secondes au moins. Le temps qu'elle se ressaisisse, elle s'était enfoncée dans le sol jusqu'aux genoux. Elle en ressortit sans difficulté.

Je n'aurais pas dû faire ça, se fustigea-t-elle – et pourtant, elle n'avait qu'une envie : recommencer. Effrayée par cette impulsion, elle s'empressa de quitter la 6^e Avenue par une rue transversale déserte. Elle veilla attentivement à éviter la compagnie des vivants jusqu'à la fin de la journée. J'ai hâte de raconter ça à Nick et Racine, se dit-elle, songeant aussitôt qu'elle ne risquait pas

de leur raconter grand-chose tant qu'elle ne les aurait pas sauvés. Sans elle, ils allaient passer l'éternité conservés dans de la saumure.

La seule façon de leur épargner ça, c'était de trouver d'autres Illumières susceptibles de l'aider. Et elle avait intérêt à le faire avant de tomber dans une autre routine. Vu qu'il n'y avait rien à espérer de Mary et ses sujets, Allie devait rassembler ses propres troupes. Restait juste à les trouver.

Elle se mit en quête de bâtiments « fantômes » qui avaient transmigré après leur écroulement. Cela ne courait pas les rues ; sur mille constructions qui tombaient sous les coups d'une boule de démolition, une ou deux seulement étaient jugées dignes par Dieu, le cosmos ou allez-savoir-quoi d'entrer dans l'Éternéant.

L'immeuble le plus prometteur dans le quartier était l'ancien Waldorf-Astoria. C'était un hôtel, après tout : quel meilleur endroit pour des enfants ni-morts-ni-vivants ?

Arrivée à l'entrée, elle poussa la porte à tambour pour découvrir un hall luxueux de style art-déco. Un vieux poste radio à lampes diffusait *Embraceable You*, de Gershwin, interprétée par un crooner sans doute décédé depuis longtemps. Il y avait un peu plus loin un comptoir de bar imposant ; sur ses étagères en bois de cerisier, les bouteilles avaient été remplacées par un gros panneau qui annonçait : Fermeture définitive pour cause de Prohibition.

— Excusez-moi ? Il y a quelqu'un ?

Elle appela deux fois, actionna la clochette à la réception. Aucune réponse. La musique des années 1920 et le vide absolu des lieux se combinaient pour lui filer une sacrée frousse de film d'horreur. L'hôtel n'était pas simplement désert, il était sans âme, comme les soldats du Hanteur. Elle se dépêcha de sortir.

Elle dut se résigner au fait que la quasi-totalité des Illumières de la ville s'installaient tôt ou tard chez Mary. Plus on était nombreux, plus on était en sécurité. Le petit royaume de Mary était tout simplement le seul refuge possible dans cette partie du monde. En même temps, songea Allie, l'Éternéant ne se résume pas à un seul territoire...

La vie dans un tonneau

Racine avait beau être habitué à la solitude, il y avait une sacrée différence entre être seul dans une belle forêt luxuriante et être coincé dans un tonneau comme un cornichon en saumure.

Au tout début, il était convaincu qu'Allie viendrait les sauver immédiatement. Quelques minutes s'écoulèrent, puis quelques-unes de plus, puis quelques-unes encore, et il commença à avoir peur. La peur se transforma bientôt en colère et la colère macéra dans le vinaigre jusqu'à ce qu'il ne reste que de la résignation. Au fond de son tonneau, il n'entendait pas grand-chose et ne sentait presque rien.

Au bout de quelques jours, son esprit commença à lui jouer un tour extraordinaire : il réussit à oublier où il était. L'obscurité se mua en une étendue étoilée sans limites qui se dilatait dans le néant. L'âme de Racine s'épanouit dans ce vide, s'épancha d'un bout à l'autre de l'infini. C'était cela, il en était sûr, que Dieu avait dû ressentir avant la Création. Un esprit singulier au centre d'une éternité liquide, sans forme. Il éprouvait un tel sentiment de puissance que le temps lui-même semblait s'être arrêté. Racine avait l'impression d'être à la fois tout et rien, la totalité et le néant. Cette sensation d'intemporalité était si miraculeuse qu'il s'y enferma aussi solidement qu'il était enfermé dans le tonneau.

Nick, par contre, était complètement déprimé.

Les Enfants de chœur

BIENVENUE À ROCKLAND COUNTY ! Allie n'aurait jamais cru revoir ce panneau un jour. La dernière fois, elle s'était retrouvée six pieds sous terre et, sans l'aide de Racine et de Nick, elle ne serait jamais remontée à la surface. Je suis totalement malade d'être revenue ici, se dit-elle. Malade ou pas, elle était arrivée.

— Johnnie-O ! cria-t-elle à tue-tête. Johnnie-O, j'ai besoin de te parler !

Allie savait que ce n'était pas juste un coup de malchance si Johnnie-O et sa bande d'abrutis les avaient trouvés cette nuit-là. Il était logique de penser que les Vertes-âmes qui apparaissaient dans la région puissent être attirées par la route et, par conséquent, qu'elles traversent ce territoire. Même si Johnnie-O n'était pas là, il avait probablement posté un guetteur dans le coin, à l'affût de la première Verte-l'âme qui viendrait se reposer sous le panneau sans se douter de rien.

Elle ne s'était pas trompée. Elle dut persévérer pendant quelques heures à crier et faire du bruit, mais la nouvelle remonta enfin aux oreilles de Johnnie-O. Il se montra vers midi. Il était venu avec des renforts : une dizaine d'enfants au lieu de quatre. Cette fois, Allie ne réussirait pas à leur faire peur. Johnnie-O avait toujours la cigarette au bec, le bout rougeoyant, condamnée à pendouiller au coin de ses lèvres jusqu'à la fin des temps.

— Hé ! C'est la fille qui t'a roulé ! s'écria le garçon avec les lèvres violettes et la boule dans la gorge.

Johnnie-O lui donna une claque.

— Elle m'a pas roulé, grogna-t-il sans que personne n'ose le contredire.

Il adopta une posture de cow-boy à la Clint Eastwood, comme s'il se croyait dans un western. Avec ses mains disproportionnées, il était plus comique que menaçant.

— Je croyais t'avoir coulée.

— Désolée de te décevoir.

— Et alors, pourquoi t'es revenue ? Tu veux ptêt' que j'termine le boulot ?

— J'aimerais te proposer un pacte.

Johnnie-O la considéra un instant, le regard de pierre. Elle crut d'abord que cela faisait partie de son personnage de cow-boy, avant de comprendre qu'il ne savait pas ce que signifiait le mot « pacte ».

— J'ai besoin de ton aide, expliqua-t-elle.

Brindacier écarta de ses yeux la serpillère rousse qui lui servait de chevelure et poussa un ricanement.

— Ha ! Et pourquoi est-ce qu'on t'aiderait, d'abord ?

Johnnie-O lui colla une torgnole, puis croisa ses bras boursoufflés.

— Oui, pourquoi est-ce qu'on t'aiderait, d'abord ? dit-il.

— Parce que je peux vous procurer ce que vous voulez.

D'autres enfants étaient venus s'ajouter au groupe, les uns très jeunes, les autres aussi âgés qu'Allie, voire un peu plus. Ils avaient tous la mine menaçante, même les tout-petits.

— T'as rien qui nous intéresse ! répondit Johnnie-O dans un murmure d'approbation général.

Il aimait se donner des airs, mais Allie savait qu'il était curieux, sinon il l'aurait déjà enterrée.

— Tu attaques des Vertes-âmes pour voler des miettes au fond de leurs poches ou des chewing-gums à moitié mâchés.

— Et alors ? fit Johnnie-O avec un haussement d'épaules.

— Et si je te disais que je sais où trouver de la vraie nourriture ? Pas seulement des miettes, mais des miches de pains entières ?

— Et si je te cousais ta bouche de sale menteuse ? répliqua Johnnie-O, toujours bras croisés.

— C'est la vérité. Je connais un endroit où il y a des saucissons et des poulets suspendus au plafond, où on peut manger tout ce qu'on veut et se rincer la bouche avec de la limonade.

— De la limonade, répéta l'un des petits rêveusement.

Johnnie-O lui lança un regard noir. Le petit baissa les yeux sur ses chaussures.

— Ça existe pas, un endroit pareil. Tu me prends pour un imbécile ou quoi ?

Pour être honnête, oui, mais là n'est pas la question, aurait voulu dire Allie – au lieu de quoi elle répondit :

— Ça te dit quelque chose, « le Hunteur » ?

À en juger par la réaction des enfants derrière Johnnie-O, ils en avaient tous entendu parler. Quelques-uns d'entre eux reculèrent prudemment. D'autres chuchotèrent tout bas. La boule dans la gorge du Violacé monta et redescendit comme un bouchon flotteur. Allie crut même voir un éclair de peur traverser fugacement les yeux de Johnnie-O, mais il la cacha derrière un grand sourire qui fit pointer le bout de sa vilaine petite clope vers le ciel.

— Avant, c'était le McGill, et maintenant, le Hunteur ? (Il fronça les sourcils, la cigarette se renfroga avec lui.) Y'en a marre de tes contes de fée. Cette fois, je t'enterre pour de bon.

— Enterre-la ! Enterre-la ! se mirent à scander les enfants.

Le cercle commença à se refermer autour d'Allie. Il ne lui restait qu'une fraction de seconde avant que l'effet de meute les transforme en sauvages qu'elle n'aurait aucune chance de calmer.

— OK, j'ai menti ! cria-t-elle. J'ai menti à propos du McGill pour t'empêcher de m'enterrer, mais cette fois, je te jure que je dis la vérité.

Johnnie-O leva la main. Les enfants s'arrêtèrent, guettant son signal.

— Le Hunteur a capturé mes amis. Je ne peux pas les sauver toute seule. J'ai besoin d'un homme fort, dit Allie en regardant droit dans les yeux de Johnnie-O. Un homme intelligent.

Allie fixait le bout de la cigarette : allait-elle basculer vers le haut ? Ou vers le bas ? Elle hésita pendant un long moment, avant de finalement pointer vers le haut.

— J’suis l’homme de la situation.

Allie les suivit jusqu’à la ville la plus proche, l’endroit que Johnnie-O et ses détrousseurs en culotte courte considéraient comme leur foyer. Johnnie-O traversa et retraversa la rue principale plusieurs fois, pour une raison qui échappait à Allie.

— C’est à cause des restaurants chinois, expliqua Brindacier. C’est à cause qu’ils portent la poisse, il paraît. Enfin, c’est ce que Johnnie-O a entendu dire.

Ils remontèrent donc la rue en serpentant pour éviter les quatre restaurants chinois, prouvant que la superstition n’était pas l’apanage exclusif des vivants.

Ils conduisirent Allie à leur cachette – un concept idiot, d’ailleurs : pourquoi voulaient-il se cacher des vivants quand ceux-ci ne pouvaient de toute façon pas les voir ? À l’instar de Mary, Johnnie-O avait trouvé un bâtiment ayant transmigré et y avait établi son domaine. Le sien était une église revêtue de bardeaux de bois blancs, ce qu’Allie ne put s’empêcher de trouver ironique : Johnnie-O n’avait probablement jamais mis les pieds dans une église de sa vie, et maintenant, c’était devenu son refuge. L’univers avait un drôle de sens de l’humour. Il y avait une trentaine d’enfants en tout, tous disciples de Johnnie-O, comme s’il était le principal d’une maison de correction. Étant donné qu’ils vivaient dans une église, ils se faisaient appeler les Enfants de chœur. Ça ne manquait pas d’humour, car chacun d’entre eux avait subi quelque mutation physique depuis son arrivée dans l’Éternéant – les mains de Johnnie-O, par exemple, ou les cheveux de Brindacier – et le groupe hétéroclite qu’ils formaient n’avait rien à voir avec des enfants de chœur.

— Comment se fait-il qu’il n’y ait pas de filles ? demanda Allie.

— Y’en a qui viennent, des fois, qui veulent entrer dans la bande. On leur dit de dégager. (Johnnie-O marqua une pause avant d’ajouter :) J’aime pas les filles.

Allie ne put s’empêcher de sourire.

— On dirait que tu es mort juste un an trop tôt.

— Ouais, avoua Johnnie-O. Et ça me prend grave la tête.

Allie ayant été acceptée par leur chef, les autres enfants ne cessaient de la regarder à la dérobée comme si elle était une sorte de créature exotique. Génial, songea-t-elle. Je joue les Wendy pour un Peter Pan délinquant et les Enfants perdus en version mutants.

Elle leur raconta tout ce qu’elle savait sur l’usine à conserves et les soldats de vent du Hanteur.

— Sa magie ne fait pas le poids contre nous, déclara fièrement Johnnie-O.

Allie était moyennement convaincue, mais elle n’était pas en position de se montrer trop exigeante.

— Le plus difficile, c’est d’entrer. Il y a une grosse porte en acier, et pas une porte du monde vivant : elle fait partie de l’Éternéant. J’ai cogné dessus pendant des heures sans la faire bouger d’un millimètre.

La nouvelle ne semblait pas trop tracasser Johnnie-O.

— Pas de problème. Quelques explosifs et BOUM !

— Quoi ? Vous avez des explosifs ?

Johnnie-O appela un garçon à l'autre bout de l'église.

— Hé, Moignon, ramène tes grosses fesses par ici !

L'autre arriva en courant.

— Il y a quelques années, expliqua Johnnie-O, notre ami Moignon vendait des feux d'artifices illégaux dans son garage quand une mauvaise étincelle a tout fait péter, et Moignon a gagné un aller simple pour l'Éternéant. Il se trouve qu'une partie de son inventaire a fait le voyage avec lui – on peut pas en dire autant de la plupart de ses doigts.

— Ouais, fit Brindacier en riant. C'est pour ça qu'il sait compter seulement jusqu'à trois.

Allie et les Enfants de chœur se mirent en route à l'aube, armés de battes de base-ball, de chaînes et autres armes improvisées qui avaient transmigré. Dans le monde vivant, un gang pareil aurait été terrifiant ; dans l'Éternéant, où la mort et la douleur n'existaient plus, tout cela n'était que fanfaronnade. Leurs armes n'étaient guère plus que des accessoires de mode pour gamins rebelles qui étaient descendus avant le terminus.

Tandis qu'ils marchaient vers le sud en direction de New York, le Violacé ne cessait de lancer des regards mauvais à Allie. Ils n'étaient encore qu'au début du trajet quand, n'y tenant plus, il s'adressa à Johnnie-O :

— J'aime pas ça du tout, dit-il avec la boule qui jouait au ping-pong dans sa gorge. Elle est pas des nôtres, on devrait trop pas lui faire confiance.

— Je te présente Heimlich, dit Johnnie-O avec un sourire goguenard, il fait jamais confiance à personne.

— Si ça se trouve, elle nous amène tout droit à la Sorcière du Ciel.

— La Sorcière du Ciel ? demanda Allie.

— C'est rien, fit Johnnie-O avec un geste de mépris. Juste une histoire stupide pour faire peur aux enfants, sur une sorcière qui vit dans le ciel au-dessus de Manhattan.

— Elle dévore les âmes des enfants, affirma un petit.

— Ouais, renchérit Brindacier en montrant les dents et en agitant des doigts crochus. Elle te chope, puis elle prend une grande respiration et elle aspire ton âme par le nez. C'est pour ça qu'on l'appelle aussi « reine des Morveux ».

Johnnie-O leur donna une grande claque à la Laurel et Hardy qui les attrapa tous les trois à la fois.

— Z'étiez débiles mentaux à la naissance ou ça vous est venu en mourant ? (Il se tourna vers Allie.) Y'en a vraiment qui croient n'importe quoi.

Allie s'abstint sagement de faire le moindre commentaire.

— On devrait lui faire passer le test du ricochet, dit Brindacier. Comme ça, on saura si elle est digne.

Johnnie-O expliqua à Allie que tous les membres potentiels des Enfants de chœur devaient lancer une pièce de monnaie sur le fleuve Hudson. Si elle faisait au moins deux ricochets comme un galet, alors le candidat était jugé digne de faire partie de la bande. Il fallait utiliser la pièce que l'on portait

sur soi après avoir transmigré. On n'avait qu'un seul essai, parce qu'une fois que la pièce avait coulé, on ne pouvait plus la récupérer.

— Attends..., fit Allie, confuse. Comment veux-tu faire ricocher une pièce de l'Éternéant sur l'eau du monde vivant ? Ça ne peut pas marcher, la pièce passe forcément à travers.

— Eh bien, répondit Johnnie-O avec un clin d'œil, c'est moi qui décide si j'ai vu la pièce ricocher ou pas.

Le lendemain matin, ils atteignirent le pont George Washington, qui enjambait l'Hudson et débouchait sur la pointe sud de Manhattan. Les enfants s'arrêtèrent tout net. Allie se retourna : ils piétinaient sur place au bas de la rampe d'accès.

— Pas de ponts, déclara Johnnie-O.

— Quoi, tu as la trouille ? fit Allie avec un sourire moqueur.

Johnnie-O plissa les yeux.

— Si t'avais déjà essayé de franchir un pont, tu saurais que c'est hyper facile de passer à travers et puis de tomber dans l'eau. Faut croire que t'es pas assez maline pour comprendre ça toute seule.

Allie ouvrit la bouche pour rétorquer qu'elle avait déjà franchi ce pont et que peut-être il aurait dû se faire appeler Johnnie-Zéro au lieu de Johnnie-O, parce qu'il avait zéro courage – quand Brindacier intervint :

— Un jour, on a perdu plus de vingt camarades en essayant de traverser le pont Tappan Zee. C'était horrible.

Les enfants baissèrent les yeux tristement, puis, voyant que leurs chaussures étaient en train de s'enfoncer dans la route, se remirent en mouvement.

— C'est de l'histoire ancienne, maugréa Johnnie-O en serrant les poings. Mais depuis, pas de ponts.

Allie ravala tout ce qu'elle avait failli dire. Elle se demanda si, sans leurs raquettes de marche, Nick, Racine et elle auraient sombré dans le fleuve.

— Peut-être qu'elle travaille vraiment pour la Sorcière du Ciel, suggéra l'un des petits. Elle veut nous faire couler.

Les autres garçons posèrent des regards effrayés sur Allie ; la peur dans leurs yeux tourna rapidement à la défiance.

— Johnnie-O a raison, dit-elle pour les rassurer. Évitons les risques inutiles.

— On va prendre le tunnel, décréta Johnnie-O.

Et il reprit la route.

Il neigeait légèrement quand ils arrivèrent au tunnel Lincoln quatre heures plus tard. Ignorant le trottoir de service étroit qui courait le long d'une des parois, Johnnie-O entraîna sa bande en plein milieu de la route, allant volontairement à la rencontre des voitures qui venaient dans l'autre sens.

Même dans l'Éternéant, le machisme se porte bien, songea Allie. Bien qu'elle eût nettement préféré le trottoir surélevé, elle ne voulait pas montrer le moindre signe de faiblesse et marchait donc

côte à côte avec Johnnie-O, ignorant la sensation désagréable des véhicules qui la traversaient.

Quand ils débouchèrent sur Manhattan, la neige légère s'était transformée en véritable tempête, la première cet hiver-là. De violentes bourrasques de vent menaçaient d'arracher les manteaux des vivants.

Les flocons chatouillaient Allie en la traversant ; la sensation était complètement différente de celles avec la pluie ou la grêle. Quant au vent, elle le percevait également – et il était effectivement très froid –, mais comme tous les phénomènes météorologiques, elle le sentait sans en être pour autant affectée. Même un froid polaire ne l'aurait pas fait grelotter. Et malgré tout, quand elle voyait les vivants lutter laborieusement contre le blizzard, elle aurait donné n'importe quoi pour être l'une d'entre eux. Johnnie-O, comme Mary, n'avait aucune envie de revenir en arrière. Allie se demanda combien de temps il lui restait avant de devenir comme eux.

Ils avançaient à pas de tortue car chaque rue semblait avoir au moins un restaurant chinois. Johnnie-O n'arrêtait pas de traverser la route et de faire mille détours par des ruelles afin de les éviter.

— C'est ridicule, dit Allie. Le poulet chop suey ne donne pas la peste !

Au restaurant suivant, refusant de traverser la route, elle traça tout droit devant le Wan Foo's Mandarin Emporium.

— Elle est drôlement courageuse, souffla l'un des petits, obligeant Johnnie-O à suivre Allie pour prouver qu'il était aussi courageux qu'elle.

Quand ils atteignirent enfin le repaire du Hanteur, Allie devina tout de suite que quelque chose ne tournait pas rond. La porte en acier, si lourde et solide, était grand ouverte et légèrement déformée.

Johnnie-O lança un regard interrogateur à Allie, qui ne put que hausser les épaules.

Peut-être que Nick et Racine ont réussi à se libérer, pensa-t-elle.

Voyant que Johnnie-O, tout bravache et fier-à-bras qu'il était, n'entendait aucunement entrer le premier, Allie passa devant et hasarda prudemment un pas dans le hangar.

La scène qui l'attendait à l'intérieur ne correspondait pas du tout à ce à quoi elle s'était préparée. Il n'y avait plus de nourriture accrochée au plafond, seulement des carcasses de poulets rôtis à demi-rongées et des morceaux de viande qui jonchaient le sol.

— Oh, mon Dieu, murmura Allie.

— Tu l'as dit ! s'écria Johnnie-O. Ça fait cinquante ans que j'ai pas vu un festin pareil !

Incapable de se contrôler, il se précipita dans l'entrepôt, suivi par les Enfants de chœur qui se jetèrent sur la mangeaille et se mirent à la dévorer goulûment. Ils n'eurent même pas besoin de se battre car il y en avait assez pour tout le monde.

— Non ! cria Allie. Le Hanteur pourrait être n'importe où !

Personne ne l'écouta.

D'une seconde à l'autre, les soldats de vent du Hanteur allaient passer à l'attaque et les enfermer tous dans des tonneaux – au détail près que, constata brusquement Allie, tous les tonneaux avaient disparu. Tous, sauf un, qui trônait au milieu du chaos.

Allie remarqua alors des lambeaux de tissu noir mélangés ici et là aux restes de nourriture. Son

regard tomba ensuite sur un autre élément suspect : une dinde – une dinde énorme – qui pesait probablement dans les dix kilos. Le Hunteur avait dû l’ecto-éventrer d’un repas de Thanksgiving. Rien d’anormal... si ce n’était la morsure. Plus qu’une morsure, une déchirure béante, comme si un dinosaure avait planté ses dents dedans et l’avait déchiquetée. On voyait nettement les marques des dents.

Qu’est-ce qui a pu laisser une empreinte pareille ? se demanda Allie.

Le tonneau solitaire au milieu de la salle attira soudain son attention : il y avait quelqu’un à l’intérieur, qui s’était mis à crier en cognant contre les parois. Les mots étaient indéchiffrables, mais Allie aurait reconnu cette voix entre mille. L’entendre à nouveau lui glaça les sangs comme aucune tempête de neige n’aurait pu le faire.

— Johnnie-O ! appela-t-elle. Par ici !

Un poulet dans chaque main et le menton dégoulinant de graisse, Johnnie-O avait l’air presque burlesque. Il confia à contrecœur ses poulets à Heimlich, accompagnés d’un regard qui disait : « Tu les manges, tu es mort. »

Il s’approcha du tonneau et s’accroupit à côté d’Allie pour coller l’oreille contre le fût.

— Qui est là ? demanda la voix aiguë. Sortez-moi d’ici ! Faites-moi sortir et je vous donnerai tout ce que vous voudrez !

C’était le Hunteur.

Johnnie-O interrogea Allie du regard. Il considérait désormais avec une certaine révérence celle qui les avait conduits, lui et les siens, au plus grand festin de leurs existences posthumes.

— Laissez-moi sortir ! cria le Hunteur. J’exige que vous me laissiez sortir !

Allie parla d’une voix forte pour qu’il puisse l’entendre à travers le bois et la saumure :

— Que s’est-il passé ? Qui est-ce qui t’a fait ça ?

— Je veux sortir ! Sors-moi d’ici et je te ramènerai les mets les plus délicieux des meilleurs restaurants du monde vivant.

Allie l’ignora.

— Où sont les autres tonneaux ?

— Il les a emportés.

— Qui ça, « il » ?

— Le McGill.

Johnnie-O eut un hoquet de surprise. Sa cigarette serait tombée par terre si elle n’avait pas été soudée à ses lèvres.

— Le McGill ?

— Son bateau est ancré dans la baie, pas loin de la statue de la Liberté. Laissez-moi sortir et je vous aiderai à le combattre.

Allie considéra d’abord sérieusement sa proposition, puis elle regarda autour d’elle. Les lambeaux de tissu noir se tortillaient par terre tels des serpents. Les voyant ainsi s’agiter frénétiquement, Allie comprit ce que le Hunteur était en train de faire. Même enfermé dans un tonneau, il essayait de

reconstruire ses guerriers afin de les capturer. Malgré ses efforts, les morceaux de tissu éparpillés n’arrivaient pas à reprendre une forme cohérente. Le McGill les avait réduits en charpie ; même le Hanteur n’était pas assez puissant pour les rassembler.

Allie observa le tonneau en cherchant au fond d’elle-même de la compassion pour la créature qui avait emprisonné ses amis sans la moindre pitié. Elle fouilla, fouilla, pour se rendre compte au final que sa compassion n’allait pas jusque-là.

— Laissez-le là-dedans ! déclara-t-elle assez fort pour qu’il l’entende. Qu’il moisisse dans son propre jus.

— NON ! hurla le Hanteur.

Les os et les carcasses de volaille se mirent à voler à travers la pièce et pleuvoir tels des météores, projetés dans tous les sens par la rage du Hanteur.

Allie s’en moquait. Elle se tourna vers Johnnie-O.

— Est-ce que je peux compter sur toi et les Enfants de chœur ? Je ne peux pas affronter le McGill toute seule.

Johnnie-O recula.

— On a eu ce qu’on voulait. Tu peux dire ce que tu veux, mais y a personne – personne de mort, de vivant, ou autre – qui pourra me convaincre d’aller combattre le McGill. Tu vas devoir te débrouiller sans nous.

Ensuite, peut-être pour lui demander pardon, il arracha l’une des cuisses de la dinde qui portait la morsure du McGill et la tendit à Allie, telle une offrande.

— Tiens, prends-la. Tu mérites de manger, toi aussi.

Et alors, elle mangea. Elle planta les crocs dans la dinde, savoura son goût succulent – le premier goût qu’elle sentait depuis des mois. Elle avait l’impression d’être au paradis.

Toute délicieuse qu’elle était, la viande ne l’empêcha pas de penser à l’enfer qui l’attendait une fois qu’elle aurait remonté la piste du McGill.

Allie se tourna vers la porte, prête à partir, quand Johnnie-O l’arrêta.

— Attends ! Tu ne nous as même pas dit comment tu t’appelles. (Il sourit et la cigarette dansa sur ses lèvres.) Faut que je sache ton nom si j’veux raconter l’histoire de la fille qu’est partie se battre avec le McGill.

Allie se sentit curieusement flattée par ses mots. Johnnie-O avait apparemment décidé qu’elle méritait d’être élevée au statut de légende.

— Je m’appelle... (L’espace d’un instant, elle n’arriva plus à se souvenir de son prénom. L’instant passa.) Je m’appelle Allie.

Johnnie-O hocha la tête.

— Allie la Sans-Caste, dit-il.

Elle dut admettre que ça sonnait bien.

— Exact.

— Bonne chance. J’espère que tu te feras pas manger ni rien.

Allie sortit dans la rue et se dirigea vers Battery Park, à la pointe de Manhattan, d'où elle pourrait sûrement voir le bateau du McGill, en supposant qu'il fût encore là. Elle était terrifiée, mais se sentait également ennoblie. Son combat pour sauver ses amis ressemblait à une mission impossible quand elle n'était qu'une fille solitaire, mais à présent, elle était Allie la Sans-Caste, en route pour aller affronter le McGill. Les enfants se raconteraient son histoire, quelle qu'en soit la fin. Ce qui avait commencé comme une mission était devenu une quête. Et Allie était prête.

TROISIÈME PARTIE

Le McGill

Le vaisseau qui sentait le soufre

Le 7 février 1963, le vaisseau *La Reine du soufre* quitta ce monde : quelques jours après son départ du port de Beaumont, au Texas, il disparut au large des côtes de Floride sans même laisser un message radio. De lui, on ne retrouva qu'une nappe de pétrole, quelques gilets de sauvetage et l'odeur entêtante du soufre, une atroce puanteur évocatrice d'œufs pourris et, pure coïncidence, de l'enfer.

Il existait bien entendu une explication tout à fait logique et nullement démoniaque à cette odeur : *La Reine du soufre* était un vieux navire-citerne datant de la Seconde Guerre mondiale qui servait désormais au transport du soufre liquide. Mais entre l'odeur sinistre qui régnait sur les lieux et la disparition mystérieuse du navire, il était tout naturel d'imaginer une intervention surnaturelle au large des côtes de Floride.

En réalité, cette fin, bien que fort étrange, n'avait rien de surnaturel. Pour dire les choses simplement, *La Reine du soufre* avait été vaincue par un gigantesque pet de l'océan.

En ce funeste jour de février, une énorme boule de gaz naturel de deux cent pieds de circonférence jaillit des profondeurs de l'océan et forma à la surface une bulle qui engloutit le vaisseau en moins d'une seconde. Quand cette bulle éclata, l'eau submergea le navire, qui sombra. *La Reine du soufre* fut littéralement avalée par l'océan.

S'ensuivirent quelques instants de panique totale et de mortelle terreur pour l'équipage, qui accomplit son ultime traversée vers la lumière. Moins d'une minute plus tard, le vaisseau rejoignit à son tour sa destination, le fond de l'océan.

Pourtant, ce n'était pas encore la fin du voyage.

En effet, ce vieux vaisseau était le dernier navire construit par un chantier naval en faillite, fermé le jour même du lancement de *La Reine du soufre*. Sachant ce que l'avenir leur réservait, les ouvriers avaient bâti ce dernier navire avec un soin tout particulier. Dans chaque rivet était gravé à jamais leur amour de ce métier.

Un vaisseau si particulier ne pouvait succomber ainsi. Lorsque les eaux bouillonnant dans l'air saturé de méthane s'apaisèrent, le fantôme de *La Reine du soufre* resta sur l'océan, voguant pour l'éternité dans le monde évanescent de l'Éternéant.

Nulle âme n'ayant accompli cette ultime traversée à son bord, le vaisseau fantôme erra des années sans équipage ni passagers, jusqu'à croiser le chemin du McGill, qui en fit le plus redoutable vaisseau pirate à avoir jamais sillonné les eaux de l'éternité. À l'exception d'une féroce confrontation avec le *Hollandais volant*, sa suprématie sur les mers ne fut jamais remise en question.

Quant à sa puanteur maléfique, le McGill la jugeait fort utile pour inspirer la terreur. En matière de monstruosité, l'image est capitale. L'odeur de *La Reine du soufre* suffisait à convaincre que le vaisseau venait tout droit de l'enfer, et non du Texas.

D'un navire-citerne, le McGill fit un vaisseau-pirate plus vrai que nature. Lui donner une allure menaçante ne fut pas difficile, car il était déjà rouillé et usé à son arrivée dans l'Éternéant. Ces deux éléments combinés à la redoutable réputation du McGill suffirent à en faire la terreur flottante de l'Éternéant.

Sur le pont supérieur, le McGill avait assemblé quelques tuyaux, des cadres et de vieux rideaux qui avaient transmigré, pour former un trône. Des bijoux ornementaux y étaient collés sur des chewing-gums. L'objet était monstrueux, tout comme son propriétaire.

La plus récente aventure du McGill avait été une incursion à New York. Il connaissait depuis longtemps les rumeurs courant sur le Hanteur, son petit dojo mystique dans lequel il enseignait aux enfants à hanter comme si c'était un art martial. Peu friand des légendes qui ne le mettaient pas en scène, le McGill les considérait comme une concurrence à éliminer sans tarder.

Il avait réduit le Hanteur à merci. Bien sûr, ce dernier avait tenté la lévitation et la conjuration de spectres en longues robes noires, dans l'illusion que tout cela pouvait impressionner le McGill, mais ce dernier savait depuis longtemps que dans l'Éternéant, la force physique était sans rapport avec la masse musculaire. C'était uniquement une question de volonté, et le McGill était sans conteste la plus volontaire des créatures. Après avoir taillé en pièces les spectres guerriers, le McGill s'était attaqué au Hanteur en personne. Le petit Néanderthalien s'était défendu comme un beau diable, mais il ne faisait pas le poids face au McGill.

— Si jamais tu sors de là, avait-il hurlé au tonneau dans lequel le Hanteur était enfermé, ne croise plus mon chemin, ou tu connaîtras bien pire !

Il n'était pas sûr que le Hanteur l'ait entendu, car ce dernier n'avait cessé de l'injurier du fond de son tonneau.

Le McGill avait ensuite festoyé avec la nourriture que son adversaire avait fait venir Dieu sait comment du monde des vivants. Il s'était régalé pendant plusieurs heures, en jetant des bribes à ses « associés », comme il appelait les membres de son équipage.

À présent, repus de leur festin, ils étaient remontés à bord du navire en emportant une douzaine de tonneaux, sauf celui qui contenait le Hanteur.

— Alors, qu'est-ce qu'on en fait ? demanda Tête d'épingle au McGill qui, assis sur son trône, examinait les tonneaux disposés au petit bonheur sur le pont.

Tête d'épingle était l'adjoint du McGill. À un moment ou un autre, il avait oublié les proportions correctes de sa tête, si bien qu'elle avait rapetissé comme une pomme oubliée sur le rebord d'une fenêtre. La différence de proportions n'était néanmoins pas assez frappante pour le faire paraître monstrueux. C'était plus subtil. En regardant Tête d'épingle, on sentait que quelque chose clochait sans trop savoir quoi.

— Monsieur ? Ces tonneaux... on en fait quoi ? répéta-t-il.

— Ça va, ça va, j'ai entendu ! aboya le McGill.

Se levant de son trône, il claudiqua péniblement jusqu'à eux.

— D'après le Hanteur, chacun de ces tonneaux contient quelqu'un, lui révéla Tête d'épingle, dont la voix trahissait une certaine excitation.

De son vivant, il était certainement de ceux qui éventraient les boîtes de céréales pour mettre

aussitôt la main sur la surprise cachée au fond.

— C'est ce qu'on va voir, répondit sèchement le McGill.

— Et je parie que ces gosses ont mariné si longtemps dedans qu'ils seront en adoration devant celui qui les délivrera, commenta Tête d'épingle.

Pensif, le McGill se caressa le menton, une protubérance bulbeuse qui avait l'allure disgracieuse d'une pomme de terre. C'était une idée intéressante. Si beaucoup le redoutaient, il n'avait jamais été un objet de dévotion et d'adoration inconditionnelle.

— Tu crois ? demanda-t-il.

— Il n'y a qu'un moyen de le savoir, répliqua Tête d'épingle. D'ailleurs, s'ils se montrent ingrats, on peut toujours les remettre dans leurs tonneaux et les jeter à la mer.

— Très bien, allons-y, déclara le McGill en adressant un signe à ses associés tapis dans l'ombre. Ouvrez-moi ça.

Cependant, il y avait une chose que le Hunteur lui-même ignorait : enfermés dans des tonneaux, les Illumières réagissaient de manière très semblable au vin : plus ce dernier reste en fût, meilleur il devient... si tout va bien. Sinon, il tourne au vinaigre.

Nick et Racine n'avaient pas tourné. Tous deux s'étaient, chacun à sa manière, adaptés à leur situation. Tandis que Racine redevenait un fœtus blotti dans l'utérus, perdant toute notion de temps et d'espace, Nick évoluait à l'opposé. Il avait conscience de chaque instant et jamais il n'oublia où il était, ni même qui il était, si bien qu'au bout du compte, ces stupides bouts de papiers sur lesquels il avait écrit son nom n'avaient pas été une occupation vaine.

Pour tuer le temps, il dressait l'inventaire de tout ce dont il se souvenait de sa vie chez les vivants et dans l'au-delà. Même si des souvenirs essentiels avaient disparu de sa mémoire, son existence terrestre était encore assez récente pour lui permettre d'en conserver un certain nombre. Il établit une liste alphabétique de toutes les chansons qu'il connaissait et chanta chacune d'elles. Il en dressa une autre de tous les films qu'il se rappelait avoir vus et se les projeta mentalement. Faute d'autre sujet de réflexion, il réfléchit sur lui-même et comprit qu'il avait passé bien trop de temps à se plaindre. S'il réussissait à s'évader un jour de ce tonneau, il était sûr d'en ressortir tout différent, car rien, même la gravimmersion, ne pouvait être pire que son sort actuel. C'est ainsi que Nick et Racine furent transformés en profondeur par leur séjour en tonneau : tandis que Racine connaissait une étrange béatitude spirituelle, Nick devenait fort et intrépide.

Ce dernier sentit une secousse lorsque son tonneau fut soulevé et emporté hors du repaire du Hunteur. Il n'avait pas la moindre idée de sa destination, mais ce déploiement d'activité lui rendait espoir. Il compta mentalement les secondes et attendit qu'un événement mémorable se produise.

61 269 secondes plus tard, le couvercle de son tonneau fut ôté. Nick se leva immédiatement, prêt à remercier son sauveur. Comme ses yeux baignaient depuis des semaines dans la saumure et l'obscurité, il ne vit d'abord pas grand-chose, puis tout se précisa. D'autres enfants l'entouraient. À sa gauche, il remarqua un tonneau ouvert dont l'occupant était encore plongé dans la saumure. À sa droite, debout dans un autre tonneau, un enfant qu'il ne connaissait pas se mit à hurler sans discontinuer. Nick le contemplait, stupéfait, en se demandant comment ses poumons pouvaient tenir le

coup. Le bruit rappelait celui d'une alerte incendie. Soudain, Nick comprit que cet enfant n'avait plus de poumons, puisqu'il n'était plus vivant. Il n'avait donc pas besoin de reprendre sa respiration et pouvait crier jusqu'à la fin des temps, ce qui semblait être son intention. Il avait visiblement tourné au vinaigre dans son tonneau.

— Sortez-moi ce hurleur d'ici ! ordonna une voix épaisse. Emmenez-le et faites-le carillonner !

Plusieurs enfants extirpèrent le hurleur de son tonneau avant de l'emporter. Pendant tout ce temps, il ne cessa de hurler. Pauvre gosse, pensa Nick. Ça aurait pu être moi.

Mais lui avait survécu à son purgatoire dans la saumure. Battant des paupières pour y voir plus clair, prêt à affronter la situation, il vit le pont du navire couvert de débris. L'équipage uniquement composé d'enfants faisait cercle autour de lui, et devant un horrible trône se tenait une créature que l'on ne pouvait décrire que comme un monstre.

Racine ignorait que le couvercle de son tonneau avait été arraché. À vrai dire, il n'avait plus conscience de grand-chose. Il avait bien entendu un enfant hurler, mais de très loin, en dehors de son propre univers. Ces hurlements ne le concernaient en rien. Racine existait désormais hors du temps et de l'espace. Il était à la fois tout et rien, ce qui était merveilleux. Et quand on l'empoigna par les cheveux pour le tirer vers le haut, il comprit que la paix infinie qu'il avait trouvée en lui-même ne le quitterait plus. Soit il avait perdu la raison, soit il ne faisait « plus qu'un avec l'univers » : c'était une simple question de point de vue.

— Qui es-tu ? demanda une voix chuintante. Que sais-tu faire ? À quoi peux-tu m'être utile ?

Racine ne retint que la première question.

— Il s'appelle Racine, répondit une voix familière, et Racine se rappela qu'elle appartenait à un certain Nick.

La mémoire lui revint tout à coup. Il se souvint de son voyage depuis son départ de la forêt, du temps qu'il avait passé devant le jeu vidéo, et enfin de son séjour dans le tonneau.

Quelqu'un, ou plutôt quelque chose, s'approcha de lui. L'un de ses yeux était gros comme un pamplemousse et rempli de veines ondulantes. L'autre, de taille normale, pendait de son orbite.

— Sa tête ne me revient pas ! déclara le monstre. On dirait qu'on a commencé à le pétrir dans la glaise avant de le laisser en plan.

— Je crois qu'il a oublié à quoi il ressemblait, observa un garçon à la tête anormalement petite.

Le monstre brandit une patte terminée par trois griffes et la pointa vers Racine.

— Je t'ordonne de te rappeler à quoi tu ressembles ! lança-t-il.

— Laissez-le tranquille ! hurla Nick.

— Rappelle-le-toi, et vite !

Racine eut l'intuition confuse qu'il connaissait cette créature et qu'il aurait dû éprouver de la terreur, mais il n'en éprouvait pas.

La créature s'approcha de lui, puis ouvrit la bouche, dardant une langue divisée en trois tentacules semblables à ceux d'une pieuvre.

— Je t’ordonne de te rappeler à quoi tu ressembles, sinon je te fais jeter par-dessus bord, dit-elle.

— Très bien, répondit Racine en souriant.

Les yeux clos, il fouilla sa mémoire à la recherche d’un souvenir de son visage et sentit immédiatement ses traits se transformer. Quand il rouvrit les yeux, il comprit qu’il était redevenu lui-même, ou tout comme.

La créature l’examina de son énorme œil, puis poussa un grognement.

— Ça ira, déclara-t-elle.

Nick, encore immergé jusqu’à la taille dans son tonneau, observait attentivement la créature, résolu à la combattre. Soudain, une idée lui vint qui faillit réduire à néant son courage tout nouveau.

— Êtes-vous... Êtes-vous... le McGill ? demanda-t-il.

Dans un éclat de rire, la créature claudiqua jusqu’à lui, écrasant des rogatons sous ses pieds couverts de moisissures.

— Oui, c’est bien moi, répondit-elle. Tu as donc entendu parler de moi ! Dis-moi ce que tu as entendu.

L’atroce puanteur qu’elle dégageait fit grimacer Nick.

— On raconte que vous êtes le chien du diable et que vous vous êtes enfui après avoir rongé votre laisse, dit-il.

Visiblement, cette réponse n’était pas la bonne. Le McGill poussa un rugissement et envoya un grand coup de pied dans le tonneau, qui éclata, éclaboussant de saumure tout le pont.

— Le chien ? Qui a dit que j’étais un chien ? C’est moi qui vais lui passer la laisse !

— Oh, juste un enfant, expliqua Nick en évitant de regarder Racine. Si vous n’êtes pas un chien, qu’êtes-vous donc ?

Le McGill le frappa à la poitrine de sa patte griffue.

— Je suis ton roi et ton maître, déclara-t-il. Désormais, tu m’appartiens.

Nick n’aima pas cette réponse.

— Vous voulez dire que... nous sommes des esclaves ? demanda-t-il.

— Des associés, rectifia le garçon à la petite tête.

Le McGill ordonna de faire fouiller leurs poches à la recherche d’objets de valeur. On ne trouva rien. Le McGill leva alors une patte et la pointa vers l’écoutille.

— Faites-les descendre, ordonna-t-il à quelques-uns de ses associés, trouvez à quoi ils sont utiles et forcez-les à le faire.

Le McGill les regarda s’éloigner d’un œil en surveillant Tête d’épingle de l’autre. Lorsque les deux enfants eurent disparu, il agita une patte griffue.

— Ouvre le tonneau suivant, commanda-t-il.

Tête d’épingle obéit. Le tonneau était vide, ainsi que le suivant et le troisième. Plus exactement, ils ne contenaient que de la saumure.

— Je ne comprends pas, affirma Tête d'épingle. Le Hanteur avait dit que chaque tonneau contenait quelqu'un.

— Il a menti, grommela le McGill avant de se retirer dans la cabine du capitaine, qui se trouvait juste derrière son grand trône.

Sur quatorze tonneaux, on comptait seulement trois occupants, ce qui n'était pas du goût du McGill. S'il avait touché cinq *cents* chaque fois qu'il avait cru à tort trouver un Illumière, il aurait été richissime à l'heure qu'il était.

Par association d'idées, il se dirigea vers son coffre-fort, un objet massif en fer encastré dans le mur. Le McGill était le seul à en connaître la combinaison, trouvée après plus d'un an de tâtonnements, et il tenait à ce coffre comme à la prune de ses yeux. Il fit tourner sa roue, perçut le cliquetis familier de sa serrure, puis referma la porte sur sa manette et l'ouvrit.

Le coffre contenait un seau rempli de pièces si usées qu'il était impossible d'en deviner la valeur et la provenance. Ces pièces avaient été volées à des ennemis ou à des associés, tout ce qui n'était pas un associé étant un ennemi. Chacun savait que dans l'Éternéant, l'argent n'avait aucune utilité, mais le McGill tenait à ses pièces.

« Pourquoi les gardez-vous dans ce coffre-fort alors qu'elles ne valent rien ? » lui avait demandé un jour Tête d'épingle.

Le McGill avait préféré ne rien répondre et Tête d'épingle avait eu la sagesse de ne plus jamais lui poser cette question. La réponse la plus simple était que le McGill gardait tout ce qui lui tombait dans les pattes... mais en vérité, ce qui faisait leur intérêt à ses yeux était leur abondance dans l'Éternéant, supérieure à celle de n'importe quel autre objet.

La seule autre chose que contenait le coffre-fort était dissimulée sous le seau de pièces. C'était un petit bout de papier de quelques centimètres sur lequel était imprimée la phrase suivante :

La vie d'un vaillant homme vaut celles de mille lâches.

Il le lisait et le relisait, afin de ne pas oublier pourquoi il sillonnait les mers et se livrait à des razzias dans l'Éternéant, avant de le replacer sous le seau. Peu de personnes savaient que le McGill avait autre chose en tête que le pillage et la violence gratuite. Ce bout de papier était un rappel de ses plus hautes ambitions.

Encore étourdi de son retour dans le monde des presque vivants, Nick abandonna en trébuchant le grand jour du pont pour les couloirs étroits et faiblement éclairés du navire. Les « associés » du McGill les poussaient en avant, Racine et lui, tandis que le reste de l'équipage les regardait passer en ricanant. Racine saluait les enfants de la main et souriait comme un héros de retour au pays, ce qui mit Nick hors de lui.

— Tu vas arrêter, oui ? lança-t-il. Qu'est-ce que tu trouves de si réjouissant ?

Nick remarqua que les ricaneurs avaient tous des dents mal plantées et des traits disgracieux, oreilles décollées, nez de travers, tordus ou aplatis, comme s'ils avaient servi de pâte à modeler au McGill. Il y avait des filles et des garçons, mais à vrai dire, il était maintenant impossible de faire la différence. Nick les affubla du nom d'Affreux, se demandant si leur esprit était aussi laid que leur

apparence. Tous paraissaient un peu simples, peut-être d'être trop longtemps restés au service du McGill, et comme aucun ne montrait beaucoup de cœur à l'ouvrage, il prit un risque calculé : s'arrachant aux mains des deux Affreux qui le tenaient, il saisit celle de Racine et partit en courant. Comme il l'avait pressenti, les Affreux étaient plutôt lents, si bien que lorsqu'ils se lancèrent à leur poursuite, Nick et Racine avaient déjà une bonne avance sur eux.

— Où allons-nous ? demanda Racine.

— Nous le saurons quand nous y serons, répondit Nick, qui n'en avait pas la moindre idée.

Le courage et la spontanéité étaient des qualités entièrement nouvelles pour lui. Ce fut seulement après avoir échappé aux Affreux qu'il lui vint à l'esprit qu'il avait peut-être confondu courage et stupidité. Il aurait dû avoir un plan d'évasion : à bord d'un navire, le nombre de cachettes est limité. Trop tard pour reculer. Il poursuivit sur sa lancée, tourna dans des couloirs et se faufila par des écoutilles en espérant qu'il ne prendrait pas la mauvaise direction. Raté.

Voyant les Affreux gagner du terrain, il se précipita dans une écoutille donnant sur l'une des cales du navire, une spacieuse salle de trente pieds de profondeur sur quarante de long qui puait l'œuf pourri. Un escalier de fer très raide descendait en spirale dans ses profondeurs, mais Racine et lui arrivèrent à une telle allure qu'ils manquèrent les premières marches, basculèrent par-dessus la rampe et dégringolèrent au fond de la cale.

Vivants, une telle chute les aurait tués, mais dans leur nouvel état, elle fut seulement désagréable. Avec fracas, ils atterrirent sur un amas de meubles, cadres de tableaux et statues : la caverne aux trésors du McGill, qui à vrai dire ressemblait plutôt au garde-manger d'un dragon. Des objets scintillants s'y entassaient pêle-mêle avec des commodes et des essieux de voitures, comme si plusieurs camions de déménagement avaient déversé là le contenu des greniers d'une ville entière avant de repartir. Mary saurait sûrement quoi faire de tout ça, pensa Nick. Elle organiserait tout, distribuerait et ferait bon usage de chaque objet. De toute évidence, le McGill n'avait pas d'autre but que de garder ces trésors, comme le prouvaient les « Propriété du McGill » peints sur chaque objet. La cupidité était son seul mobile. Nick l'imaginait très bien capturant des Collecteurs pour leur prendre tout ce qu'ils avaient. Peut-être les forçait-il même à travailler pour lui, à récupérer tous les objets qui avaient transmigré, uniquement dans le but de les entreposer ici.

Lorsque Nick et Racine se furent frayé un passage jusqu'à l'écoutille suivante, ils se retrouvèrent nez à nez avec Tête d'épingle et d'autres associés venus lui prêter main-forte.

— Bonjour, leur dit Racine tout rayonnant, nous vous avons manqué ?

Interprétant son étrange réaction comme un sarcasme, Tête d'épingle l'écarta d'une bourrade, puis empoigna Nick et le plaqua contre le mur.

— Le McGill veut savoir à quoi tu peux lui servir, dit-il.

— Nous ne sommes les esclaves de personne, répondit Nick.

— Je savais bien que tu étais trop rebelle pour être utile à quoi que ce soit, répliqua Tête d'épingle en acquiesçant.

— Ça veut dire que je peux retourner dans mon tonneau ? lui demanda Racine.

— Accrochez-les ! ordonna Tête d'épingle sans lui prêter attention. Accrochez-les avec tous les autres inutiles.

L'équipage les empoigna, leur fit franchir l'écoutille en sens inverse, puis traverser un couloir étroit et mal éclairé en direction de l'écoutille suivante, sur la porte de laquelle on pouvait lire : *Chambre des carillons*, peint à gros traits enfantins et maladroits. Nick se débattit en vain, mais refusa d'écouter son instinct qui lui soufflait d'employer la persuasion, car il ne voulait pas donner à Tête d'épingle la satisfaction de le voir quémander.

Ce dernier ouvrit la porte de la chambre.

— Amusez-vous bien ! lança-t-il avec un rire méchant, mais Nick pressentit que ce qui les attendait serait tout sauf amusant.

« Pour ce qui est de nager dans l'Éternéant, la seule règle qui vaille est : jamais, écrit Mary Tourcéleste. Les grandes étendues d'eau sont extrêmement dangereuses pour nous autres Illumières, car si, pour nous, la terre est comme du sable mouvant, l'eau est comme l'air. Si jamais vous tombez dans un lac, une rivière ou un océan, vous découvrirez que l'eau vous portera aussi bien que les nuages portent quelqu'un qui tombe dans le vide. Votre impact au sol sera si violent que vous vous enfoncerez à vingt pieds sous le fond de l'eau avant de ralentir, puis de retrouver une vitesse normale sous terre, et ce sera tout.

Les vaisseaux fantômes sont la seule exception à cette règle. Comme tous les bâtiments de l'Éternéant, qui restent sur terre après avoir quitté le "monde des vivants", les vaisseaux fantômes continuent de faire ce pour quoi ils ont été construits : flotter. Et rien, ni un raz-de-marée, ni un ouragan, ni une torpille, ne pourra les couler. Prenez seulement garde à ne pas tomber par-dessus bord. »

Une périlleuse traversée

Avant même de monter à bord du ferry de Staten Island, Allie était consciente des dangers de la navigation, mais à la vue du vaisseau fantôme dans la baie, elle comprit qu'elle devait courir le risque. Sinon, elle ignorerait à jamais sa destination et perdrait définitivement sa trace.

Elle avait fait en courant le trajet entre l'usine de cornichons et Battery Park. De là, elle pouvait voir le vaisseau du McGill, exactement comme le Hunteur le lui avait prédit. Elle savait que c'était un vaisseau fantôme parce qu'il ne laissait aucun sillage. Elle savait qu'il appartenait au McGill, parce que l'inscription « Propriété du McGill » était peinte en lettres noires tremblées sous le nom de *La Reine du soufre*, mais elle ne pourrait le rejoindre qu'en s'embarquant sur un autre navire. Le ferry de Staten Island lui apparut comme idéal pour remplir cette fonction.

Allie se dirigea vers la passerelle au milieu de la foule qui entrait et sortait du ferry, en ignorant les pensées qui fusaient comme des balles dans son esprit chaque fois que quelqu'un la traversait. Toutes concernaient le vent et la neige, qui n'avaient désormais plus aucune importance pour elle. Elle se forçait à garder le rythme, car le pont du ferry était pour elle aussi traître que du sable mouvant : à chaque pas, elle s'enfonçait dedans jusqu'aux chevilles.

Elle entendit le rugissement d'une corne de brume et le ferry s'éloigna du quai en direction de Staten Island. La baie était vaste, mais pas assez, de l'avis d'Allie, car les navires devaient soigneusement contrôler leur trajectoire pour éviter toute collision. À présent, le vaisseau fantôme, invisible pour le pilote, se trouvait entre le ferry et Staten Island. Avec un peu de chance, le ferry traverserait tout simplement le vaisseau fantôme, permettant à Allie de s'y hisser.

Autour d'elle, les vivants parlaient de repas, d'affaires, de maris indéliçats et de femmes insatisfaites. Ces conversations lui paraissaient si triviales qu'elle se demandait comment quiconque pouvait s'y intéresser. Cette mesquinerie remplissait la vie des vivants. Allie commençait à comprendre pourquoi Mary ne voulait rien avoir à faire avec tout cela.

Mary... presque par réflexe, elle se retourna vers la ville. À travers la neige qui tombait, les gratte-ciel n'étaient plus que de vagues ombres, mais les tours jumelles du World Trade Center, le domaine de Mary, se dressaient, droites et étincelantes, et semblaient peintes sur l'horizon, comme en un défi à tout ce qu'Allie croyait connaître de ce monde. Un jour, pensa-t-elle, j'écrirai un livre, moi aussi. Pas un manuel de savoir-vivre et de règles, mais le récit d'expériences, car chaque jour dans l'Éternéant en apportait de nouvelles. Comment Mary pouvait-elle être persuadée d'en savoir tant alors qu'elle n'avait jamais abandonné le confort de sa tour ? C'était l'un des plus grands mystères de l'Éternéant.

Dans l'immédiat, Allie avait autre chose en tête : aborder le vaisseau fantôme, qui se rapprochait lentement d'elle. Dans sa surexcitation, elle voulut s'appuyer au bastingage du ferry, et passa aussitôt à travers. Battant des bras pour retrouver son équilibre, elle faillit tomber à la mer. Les genoux fléchis, le poids du corps vers l'arrière, elle parvint à se rétablir, ce qui néanmoins ne lui porta pas

chance. Son dos heurta le pont et le traversa. Elle tendit les mains, mais elles passèrent à travers le bois et l'acier qui était au-dessous. L'air plus chaud de l'entrepont lui effleura les doigts dans le vertige d'une chute interminable.

En vain, elle tenta de se redresser, mais son corps tombait toujours. Elle traversa une rangée de bancs sur le pont inférieur sans même froisser les pages du journal de l'homme à travers lequel elle passait. Et sa chute se prolongeait. Enfin, son impact au sol du pont fut si violent qu'elle y resta encastrée. Alors qu'elle se débattait frénétiquement pour s'en extraire, elle ne réussit qu'à s'enfoncer davantage.

Elle traversa le dernier pont des passagers, puis celui des voitures. Voyant que même l'acier des voitures ne l'arrêtait pas, elle fut prise de panique.

— Au secours ! hurla-t-elle. À l'aide !

Bien sûr, personne ne pouvait l'entendre, et elle se maudit de ne pas s'être fabriqué une paire de chaussures pour le voyage.

Franchissant le pont des voitures, elle tomba dans la salle des machines. Des grondements de moteurs et des martèlements de pistons résonnaient autour d'elle, et, alors qu'elle essayait de se relever, ses pieds passèrent à travers la coque du navire.

L'eau glaciale de la baie gagna ses chevilles, puis ses tibias. Si elle ne trouvait pas rapidement une solution, elle traverserait le fond du bateau, et, comme l'écrivait Mary, ce serait la fin.

— À l'aide ! hurla-t-elle, s'adressant non plus aux vivants mais à une puissance céleste aussi invisible pour elle qu'elle-même l'était pour les vivants.

Elle n'était pas seule : un homme aux cheveux gris hirsutes se tenait dans la salle des machines. D'après son uniforme, il faisait partie de l'équipage – probablement l'un des pilotes qui prenait sa pause. Il sirotait tranquillement du café en haussant et fronçant tour à tour les sourcils, comme s'il poursuivait en silence une conversation avec lui-même.

Allie était à présent enfoncée jusqu'à la taille et ses jambes s'agitaient dans l'eau sous la coque du navire. Soudain, un souvenir lui revint : la fille de la pizzeria !

Quand elle avait « surfé » sur elle, elle avait eu l'impression d'être un cerf-volant entraîné vers le ciel par les pensées de cette fille. Peut-être pourrait-elle renouveler l'expérience avec le vieil homme.

C'était hasardeux, mais elle devait tenter sa chance. Dans un sursaut d'énergie, elle tenta de se frayer un chemin dans l'acier de la coque du navire, battant des pieds dans l'eau et fendant l'air de ses mains comme si elle nageait. Quand elle rejoignit l'homme assis sur sa chaise, inconscient de sa présence, elle était enfoncée jusqu'au nombril et sentait l'eau froide de la baie la traverser et remplir ce qui avait autrefois été son estomac.

Encore quelques instants et je disparaissais, pensa-t-elle.

Réunissant ses dernières forces, elle se pencha vers l'homme pour le toucher. Un afflux de sang, le battement d'un cœur, et elle se transforma en cerf-volant propulsé dans les airs. Elle ne sentait plus le froid de l'eau et...

*... Je ne gagnerai jamais il faut que je gagne je n'ai aucune chance j'ai toutes les chances
numéros numéros quels numéros numéros gagnants quatre vingt-cinq anniversaire sept douze*

quatorze âges des petits-enfants trente-neuf ans que nous sommes mariés dix-huit millions et si je gagne à ce tirage je ne retournerai plus jamais à Staten Island...

Allie ne sentait plus ses pieds, ni ses mains, ni rien ; elle n'entendait que les pensées de cet homme. Comme si son corps avait soudain cessé d'exister et qu'elle n'était plus qu'un pur esprit lové dans une conscience étrangère. Sans se rappeler les avoir fermés, elle ouvrit les yeux sur un décor complètement différent. Elle voyait une chope sur une table, mais elle était incapable de dire si elle était verte ou rouge. Son regard tomba sur la lumière rouge qui éclairait le dessus du moteur, sauf qu'à présent, elle n'était plus rouge, mais d'un blanc pâle. Allie comprit enfin de quoi il retournait.

Je vois par les yeux de cet homme, et il est daltonien, se dit-elle. Elle regarda la chope de café monter vers ses lèvres, puis redescendre. Elle sentait presque le goût du café.

... gagner je dois gagner numéros tout sur ces numéros...

Ses élucubrations sur la loterie envahissaient l'esprit d'Allie alors qu'il ignorait tout de sa présence. Lorsqu'il porta de nouveau la chope à ses lèvres, elle aurait juré avoir elle-même le goût du café dans la bouche et, un instant plus tard, elle éprouva quelque chose d'extraordinaire : une sensation de chaleur. La chaleur du café et celle du moteur du navire. Elle sentait sous ses doigts la poignée de la chope et contre sa nuque l'étiquette d'une chemise. Son corps tout entier s'engourdissait, comme anesthésié, mais il était indéniable qu'elle éprouvait de nouveau les sensations des vivants. C'était si stupéfiant qu'elle en oublia un instant la raison de sa présence dans cette salle.

... numéros numéros numéros gagnants , ruminait l'homme, j'ai toujours une chance, et j'en aurai dix si j'achète dix tickets...

Tout à coup, Allie se rappela que le temps passait et que le ferry poursuivait son trajet. Peut-être avait-elle manqué l'occasion d'intercepter le vaisseau fantôme ! Elle pourrait toujours sauter par-dessus bord, mais elle avait si peur de s'enfoncer qu'elle n'osait pas. Si seulement le pilote pouvait monter sur le pont supérieur...

... numéros numéros gagnants et si je les additionnais et les divisais par sept ?

Allie se sentait de plus en plus exaspérée.

Oublie cette idiotie de loterie et lève-toi ! ordonna-t-elle mentalement à l'homme.

Soudain, l'homme reposa sa chope et se leva.

Était-ce une coïncidence ? Allie n'en avait pas la moindre idée.

L'homme resta un instant immobile, puis se rassit lentement, déconcerté.

Si elle l'avait fait lever par la force de sa volonté, peut-être pourrait-elle recommencer. Elle fit appel à toute sa colère et sa détermination. *Lève-toi !* répéta-t-elle, et l'homme se leva de nouveau.

... numéros de loto nombres pourquoi me suis-je levé ?

Très bien, pensa-t-elle. Voilà qui était nouveau. Visiblement, cet homme ne soupçonnait toujours pas sa présence et ne pouvait distinguer les pensées d'Allie des siennes. Elle décida d'en tirer parti.

Monte sur le pont supérieur, ordonna-t-elle. *Tu prends toujours ta pause ici, où tu ne profites jamais de la vue.*

... Et puis il fait si chaud, ici... Je ferais mieux de monter sur le pont, pensa l'homme.

Allie sentit contre sa peau l'étrange contact de ses vêtements tandis qu'il se levait et montait les marches. À l'étage des voitures, le froid la saisit. Elle ne le ressentait pas directement, c'était l'homme qui avait froid : annihilé par la volonté d'Allie, il avait oublié de prendre son manteau.

Monte sur le pont suivant, souffla-t-elle, et il obéit.

Sur le pont des passagers, il faisait moins chaud que dans la salle des machines. L'homme poursuivit son ascension vers le pont supérieur, qui était ouvert en ce jour de neige. Maintenant, Allie pouvait s'accouder au bastingage sans passer à travers.

En scrutant la mer, elle eut un choc : le vaisseau fantôme avait disparu. Elle ne voyait plus que le rivage de Staten Island dans le lointain. Pendant un instant, elle fut prise de panique, avant de comprendre ce qui arrivait.

Je vois par les yeux du pilote, se rappela-t-elle, et il ne peut pas voir le vaisseau fantôme.

Aussi facilement qu'elle aurait enlevé un manteau, elle quitta le corps de l'homme et le monde changea. Le vaisseau réapparut devant ses yeux de spectre. Il était à l'écart, à droite du ferry, mais ce dernier avançait trop vite : il allait bientôt passer devant lui sans s'en rapprocher de plus d'une centaine de mètres !

Désespérée, elle se tourna de nouveau vers le pilote, qui se dirigeait vers la cabine. Elle se précipita sur lui et réintégra son corps. La pièce était exiguë et sentait le vieux vernis. Un autre pilote plus jeune était aux commandes.

— On a un vent à décorner les bœufs, dit-il. Ces rafiots devraient être plus aérodynamiques.

— Ouais, répondit le vieil homme d'un air absent.

L'autre lui jeta un bref coup d'œil.

— Quelque chose ne va pas ? demanda-t-il.

— Non, non, c'est juste... non, rien. Juste une drôle de sensation.

Allie savait qu'il sentait sa présence sans en avoir conscience. Un plan se formait dans son esprit, mais elle avait intérêt à agir vite, avant qu'il ne la détecte.

Dis-lui de prendre sa pause plus tôt, lui ordonna-t-elle. *Prends les commandes.*

Soudain, elle sentit que le vieil homme se retournait pour regarder derrière lui.

— Qu'est-ce que... ? fit-il.

— Un insecte t'a piqué ? demanda l'autre pilote. À bord, ces bestioles ne connaissent pas l'hiver. Elles pullulent dans la salle des machines et remontent jusqu'ici entre les cloisons.

— *Vas-y !* insista Allie. *Prends les commandes !*

— *Non !* répondit mentalement le vieil homme. La confusion régnait dans ses pensées, et Allie comprit qu'il l'avait démasquée.

— *Qui êtes-vous ? Que voulez-vous ?....*

Dans la panique qui l'envahissait, elle envisagea de le quitter pour l'autre pilote, mais elle n'était encore jamais passée d'une personne à une autre. Non, mieux valait rester avec le vieil homme. Se maîtrisant, elle s'adressa mentalement à lui.

— *Peu importe*, répondit-elle. *Tout ce qui compte, c'est que tu prennes les commandes pour*

modifier la trajectoire.

— Non ! dit-il, cette fois à voix haute.

L'autre homme se tourna vers lui et le regarda.

— Non quoi ?

— Non... euh... je n'ai pas été piqué, répondit le vieil homme.

Perplexe, l'autre pilote se retourna vers l'avant du navire.

— *Peu importe qui je suis*, poursuivit mentalement Allie. *Tu vas prendre les commandes et modifier la trajectoire !*

Mais il n'en fit rien, et c'est alors qu'elle passa à l'action. C'était l'affrontement de deux volontés, et bien qu'elle fût une intruse dans le corps de cet homme, il lui semblait que son propre sens du toucher était devenu plus sensible. Peut-être que...

Elle lui enjoignit de tendre la main et il s'exécuta. Ses doigts frémissaient tandis que leurs deux esprits luttèrent pour en prendre le contrôle, mais finalement, Allie l'emporta. Elle surfait non seulement sur les pensées, mais aussi sur les corps, et pouvait donc se servir de celui de cet homme comme du sien. Elle posa la main sur l'épaule de l'autre pilote et parla avec la voix éraillée d'un homme qui avait fumé deux paquets de cigarettes par jour le plus clair de sa vie.

— Tu peux descendre, s'entendit-elle dire. Je finirai la traversée.

L'autre ne fit pas d'objection, heureux de prendre une pause.

Le vieux pilote résista mentalement à Allie pour reprendre le contrôle de son corps.

Patience ! lui dit-elle. *Patience ! C'est bientôt fini.*

Mais cela ne fit que le terrifier davantage.

Allie empoigna le volant et le fit tourner vers la droite. Elle ne voyait plus le vaisseau fantôme, mais elle se souvenait de son emplacement. Le ferry amorça un virage qui le fit dévier de son parcours habituel.

Soudain, une idée frappa Allie : je revis ! Je suis de chair, de sang et d'os. Elle se souvint de l'enfant qui lui avait affirmé l'existence d'autres manières de renaître : était-ce ce qu'il avait voulu dire ? Elle savait qu'elle venait de faire une découverte capitale, mais dans l'immédiat, elle n'avait pas le temps d'y réfléchir.

Elle maintint la nouvelle trajectoire pendant une minute entière. Lorsque cette minute fut écoulée, le corps qu'elle avait envahi tremblait de toute la force de la volonté de l'homme qui tentait de le reconquérir. Dès qu'elle l'eut quitté, l'homme poussa un gémissement, mais se maîtrisa aussitôt. Il tamponna son front en sueur et, refusant de s'abandonner à la stupeur devant ce qui lui était arrivé, se concentra sur son travail et fit tourner le volant pour repartir vers Staten Island. Elle l'entendit cependant prononcer à voix basse une litanie de *Je vous salue, Marie*. Elle aurait voulu l'assurer que tout allait bien, que cela ne lui arriverait jamais plus, mais elle n'en eut pas le temps, car le vaisseau fantôme était tout proche.

Son changement de trajectoire avait entraîné le ferry droit vers lui. La proue de l'énorme navire percuta le flanc tribord du ferry, mais au lieu de le fendre en deux, il passa à travers comme s'il n'existait pas. Autour d'Allie, les éléments du ferry parurent s'évanouir dans l'air, annihilés par la

réalité de l'Éternéant, tandis que le vaisseau fantôme allait de l'avant. Elle se rappela l'observation de Mary sur la difficulté de percevoir deux objets occupant simultanément le même espace.

La proue du vaisseau la frappa, la harponnant solidement, et elle comprit qu'elle ne pourrait traverser sa coque en acier ! Si elle ne trouvait rien à quoi se retenir, le vaisseau la pousserait par-dessus bord. Tâtonnant à la recherche d'une prise, elle vit passer devant elle l'ancre qui pendait par une ouverture de la proue. Elle l'empoigna et se retrouva soulevée en l'air. Un instant plus tard, le ferry s'éloignait, progressant avec régularité vers Staten Island, et Allie s'accrochait de toutes ses forces à une ancre suspendue au-dessus des eaux tumultueuses de la baie de New York. Tout en remerciant mentalement ses parents pour l'avoir forcée à suivre des cours de gymnastique pendant quatre ans, elle escalada la chaîne de l'ancre et sauta adroitement sur le pont du vaisseau fantôme.

Aussitôt, elle fut empoignée par un équipage de pirates à l'allure incroyable, encore plus difformes que les Enfants de chœur. Ils la portèrent presque vers le pont supérieur, où une créature était vautreée sur un trône tape-à-l'œil.

Cette créature n'avait rien d'humain. Bien que répugnée par son apparence, Allie ne pouvait s'empêcher de la contempler. En guise de mains, elle arborait des pattes à trois doigts terminées par des griffes acérées, et une peau rouge comme un homard ébouillanté, et tavelée comme la surface de la lune. Ses yeux asymétriques semblaient mener une vie indépendante du reste de sa personne, et la vilaine touffe de cheveux aussi fins que des pattes d'araignée qui surmontait son crâne paraissait prête à en décamper d'un instant à l'autre. Cette créature était tellement au-delà du grotesque que la peur d'Allie était teintée de fascination. Comment une telle horreur pouvait-elle exister ?

— Qui êtes-vous ? demanda-t-elle.

Elle croyait l'avoir seulement pensé, mais elle se rendit compte qu'elle avait parlé à voix haute.

— Je suis le McGill, répondit la créature. Tremble en entendant mon nom.

Allie éclata de rire. Elle n'en avait pas eu l'intention, mais cette réponse lui paraissait si ridicule qu'elle n'avait pu se retenir.

Le McGill se renfroigna, ou c'est du moins ce qu'elle crut voir. Il agita une patte sale et tous les « pirates » rassemblés autour de lui s'égaillèrent comme des rats, sauf un garçon à la tête étrangement petite qui se tenait à côté d'Allie.

— Tu ne peux imaginer les souffrances que je vais t'infliger, déclara le McGill.

Allie en était convaincue, mais elle refusait de montrer sa frayeur comme elle l'avait fait avec le Hunteur. Elle avait appris au moins une chose depuis son arrivée dans l'Éternéant : les monstres n'ont que le pouvoir qu'on leur concède. Cela dit, l'irrespect flagrant n'était pas la méthode idéale pour se tirer d'affaire.

— On m'a dit que vous étiez la plus redoutable créature de l'Éternéant, reprit-elle en inclinant respectueusement la tête. Maintenant, je vois que c'est vrai.

Le McGill esquissa une sorte de sourire avant de braquer son œil pendouillant vers le garçon à la tête disproportionnée.

— Qu'en penses-tu, Tête d'épingle ? demanda-t-il. Dois-je la faire jeter par-dessus bord, ou pire ?

— Pire, répondit Tête d'épingle.

Le McGill remua sur son trône à la recherche d'une position plus confortable pour son corps disgracieux, ce qui semblait relever de l'impossible.

— Comment t'es-tu glissée à bord de mon navire ? demanda-t-il.

— Personne n'y était encore jamais arrivé, n'est-ce pas ? s'enquit Allie avec un large sourire.

— En fait, non, répondit Tête d'épingle, s'attirant un regard foudroyant du McGill.

— Comment as-tu fait ? demanda-t-il sur un ton impérieux.

— Je vais vous le dire, mais seulement si...

— Seulement rien, coupa le McGill en balayant l'air de sa patte griffue. Je ne négocie pas. Jetez-la par-dessus bord, elle ne m'intéresse plus.

Tête d'épingle s'approcha d'Allie pour l'empoigner, mais elle l'esquiva.

— Non, dit-elle, attendez... je vais vous dire comment je suis montée à bord.

Tête d'épingle hésita. Allie, qui avait cru pouvoir obtenir ce qu'elle voudrait en manœuvrant bien, comprit qu'elle n'en aurait même pas la possibilité. Le McGill refusait de se prêter à ce jeu et avait réellement l'intention de la faire jeter à la mer. Dans ce cas, la meilleure solution consistait à gagner du temps, afin de trouver un moyen de sauver Nick et Racine... s'ils se trouvaient encore sur le bateau.

— J'ai pris le ferry de Staten Island, expliqua-t-elle rapidement, et je me suis glissée à bord de votre navire quand le ferry est passé à travers.

Les yeux erratiques du McGill se braquèrent simultanément sur elle. S'appuyant sur les accoudoirs de son trône, il se leva avec difficulté.

— Il me semblait bien que ce ferry avait changé sa trajectoire, dit le McGill. C'était toi ?

Allie se demanda quelle réponse, un oui ou un non, lui épargnerait un sort funeste, avant de comprendre que ce seraient les deux.

— Oui et non, répondit-elle.

— Explique-toi, ordonna le McGill en s'avançant vers elle.

— Comme je ne pouvais pas faire virer le navire toute seule, j'ai en quelque sorte envahi le corps du pilote pour prendre les commandes.

Le McGill la fixait en silence de son regard hideux.

— Et je suis censé avaler ça ? dit-il enfin.

— Croyez ce que vous voulez, je vous dis la vérité.

Le McGill la dévisagea un instant en silence.

— Tu saurais posséder et contrôler les vivants ? Tu es une corpsbrioleuse ? demanda-t-il.

Allie n'aimait pas ces expressions. Était-ce vraiment ce qu'elle avait fait ? Avait-elle possédé le pilote ? Était-elle une corpsbrioleuse ? Cela lui paraissait tellement... criminel.

— Je préfère appeler cela du surf corporel, répondit-elle.

Le McGill éclata de rire.

— Du surf corporel... Excellent ! fit-il. (Pendant un instant, il gratta d'un air pensif la tige de son

œil pendouillant.) Comment t'appelles-tu ?

— Allie. Allie la Sans-Caste.

Nullement impressionné par ce titre, le McGill enfouit une griffe dans son énorme nez, en retira une crotte de la taille d'un cafard et la projeta sur le mur, où elle resta collée. Allie fit la grimace.

— Emmène-la en bas, ordonna-t-il à Tête d'épingle.

— Est-ce que je dois l'accrocher avec les autres ?

— Non, emmène-la plutôt dans la cabine des invités.

Tête d'épingle saisit le bras d'Allie, qui se dégagea aussitôt.

— Vous avez arraché deux de mes amis aux griffes du Hanteur, dit-elle.

— Deux de tes amis, répéta lentement le McGill, soudain attentif.

— Sont-ils ici ?

— Peut-être que oui, ou peut-être que non. Pour l'instant, rejoins ta cabine. Je te ferai appeler.

Allie poussa un soupir, consciente qu'elle ne pouvait se permettre d'insister.

— Je vous remercie de votre... magnanimité, dit-elle, mais je préférerais que Pois-chiche-dans-la-tête s'abstienne de poser les pattes sur moi.

— Non, moi, c'est Tête d'épingle, rectifia le garçon. Pois-chiche travaille dans la salle des machines.

Le McGill les congédia d'un geste. Moqueur, Tête d'épingle s'inclina devant Allie et elle fut menée à la cabine des invités plus dignement qu'aucun Illumière ne l'avait été depuis l'arrivée de la *Reine du soufre* dans l'Éternéant.

Après le départ de la fille, le McGill revint d'un pas lourd à son trône et se rassit. De l'estrade sur laquelle le siège était placé, il pouvait voir l'océan dans toute son étendue. *La Reine du soufre* était passée sous le pont de Verrazano et allait rejoindre l'Atlantique pour entamer ses éternels allers-retours le long de la côte Est.

Le McGill s'offrait rarement des fantaisies : fondamentalement pessimiste, il s'attendait toujours au pire, exultant quand il l'avait évité, mais cette fille avait éveillé sa curiosité.

Le corpsbriolage ! Ce pouvoir surpassait tous ceux qu'il possédait. La capacité à passer en un éclair d'un corps à un autre, de faire irruption dans le monde des vivants et de retrouver à volonté un nouveau corps... quelle puissance cela lui conférerait ! Cette fille pouvait-elle le lui enseigner ? Si oui, cela valait la peine de suspendre tous ses autres projets. Décidément, l'arrivée de cette nouvelle associée lui ouvrait de passionnantes perspectives.

L'allusion la plus claire de Mary Tourcéleste au McGill dans ses écrits figure dans *Faites attention ! Oui, vous !* Entre deux paragraphes consacrés aux dangers des vortex gravitationnels et de la télé-réalité, elle écrit : « Si jamais vous découvrez dans un mort-lieu des objets de grande valeur tels que des bijoux ou de la nourriture qui ont transmigré, ou n'importe quoi qui vous paraît trop beau pour être vrai, cela risque fort, en effet, d'être trop beau pour être vrai. Évitez ces lieux comme la peste, car vous risquez de vous retrouver dans une situation extrêmement déplaisante. »

On estime généralement que ces phrases font allusion aux pièges tendus par le McGill aux Vertes-âmes sur toute la côte Est. Bien entendu, l'existence de tels pièges n'a jamais été prouvée...

La chambre des carillons

Contrairement à Mary Tourcéleste, le McGill n'avait écrit aucun livre, préférant garder pour lui l'information, comme les objets de sa salle au trésor. Dans le plus grand secret, il lisait pourtant tous les livres de Mary. Au début, ils l'amusèrent, car la moitié de leurs informations était erronée. Toutefois, en avançant dans ses lectures, il comprit que Mary ne se trompait pas du tout dans ses informations : elle les déformait à son gré. À cet égard, elle ressemblait beaucoup au McGill, puisqu'elle gardait toujours le meilleur pour elle-même.

Le fait que Mary ne mentionnât jamais explicitement le monstre dans ses écrits était pour lui une constante source d'irritation. Il était une légende. Après tout, il était le seul véritable monstre de l'Éternéant. Était-ce trop demander que de se voir consacrer un malheureux chapitre ? Un jour, il s'attaquerait à cette fameuse Mary, il la vaincrait, la réduirait à l'esclavage et la forcerait à écrire toute une encyclopédie sur lui, mais pour l'instant, c'était une autre fille qui l'intéressait.

Allie savait que le bon accueil qui lui était réservé à bord de *La Reine du soufre* durerait seulement jusqu'à ce que le McGill se lasse d'elle ou obtienne ce qu'il voulait. Elle pensait « il », parce qu'elle était pratiquement certaine que c'était un homme. Du reste, elle manquait de patience ; elle devait découvrir si Nick et Racine étaient à bord, point final. Une fois dans la cabine des invités, elle attendit que Tête d'épingle s'éloigne pour ouvrir discrètement la porte de la cabine et se glisser au-dehors.

Comme le navire était spacieux et l'équipage du McGill réduit, elle réussit à se faufiler par les écoutilles et les couloirs sans se faire repérer. Elle faillit à plusieurs reprises se retrouver nez à nez avec les sous-fifres du McGill, mais ils étaient si bruyants qu'elle pouvait toujours se cacher à temps.

Un navire dispose de nombreuses salles où garder des prisonniers. Allie explora méthodiquement le vaisseau, ignorant l'atroce odeur d'œufs pourris qui ne faisait que croître à mesure qu'elle descendait dans ses entrailles. Elle découvrit enfin les cales. À en juger par la puanteur et les résidus jaunes qu'elle voyait sur le sol, du soufre y avait autrefois été entreposé, mais à présent, elles abritaient le butin du McGill. Elle s'émerveilla devant le contenu de chaque chambre et se demanda comment tous ces objets avaient fait la traversée. Quelqu'un était-il mort dans cette chaise longue en cuir ? Ce vitrail avait-il transmigré après l'incendie de son église grâce à l'amour avec lequel il avait été fabriqué ? Et cette armoire à l'intérieur de laquelle étaient suspendus une robe de mariée et un smoking ? Les mariés avaient-ils rejoint le terminus lors d'une funeste nuit de noces ? Leur amour, comme celui de Roméo et Juliette, était-il condamné chez les vivants ?

Chacun de ces objets portait en lui une histoire que nul ne connaîtrait jamais, et le manque d'égards avec lequel le McGill les traitait redoubla la haine d'Allie pour cette créature.

Croyant y trouver d'autres trésors entassés, elle ouvrit la porte de la quatrième cale, surprise de la voir si différente des autres. Alors qu'elle la fouillait du regard, son esprit ne parvenait pas à

comprendre tout à fait ce qu'elle voyait. À première vue, il s'agissait d'un mobile géant assez semblable à celui qu'elle avait vu autrefois au Musée d'art moderne. Des masses informes pendaient de chaînes de diverses longueurs et brillaient doucement comme des ampoules à faible voltage.

Soudain, l'un de ces objets parla.

— Quelle heure est-il ? demanda-t-il.

Allie poussa un gémissement, recula et heurta la cloison en acier qui se dressait derrière elle. La cloison rendit un son creux.

— Quelle heure est-il ? répéta le bulbe.

C'était un garçon d'environ deux ans plus jeune qu'elle, vêtu d'un pyjama en flanelle grise et suspendu par les chevilles à environ un mètre cinquante du sol. Un dauphin était imprimé au dos de son pyjama, et un requin sur le devant.

— Je... je ne sais pas, bredouilla Allie.

— Ah bon, fit le garçon, l'air plutôt résigné que déçu.

— Attention, intervint la fille suspendue à côté de lui, il mord.

Le garçon sourit, révélant une rangée de dents acérées comme des rasoirs, semblables à celles du requin sur son pyjama.

— C'est normal pour un prédateur des mers, commenta-t-il.

C'est à cet instant seulement, à la vue de ce qui l'entourait, que la vérité s'imposa à Allie : tous ces bulbes suspendus étaient des Illumières. Tous sans exception. Cette pièce contenait plusieurs centaines d'enfants pendus par les chevilles.

Invention du McGill, ce mobile faisait sa fierté. Comme il était impossible de faire mal à quiconque dans l'Éternéant et que le McGill voulait faire souffrir ses victimes, il avait mis au point une forme de torture à la fois novatrice et fonctionnelle : elle permettait d'entreposer les Illumières qui ne lui étaient pas utiles dans l'immédiat tout en plongeant ses victimes dans un ennui aussi profond qu'inévitable.

La technique du « carillon » consistait à suspendre un fantôme par les chevilles à une longue chaîne ou une corde. Bien sûr, ce n'était pas douloureux, mais mortellement ennuyeux, pour la plus grande satisfaction du McGill, qui aimait à descendre dans la cale pour balancer ses victimes. Elles entraient en collision avec des grondements et des exclamations, un peu comme des carillons éoliens chez les vivants, et c'était ce qu'il appelait « se faire sonner les cloches ».

La première fois que Nick se fit sonner les cloches, il se demanda si c'était mieux ou pire que d'être plongé dans un tonneau de saumure. L'odeur d'œufs pourris était à coup sûr pire que l'ail et l'aneth de la saumure, mais ici, au moins, il se sentait moins seul. Racine, qui avait atteint le nirvana dans son tonneau, gardait un sourire immuable. Nick en conclut qu'il valait mieux être seul que suspendu par les pieds à côté d'un ravi de la crèche. C'était quand même mieux que d'être à côté du hurleur ou du gosse qui voulait se transformer en requin.

Après les avoir attachés, les Affreux leur peignirent des chiffres en noir sur la poitrine. Pour une raison que Nick fut incapable de deviner, il était le numéro 966, et Racine le 266, même si le gamin

qui avait peint ce dernier avait tracé le 2 à l'envers.

— Tes cheveux sont bizarres, observa Racine après le départ des Affreux. Ils se dressent sur ta tête.

— Non, ils pendent, répondit Nick, excédé.

Racine haussa les épaules à l'envers.

— En Chine, le haut est le bas, et tu es à moitié chinois, dit-il.

— Japonais, crétin !

Nick lui envoya une bourrade dans l'épaule, qui eut pour résultat de les faire osciller et entrer en collision avec leurs voisins.

— Faites attention, quoi ! lança l'un d'eux. C'est déjà assez pénible quand le McGill vient nous sonner les cloches, sans que deux abrutis s'y mettent eux aussi.

Les compagnons de chaîne de Nick récriminaient également quand il essayait de monter le long de sa corde vers la grille du plafond. Il voyait le ciel à travers, et il savait qu'en se hissant sur le pont supérieur, il trouverait un moyen de s'évader. Par malheur, les cordes des carillons étaient graissées, si bien qu'il ne pouvait jamais monter plus de trois mètres. Alors, il retombait et entraînait en collision avec les autres, provoquant une réaction en chaîne de pleurnichements qui incitaient le hurleur à hurler, et tous accusaient Nick de ce désordre.

Au fond, en dehors d'une bagarre épisodique et de chants entonnés collectivement, ils ne faisaient qu'attendre que le McGill leur trouve un usage quelconque. Nick rêvait que Mary débarquait avec une centaine d'enfants pour le délivrer, mais jamais il n'aurait imaginé que son sauveur pût être Allie.

— Oh mon Dieu !

Pétrifiée sur place, Allie contemplait les carillons. Elle essaya de les compter, mais ils étaient bien trop nombreux. Certains des chiffres grossièrement peints sur leur poitrine étaient dans les centaines les plus élevées.

— Tu es venue nous délivrer ? demanda le numéro 342.

Ignorant si le sauvetage d'un tel nombre d'Illumières était possible, Allie ne répondit pas.

— Je cherche deux garçons qui viennent d'arriver ici, dit-elle. L'un d'eux s'appelle Nick, l'autre Racine.

— Ils sont de l'autre côté, répondit une voix venue d'en haut.

C'était un garçon plus âgé qu'elle en uniforme de scout, aux cheveux rouille qui pendaient comme une flamme inversée. Sa corde était la plus courte : il était suspendu à cinq mètres environ au-dessus du sol, ce qui faisait de lui le carillon le plus haut et celui qui avait la meilleure vue d'ensemble.

— Ils n'arrêtent pas de parler, ajouta-t-il. Dis-leur de la fermer : c'est vraiment pénible.

Allie fendit la foule des carillons, qui oscillaient sur son passage en grommelant et en se plaignant de ce qu'on les dérangeait. Elle essayait d'avancer doucement, mais la forêt de fantômes pendulant n'appréciait guère son intrusion.

— Taisez-vous, crétins ! ordonna le scout.

Allie se demanda si d'être accroché plus haut que les autres lui conférait automatiquement une position dominante, ou l'incitait simplement à tout prendre de haut.

— J'ai dit : fermez-la ! répéta-t-il. Si vous continuez, vous allez réveiller le hurleur.

Ce dernier était juste à côté d'Allie. Ainsi rappelé à ses devoirs, il se mit à ululer dans l'oreille d'Allie, qui lui plaqua machinalement la main sur la bouche.

— Voilà qui est tout à fait déplacé, lui dit-elle. Ne recommence jamais. Jamais. (Le hurleur la considéra d'un air inquiet.) Est-ce bien clair ? demanda-t-elle.

Il acquiesça et elle ôta la main de sa bouche.

— Je peux hurler juste un peu ? demanda-t-il.

— Non, répondit-elle. Ta période de hurleur est terminée.

— Mince alors !

Il se tut.

— Hé, vous avez entendu ? cria quelqu'un. Elle a fait taire le hurleur !

La chambre résonna d'applaudissements.

— Allie, c'est toi ? demanda la voix de Nick.

Elle dut se frayer un chemin au milieu d'autres pendules avant de retrouver ses deux amis. Nick était suspendu à un mètre cinquante du sol, la tête au niveau des yeux d'Allie, Racine environ trente centimètres plus haut.

— Comment es-tu arrivée ici ? demanda Nick. J'étais sûr que le Hunteur t'avait mise en tonneau, toi aussi !

— Je me suis sauvée avant qu'il en ait le temps, répondit Allie.

— En nous laissant là-bas ?

Allie poussa un soupir. Ils n'avaient aucune idée des épreuves qu'elle avait traversées pour parvenir jusqu'ici et ce n'était pas le moment de le leur expliquer. Elle regarda Racine, qui sourit et la salua en agitant les bras.

— Salut ! dit-il.

Cette paisible acceptation de son sort redoubla la détresse d'Allie.

— Mais c'est horrible ! s'écria-t-elle. Comment le McGill peut-il faire une chose pareille ?

— C'est un monstre, lui rappela Nick. C'est ce que font les monstres.

— Est-ce que tu vas rester avec nous ? demanda joyeusement Racine. Il y a encore de la place juste à côté de moi !

— Ne fais pas attention à lui, dit Nick à Allie. Il a complètement perdu la boule. (Il se démena et fléchit les genoux pour saisir ses chevilles.) Tu peux nous détacher ?

— Si tu les libères, dit le scout, le McGill vous jettera tous les trois par-dessus bord. Il sera peut-être même si furieux qu'il nous jettera tous par-dessus bord.

Allie savait qu'il avait raison. Le McGill était à la fois féroce et imprévisible. D'ailleurs, si elle

les détachait, où iraient-ils ensuite ? Même s'ils pouvaient sortir de la cale, ils resteraient prisonniers sur le navire.

— Je ne peux pas le faire tout de suite, répondit-elle, mais il n'y en a plus pour très longtemps. Tenez bon, ajouta-t-elle, grimaçant intérieurement devant cette malencontreuse formule.

— Tu veux dire que tu vas nous laisser comme ça ? demanda Nick.

— Donne-nous de tes nouvelles ! dit joyeusement Racine.

— Je reviens bientôt, c'est promis, assura Allie.

— Promis ? Tu nous avais aussi promis que la visite au Hunteur serait sans danger, observa Nick, et regarde ce qui est arrivé.

Allie ne tenta même pas de se justifier, car il avait raison. Tout était de sa faute. Elle faisait rarement des excuses, mais cette fois-ci, son : « Je suis désolée » contint tous ceux qu'elle n'avait pas prononcés de son vivant. Après avoir serré maladroitement ses amis contre elle – ce qui les fit encore osciller –, elle sortit en hâte avant de se laisser gagner par l'émotion.

Le corpsbriolage pour les nuls

La Reine du soufre longeait la côte Est en faisant halte ici et là afin que le McGill puisse envoyer quelques membres de son équipage vérifier si l'un de ses pièges à Vertes-âmes avait capturé de nouveaux Illumières. C'étaient des dispositifs très simples, des filets camouflés et liés aux arbres de l'Éternéant. La Verte-l'âme était appâtée par une barre en chocolat ou un sac de pop-corn. Dès qu'elle le saisissait, le piège se refermait et l'emprisonnait jusqu'à l'arrivée de l'équipage du McGill. C'était aussi simple que de prendre un lapin.

Le McGill était très satisfait de ses affaires. Tout allait à merveille. À croire que la rencontre de cette Allie n'avait rien d'une coïncidence. Les forces de l'univers conspiraient en sa faveur. Que ce fussent celles de la lumière ou celles des ténèbres... eh bien, cela restait à déterminer.

Le matin qui suivit l'arrivée impromptue d'Allie, le McGill se rendit dans sa cabine, où il la trouva en train de lire un de ces maudits bouquins de Mary la reine des Morveux.

À son entrée, Allie leva nonchalamment les yeux du lit sur lequel elle était allongée avant de se replonger dans sa lecture.

— Les livres de Mary sont absolument exaspérants, dit-elle. Impossible d'y démêler la vérité du mensonge. Un de ces jours, je vais remettre les pendules à l'heure avec elle.

Le McGill dut réprimer un sourire. Elle détestait Mary autant que lui. C'était bon signe.

Alors qu'il secouait la tête en un geste de dédain étudié, sa chevelure visqueuse décrivit un cercle dans l'air et projeta de la graisse sur le mur d'en face.

— Enseigne-moi le corpsbriolage, ordonna-t-il.

Allie tourna une page de son livre sans lui accorder un regard.

— Je ne suis pas à vos ordres, répondit-elle.

Le McGill resta un instant silencieux, se demandant s'il devait cracher des asticots sur elle ou la traiter avec une patience inhabituelle. Il opta pour la patience.

— Enseigne-moi le corpsbriolage... s'il te plaît, reprit-il.

Allie posa le livre et s'assit.

— Bon, puisque vous avez employé le mot magique, pourquoi pas ? fit-elle.

Elle ne paraissait éprouver aucun dégoût à sa vue. Voilà qui était plus que déconcertant. Tout le monde, y compris son équipage, le trouvait parfaitement répugnant. Sa capacité à inspirer la répulsion faisait sa fierté. Cette fille allait l'obliger à se montrer encore plus inventif.

Il ignorait qu'en réalité, Allie éprouvait du dégoût, mais elle était très douée pour dissimuler ses émotions. Elle avait décidé que le McGill avait suffisamment de pouvoir sur elle. Elle n'était nullement disposée à lui faire par-dessus le marché le plaisir de la dégoûter.

— Le corpsbriolage, commença-t-elle. Première leçon.

— J’écoute.

Allie hésita. Elle s’était elle-même mise dans une impasse, car si une créature ne devait à aucun prix maîtriser cet art, c’était le McGill. Elle-même n’y connaissait pas grand-chose, car elle n’en avait fait l’expérience qu’une fois, avec le pilote du ferry, mais ça, le McGill l’ignorait. De son point de vue, elle était experte en la matière. Tant qu’elle saurait lui jouer la comédie, elle pourrait se tirer d’affaire.

— La possession des vivants est extrêmement ardue, reprit-elle avec autorité. Pour commencer, il faut trouver... euh... un vortex spirituel.

— Un vortex spirituel, répéta le McGill. Je n’ai aucune idée de ce que c’est.

Allie non plus, mais peu importait.

— Tu veux dire, un lieu hanté ? demanda le McGill.

— Oui, c’est ça.

— Un lieu inexplicablement hanté ?

— Tout juste !

Le McGill médita en caressant son menton bulbeux.

— Je connais un endroit de ce genre, une maison à Long Island, dit-il. Nous l’avions explorée à la recherche d’Illumières. Nous n’en avons pas trouvé un seul, mais je me souviens que les murs de cette maison nous répétaient sans arrêt de partir.

— Parfait, déclara Allie. C’est là que nous commencerons nos leçons.

Le McGill acquiesça.

— Je te convoquerai à notre arrivée, déclara-t-il.

Après son départ, Allie donna libre cours à son dégoût, trembla et se roula par terre, puis regagna son lit pour achever de se dégoûter en lisant les mensonges de Mary, espérant découvrir au milieu de ses conseils inutiles une ruse pour vaincre le McGill.

Comme tout être arrogant, le McGill se croyait capable de démasquer ceux qui lui mentaient. Ce fut cette arrogance qui l’empêcha de comprendre qu’Allie se jouait de lui. Il flânait sur le pont, ravi du nouveau tour que prenait son existence. Autour de lui, son équipage vaquait à ses tâches. En réalité, tout ce nettoyage et cet astiquage étaient inutiles. Ce qui était rouillé et ce qui était couvert de soufre le resterait malgré tous les efforts de l’équipage. Ce dernier ne pouvait guère que ramasser les miettes de biscuits que le McGill laissait derrière lui. Il insistait néanmoins pour que son navire ressemble à un vrai navire, son équipage à un vrai équipage, or le nettoyage était le travail de tout équipage qui se respecte. C’étaient toujours les mêmes qui nettoyaient toujours les mêmes lieux toujours aux mêmes heures. Bref, la routine, comme c’était l’usage sur tout vaisseau fantôme digne de ce nom. Mais Allie venait rompre cette routine.

Le McGill déambulait fièrement devant ses hommes en leur jetant à la tête de petits insectes noirs ou en crachant sur leurs chaussures, histoire de leur rappeler qui commandait. Il remonta ensuite sur le pont supérieur et ordonna au pilote de faire demi-tour afin de mettre le cap sur Long Island et la

maison hantée dont il avait parlé à Allie. Puis il se rassit sur son trône et tendit le bras vers un crachoir en cuivre terni placé à côté de lui. Ce crachoir était censé recueillir les jets de tabac, de salive et autres saletés, mais il remplissait désormais une tout autre fonction. Le McGill plongea la patte dedans et en sortit l'un des biscuits chinois dont il était rempli.

Mary Tourcéleste était une ennemie mortelle de ces biscuits prédisant la fortune, contre lesquels elle mettait ses lecteurs en garde. Cette seule idée faisait éclater de rire le McGill. Ce que Mary dissimulait à ses lecteurs, c'était l'abondance de ces biscuits dans l'Éternéant : ils étaient moins nombreux que toutes ces pièces sans effigie, mais bien plus utiles. Pour une fois, Mary lui avait rendu service, car si ses lecteurs ne touchaient pas à ces biscuits, cela signifiait qu'il en resterait davantage pour lui !

Le McGill écrasa le biscuit entre ses doigts, jeta les miettes sur le pont afin que ses hommes se les disputent comme des mouettes, puis s'assit sur son trône et lut le message caché dans le biscuit :

C'est de l'eau que viendra votre salut.

Allie était surgie de l'eau, pas vrai ? Il se renversa dans son trône, enchanté.

Comme l'avait prédit le McGill, la maison de Long Island leur répétait en continu de débarrasser le plancher.

Elle le disait bruyamment et fréquemment. C'était une maison insupportable. Toutefois, si elle aboyait, elle ne mordait pas. Le jeune couple qui l'habitait n'entendait pas ses aboiements, car l'homme comme la femme étaient sourds. Cela exaspérait la maison, qui ne connaissait pas le langage des signes. C'était donc certainement une grande satisfaction pour elle d'avoir enfin entre ses murs des créatures capables de l'entendre, même si elles n'étaient nullement disposées à l'écouter. En tout cas, Allie devait admettre que c'était l'endroit idéal pour ses premiers cours bidons de corpsbriolage.

— Ça ira, dit-elle au McGill. Pour commencer, il faut trouver un mort-lieu dans cette salle.

Ce n'était guère difficile, car la maison en était truffée comme un gruyère. Apparemment, beaucoup de gens étaient morts là, mais Allie préférait ne pas y penser.

Le McGill en choisit un près d'une fenêtre qui donnait sur la mer.

— Et maintenant ? demanda-t-il.

— Fermez les yeux.

— Je ne peux pas fermer les yeux.

— C'est vrai, j'avais oublié. Bon, gardez-les ouverts. Restez face à l'océan... et attendez que le soleil se lève.

— Il est midi, observa le McGill.

— Oui, je sais. Vous devez rester ici et attendre que le soleil se lève pour le regarder.

— Sssss... sortez d'ici ! ordonna la maison.

— S'il fallait être ici à l'aube, pourquoi ne me l'as-tu pas dit plus tôt ?

— Vous savez quel est votre problème ? dit Allie. Vous n'avez aucune patience. Vous êtes

immortel : ce n'est pas comme si vous aviez quelque chose d'urgent à faire. Le corpsbriolage demande de la patience. Restez ici et attendez l'aube.

Le McGill la regarda d'un air mauvais et cracha quelque chose de marron sur sa chaussure.

— Très bien, dit-il, mais tu attendras avec moi. Si je dois entendre cette idiotie de maison toute la sainte journée, tu l'entendras aussi.

Ils attendirent donc, ignorant les activités futiles des locataires et faisant la sourde oreille aux ordres de la maison.

Le lendemain, cependant, le ciel était couvert, et au lieu d'un soleil levant, un simple trait de lumière grise apparut à l'horizon.

— Vous devrez attendre jusqu'à demain, dit Allie au McGill.

— Pourquoi ? Quel rapport avec le corpsbriolage ?

Allie leva les yeux au ciel comme si la réponse était évidente.

— La contemplation du soleil levant rend clairvoyant. On ne peut pas posséder tous les vivants. La clairvoyance permet de détecter ceux qui peuvent l'être.

Le McGill la regarda avec scepticisme.

— C'est comme ça que tu as appris le corpsbriolage ? demanda-t-il.

— Eh bien... c'est la première étape.

— Combien y en a-t-il en tout ?

— Douze.

Le McGill la dévisagea de ses yeux dissymétriques.

— Y a-t-il dans cette maison quelqu'un qu'on puisse posséder ? demanda-t-il.

Allie se rappela ses visions fugitives des habitants, qui communiquaient par gestes compliqués. En vérité, on pouvait posséder n'importe qui, mais ça, elle n'allait pas le révéler au McGill. Son objectif était de gagner du temps pour repérer ses faiblesses. Si elle parvenait à le faire passer par ces douze ridicules étapes et à le convaincre qu'il savait tout sur le corpsbriolage, elle réussirait peut-être à le vaincre, ou du moins à libérer ses amis. En tout cas, elle devrait trouver un moyen d'évasion rapidement, car le jour où le McGill comprendrait qu'il avait été dupé, sa fureur ébranlerait tout l'Éternéant.

— La femme peut être possédée, répondit-elle.

— Montre-le-moi, répondit la créature. Possède-la.

Allie serra les dents. Sa prise de contrôle sur le pilote du ferry avait été à la fois passionnante et terrifiante. C'était une expérience intense, mais franchement répugnante, comme de porter les vêtements imprégnés de transpiration de quelqu'un d'autre. Toutefois, si elle voulait faire marcher le McGill, elle était obligée de s'exécuter.

— D'accord, je vais le faire, mais seulement si vous me dites pourquoi vous gardez tous ces enfants suspendus dans votre navire et pourquoi vous les numérotez.

— Je te le dirai quand tu auras possédé cette femme, répondit-il après un instant de réflexion.

— Très bien.

Allie roula les épaules comme un sportif s'échauffant pour une course, puis s'approcha de la femme, qui était à la cuisine. Il lui fut plus facile de prendre possession d'elle que du pilote du ferry, peut-être parce que c'était une femme, ou parce qu'elle avait fait des progrès en corpsbriolage. La femme ne devait jamais comprendre ce qui lui était arrivé. Allie fut tout d'abord frappée par le silence qui régnait en elle. Elle faillit céder à la panique, avant de se souvenir que cette femme était sourde. À présent, le monde autour d'elle avait des couleurs plus vives, comme toujours pour les vivants, et elle sentit en elle la séduisante densité de la chair. Allie fléchit les doigts, et comprit soudain qu'il lui avait suffi d'un instant pour réduire la femme et en prendre le contrôle. Elle regarda autour d'elle. Elle ne pouvait voir le McGill par les yeux de la femme, mais elle savait qu'il était là. S'il voulait la preuve qu'elle était capable de posséder des vivants, il l'aurait. Elle fouilla dans les tiroirs de la cuisine, y trouva un feutre indélébile, se dirigea vers le mur et écrivit dessus en gros caractères : PRENEZ GARDE AU MCGILL.

Elle quitta aussitôt le corps de la femme, car elle ne voulait pas rester dedans une seconde de plus que nécessaire. Le monde des vivants pâlit, se fondit dans les couleurs en demi-teintes de l'Éternéant, et le McGill réapparut. Il lui souriait de toutes ses dents pointues et cariées.

— Très bien ! dit-il. Excellent !

— Maintenant, dites-moi pourquoi vous gardez des Illumières à bord de votre navire.

— Non.

— Vous me l'aviez promis.

— C'était un mensonge.

— Dans ce cas, je ne vous enseignerai plus rien.

— Alors je jetterai tes amis par-dessus bord.

— Ssss... sortez ! reprit la maison.

Allie serra les poings avec un grondement coléreux dont le McGill ne fit que rire. Elle avait beau avoir quelques cartes en main, le McGill lui rappellerait toujours qu'il avait tous les atouts dans son jeu.

— Nous reviendrons ici tous les matins jusqu'à ce que nous ayons un beau lever de soleil. Alors nous passerons à la deuxième étape, déclara-t-il.

Allie ne pouvait qu'obéir : elle n'avait pas le choix. Pendant le trajet de retour en canot vers la *Reine du soufre*, elle garda un silence furibond, plus résolue que jamais à rouler le McGill.

Quant à la femme qu'elle avait possédée, dès qu'elle eut repris le contrôle d'elle-même, elle lut les mots griffonnés sur le mur et en conclut que toutes les rumeurs circulant sur cette maison étaient vraies. Elle contacta immédiatement son agent immobilier et mit la maison en vente, bien décidée à déménager avec son mari pour aller vivre le plus loin possible d'Amityville.

« Prenez garde aux biscuits chinois qui transmigrent, écrit Mary dans *Attention ! Oui, vous !* Ce sont des instruments du diable, et la meilleure chose à faire est de les éviter comme la peste. FUYEZ TOUTE TENTATION !

Ne vous approchez pas des restaurants chinois ! Ces biscuits malfaisants pourrissent la main qui les touche. »

Satané biscuit chinois

Suivant les prescriptions d'Allie, le McGill franchissait les premières étapes de l'apprentissage du corpsbriolage. Il était désormais censé posséder la « clairvoyance » qui lui permettrait de découvrir quels humains il pourrait posséder. Pourtant, quand il observait les vivants, ils lui paraissaient tous semblables, mais il s'abstenait de le dire. La clairvoyance lui viendrait tôt ou tard, se répétait-il, quand il aurait franchi toutes les étapes. Elle avait intérêt à venir...

La deuxième étape consistait à suivre un vivant dans toutes ses actions pendant vingt-quatre heures. « L'idée est d'établir une harmonie avec les actions des vivants, avait expliqué Allie. » C'était une tâche d'une difficulté imprévue, car les vivants pouvaient voyager à travers le monde par des moyens que le McGill ne possédait pas. Dès qu'il emboîtait le pas à quelqu'un, ce quelqu'un montait dans une voiture, dans un train (ou même, à une occasion déconcertante, dans un hélicoptère), qui l'emportait trop vite pour que le McGill puisse le suivre à pied.

Il réfléchit plusieurs jours avant de choisir quelqu'un qui n'irait nulle part : l'un des détenus d'une prison locale. Il passa vingt-quatre heures à observer les activités limitées de ce prisonnier, avant de retourner triomphalement sur la *Reine du soufre*.

La troisième étape était nettement plus ardue : il devait accomplir une action désintéressée, ce qu'il jugeait impossible.

— Vous pourriez par exemple libérer un ou deux prisonniers de la chambre des carillons, suggéra Allie, mais le McGill s'y refusa purement et simplement.

— Ça ne serait pas désintéressé, parce que je le ferais seulement pour obtenir quelque chose en échange, dit-il.

Non, si l'altruisme était ce qu'on exigeait de lui, la tâche serait effectivement ardue. Une consultation de biscuits chinois s'imposait. Quand Allie eut regagné sa cabine, il plongea la main dans son crachoir, saisit un biscuit qu'il écrasa et en retira un bout de papier sur lequel il lut :

La réponse vient quand on a oublié la question.

Exaspéré, le McGill préféra lancer les miettes de biscuit par-dessus bord plutôt que de les laisser à son équipage.

Il n'était pas le seul à être irrité de la tournure que prenaient les événements : Allie se maudissait de ne pas avoir été plus maligne. Comment avait-elle pu croire que le McGill se laisserait persuader de libérer ses amis ? Certes, la difficulté de cette troisième étape lui faisait gagner du temps, mais si le McGill se révélait incapable d'altruisme, cela ne ferait que le rendre de plus en plus furieux.

Allie était maintenant libre de ses déplacements sur le navire – plus que n'importe quel membre de l'équipage – mais elle se rendait compte qu'un changement s'opérait en elle. Quand elle se regardait dans un miroir, son reflet lui paraissait légèrement déformé. L'une de ses oreilles n'était-elle pas plus grande que l'autre ? Sa dent du fond avait-elle toujours été de travers ? Elle se demandait dans

combien de temps elle deviendrait aussi difforme que les autres. Elle songeait à tout cela un après-midi sur le pont, en cherchant vainement le rivage des yeux. Le ciel était dégagé, mais elle ne voyait que l'océan à perte de vue. Il lui semblait pourtant que la *Reine du soufre* avait toujours longé la côte, mais à présent, ils étaient en haute mer. C'était troublant, car même si elle était consciente de ne plus faire partie des vivants, la vision de leur monde lui permettait de garder un lien avec son passé. Ils devaient être en ce moment au large du New Jersey, au sud de l'État, dans la région où sa famille habitait, mais le rivage restait invisible.

Alors qu'elle scrutait l'horizon, le McGill s'approcha d'elle de son horrible démarche claudicante.

— Pourquoi sommes-nous si loin de la côte alors que vous êtes censé faire la tournée de vos pièges ? demanda Allie.

— Je n'en ai pas dans le New Jersey, fut sa seule réponse.

— Mais pourquoi venir jusqu'ici, en pleine mer ?

— Sûrement pas pour répondre à des questions stupides.

— Alors pour quelle raison êtes-vous venu me voir ?

— J'étais sur le pont et je t'ai vue regarder par-dessus le bastingage. Je suis descendu voir si tu allais bien.

Allie trouva cette manifestation d'inquiétude à son égard bien plus embarrassante que la substance visqueuse qui s'écoulait tout naturellement des divers orifices du McGill. Il approcha sa patte pelée de son visage et lui souleva le menton. Allie jeta un regard à ce doigt enflé et turgide, violacé comme celui d'un poisson mort resté trois jours en plein soleil, et s'écarta, écœurée.

— Je te dégoûte, dit le McGill.

— N'est-ce pas ce que vous voulez ? répondit Allie.

Elle savait depuis le début qu'il tirait une grande fierté de son pouvoir de répulsion. Il ne laissait passer aucune occasion d'être répugnant et se montrait inventif dans ce domaine. Pourtant, en cet instant, il ne paraissait guère satisfait.

— Peut-être ma main pourrait-elle devenir plus douce, dit-il. Je m'y emploierai.

Allie dut faire un effort pour ne pas le dévisager. Je ne rêve pas : ce monstre est en train de tomber amoureux de moi, pensa-t-elle. Nullement compatissante de nature, elle n'était pas du genre à accepter ou seulement à comprendre ce genre de situation.

— Inutile de me faire du charme, répondit-elle. La Belle et la Bête, ça ne prend pas avec moi, compris ?

— Je n'essaie pas de te faire du charme. Je voulais seulement être sûr que tu n'allais pas te jeter à la mer.

— Pourquoi ferais-je une chose pareille ?

— Certains le font, par exemple les membres de mon équipage qui préfèrent s'enfoncer sous terre plutôt que de me servir.

— Peut-être font-ils bien, répondit Allie. Comme vous refusez de libérer mes amis et de répondre à mes questions... je serais peut-être mieux au fond de la mer.

Le McGill secoua la tête.

— Tu ne te rends pas compte de ce que tu dis... moi, je sais ce que c'est que la gravimmersion.

Soudain, il se tut. Ses yeux ballants et dissymétriques étaient comme perdus dans la contemplation d'un lieu qu'il était le seul à voir.

— Ça commence par l'eau, reprit-il, mais ça finit toujours dans la boue. Et puis dans la pierre. Quand on s'enfonce sous terre, il fait noir comme dans un four, et froid. On sent la pierre jusque dans son corps.

Allie se souvint de la fois où Johnnie-O avait essayé de l'enfoncer sous terre. Elle éprouva de nouveau la sensation de la terre dans son corps. Ce n'était pas une expérience qu'elle souhaitait renouveler.

— On sent la pression augmenter autour de soi à mesure que la pesanteur vous tire vers le fond, poursuivit le McGill. Alors il commence à faire très chaud, trop chaud pour un vivant. La pierre rougeoit, puis se liquéfie. Cette chaleur est brûlante. Elle devrait vous désintégrer, mais pas du tout. Ça ne fait pas mal parce qu'on n'est plus sensible à la douleur, mais on sent l'intensité de la chaleur... c'est à devenir fou. On ne voit plus que ce rouge flamboyant, qui devient blanc à mesure que la température monte. Et c'est tout ce qu'on perçoit : la lumière, la chaleur, et la chute continue vers le fond.

Allie voulut l'interrompre, mais se rendit compte qu'elle en était incapable. Elle ne pouvait s'empêcher de l'écouter.

— On descend pendant des années et des années, et de temps en temps, on croise d'autres personnes, dit le McGill. On sent leur présence autour de soi. Leurs voix sont étouffées par la pierre en fusion. Ils vous disent leur nom, s'ils s'en souviennent encore. Enfin, au bout de vingt ans, on arrive dans un lieu tellement rempli de fantômes qu'on s'arrête. Alors on comprend qu'on restera là et on commence à attendre.

— À attendre quoi ?

— N'est-ce pas évident ?

Allie préférait ne pas penser à la réponse.

— La fin du monde, acheva le McGill.

— Parce que le monde... va finir ?

— Bien sûr. Probablement pas avant des centaines de milliards d'années, mais un jour, le soleil s'éteindra, la Terre explosera et tous les enfants prisonniers de son centre seront libres de graviter dans l'univers et de faire tout ce que feront les Illumières quand la pesanteur n'existera plus.

Allie essaya d'imaginer une attente de plusieurs milliards d'années, mais dut y renoncer.

— C'est horrible, dit-elle.

— Non, cela n'a rien d'horrible, répondit le McGill, et c'est ce qui rend le tout pire qu'horrible.

— Je ne comprends pas.

— Quand on est au centre de la Terre, on oublie qu'on a des bras et des jambes, parce qu'on n'en a plus besoin. Ils ne servent plus à rien. On n'est plus qu'un fantôme. Bientôt, on ne sait plus où on finit, ni où la Terre commence... et on comprend que ça n'a plus d'importance. On se rend compte

qu'on a une patience sans limites. Assez de patience pour attendre jusqu'à la fin du monde.

— « Reposez en paix », dit Allie. Peut-être est-ce ce qu'on entend par là.

Peut-être était-ce miséricordieux de la part de l'univers d'offrir aux âmes perdues et condamnées à l'attente la bénédiction de la paix éternelle. Cela lui rappelait un peu l'étrange béatitude que Racine avait trouvée dans son tonneau.

— Pour moi, une telle patience n'est même pas imaginable, déclara-t-elle.

— Pour moi non plus, dit le McGill. Je suis donc remonté à la surface à la force de mes bras.

Allie regarda le McGill, dont les yeux n'étaient plus perdus dans le lointain, mais fixés sur elle.

— Vous voulez dire que...

Le McGill acquiesça.

— Ça m'a pris plus de cinquante ans, mais je voulais à toute force remonter, et quand on veut quelque chose assez fort, on est capable de tout. Personne ne l'a jamais voulu comme moi : je suis le seul à être revenu du centre de la Terre. (Le McGill regarda ses griffes rongées.) Ça m'a aidé de m'imaginer en monstre surgissant des profondeurs, et quand j'ai enfin rejoint la surface, c'était ce que j'étais devenu : un monstre. Et c'est exactement ce que je veux être.

Bien que rien dans la face hideuse du McGill n'eût changé depuis le début de son récit, Allie aurait juré y déceler une différence.

— Pourquoi m'avez-vous raconté tout cela ? demanda-t-elle.

Le McGill haussa les épaules.

— Je pensais que je te le devais, parce que tu mérites un minimum de vérité en échange de ton aide.

Bien que le portrait que le McGill avait tracé de lui-même n'eût rien d'enchanteur, il réconforta Allie. Elle se sentit un peu moins perdue.

— Merci, dit-elle. C'était très attentionné de votre part.

Le McGill leva la tête.

— Attentionné... tu crois que c'était désintéressé ? demanda-t-il.

Allie acquiesça.

— Je crois que oui, répondit-elle.

Le McGill eut un large sourire qui découvrit ses gencives pourries.

— La réponse vient quand on a oublié la question : c'est ce que prédisait le biscuit chinois, fit-il.

— Le biscuit chinois ? demanda Allie. Que voulez-vous dire ?

Le McGill ignore sa question.

— Maintenant que j'ai accompli une action désintéressée, je suis prêt pour la quatrième étape, dit-il.

Après une lecture attentive de tous les ouvrages de Mary à sa disposition, Allie repéra enfin le

paragraphe consacré aux biscuits chinois. Mary les décrivait comme maléfiques et recommandait de les éviter comme la peste. Allie en conclut que si elle redoutait ces biscuits au point de les interdire, ils avaient sûrement un intérêt quelconque.

Elle partit à la recherche de Tête d'épingle. Il était au mess avec le reste des Affreux, qui se distraient toujours avec les mêmes jeux. Ils revendaient et échangeaient de vieilles vignettes de base-ball représentant des joueurs morts depuis longtemps. Ils se disputaient pour savoir qui avait triché aux dames. Comme dans le royaume de Mary, ils se seraient enlisés dans leur routine et dans leurs sempiternelles querelles si le McGill ne les avait pas arrachés à leurs jeux. Allie s'exhorta à ne jamais l'oublier. Ne baisse plus ta garde, se répéta-t-elle. Ne retombe pas dans la routine.

Quand elle entra au mess, les Affreux l'ignorèrent ou la foudroyèrent du regard. Ils la détestaient, furieux qu'elle ait fait la conquête du McGill quand eux n'y étaient jamais parvenus. Ils devaient pourtant admettre à contrecœur que leur situation s'était améliorée depuis son arrivée. À présent, le McGill avait l'esprit ailleurs et les importunait moins de ses exigences.

Tête d'épingle comprenait mieux que ses compagnons l'intérêt de la présence d'Allie. Au début, elle l'avait cru jaloux d'elle comme Vari l'avait été de Nick. En réalité, comme Tête d'épingle servait d'exutoire aux fureurs du McGill, l'arrivée d'Allie l'avait soulagé. Elle pouvait difficilement le considérer comme un ami, mais ce n'était pas un ennemi non plus. Allie était sûre d'une chose : il avait plus de cervelle que sa petite tête ne le laissait supposer, et c'était grâce à lui que tout marchait à peu près sur *La Reine du soufre*.

Tête d'épingle arbitrait une partie de « Premier qui bronche » opposant deux autres membres de l'équipage. Dans ce jeu, chaque joueur frappe de la paume de ses mains celles de l'autre, et s'il bronche, son adversaire a le droit de lui porter un coup supplémentaire.

— Raconte-moi tout ce que tu sais sur les biscuits chinois, lui dit-elle.

Tête d'épingle abandonna aussitôt les deux joueurs, entraîna Allie à l'écart et la fit asseoir à une table où ils pouvaient parler loin des oreilles indiscrètes.

— Qu'est-ce que tu veux savoir sur eux ? demanda-t-il.

— Mary Tourcéleste raconte qu'ils sont diaboliques. C'est vrai ?

Tête d'épingle se mit à rire.

— Mary a dû lire un message funeste, dit-il.

— Alors dis-moi la vérité.

Tête d'épingle regarda autour de lui comme s'il était sur le point de révéler un secret d'une importance capitale.

— Tous ces biscuits transmigrent, répondit-il à mi-voix.

Il fallut un moment à Allie pour digérer cette information.

— Tous ? Qu'est ce que tu veux dire ? demanda-t-elle.

— Je veux dire, vraiment tous. Chaque biscuit chinois fabriqué chez les vivants arrive dans l'Éternéant. Même si des vivants les ouvrent, les fantômes de ces biscuits transmigrent intacts en attendant d'être ouverts par un Illumière.

— Voilà qui est intéressant, commenta Allie. Mais pourquoi en faire un tel secret ?

Tête d'épingle sourit.

— Parce que c'est un secret capital, répondit-il en se penchant vers elle. Parce que dans l'Éternéant, toutes les prédictions se réalisent.

Allie le regarda avec incrédulité. Si les informations diffusées par Mary étaient fausses, peut-être en allait-il de même de ce que Tête d'épingle venait de lui révéler. Peut-être cette histoire de biscuit n'était-elle qu'une rumeur. Ou un mythe. Il y avait un seul moyen de le savoir : en ouvrant l'un de ces biscuits.

Comme le McGill avait parlé de ces biscuits, elle en déduisit qu'il en gardait une provision quelque part. Pendant qu'il inspectait ses pièges sur la côte du Maine, Allie commença ses recherches du côté de son trône.

Les biscuits ne furent guère difficiles à trouver. En fait, elle les aurait certainement découverts plus tôt si elle n'avait pas éprouvé une telle répugnance à s'approcher du crachoir du McGill. Il lui suffit d'un instant de réflexion pour comprendre que le McGill n'avait aucune raison d'utiliser un crachoir. Comme il tirait fierté de son pouvoir de répulsion, il ne s'en servait jamais et crachait partout ailleurs. Le crachoir était probablement l'objet le plus propre à bord.

Allie avait vu juste. En y plongeant la main, elle trouva la collection de biscuits chinois du McGill.

Elle en saisit un, serra les dents et attendit en espérant que, contrairement aux affirmations de Mary, ces biscuits ne pourrissaient pas la main qui les touchait. Sa main ne se décomposa ni ne se ratatina. Allie n'en fut nullement surprise.

Maintenant qu'elle tenait ce petit biscuit, elle était remplie d'une impatience joyeuse. Elle n'avait jamais cru aux prédictions, mais à vrai dire, elle n'avait pas davantage cru aux fantômes. Elle ferma les yeux, referma le poing sur le biscuit et le serra. Il s'émietta avec un crissement qui la ravit. Elle en extirpa le petit bout de papier et lut le message qui y était inscrit :

L'ambition égoïste condamne les amis à mariner dans la saumure.

Allie ignorait ce qui, de la stupeur ou de l'exaspération, dominait en elle. C'était comme si l'univers agitait devant son nez un doigt accusateur pour lui reprocher d'avoir entraîné Nick et Racine chez le Hanteur. Elle décida d'ouvrir un autre biscuit parce que celui-ci faisait allusion au passé et non à l'avenir. Peut-être le deuxième l'aiderait-il davantage. Elle en prit un, le brisa et lut son message :

Vous viendrez en dernier. Vous viendrez en premier.

Comme cela n'avait pour elle ni queue ni tête, elle ouvrit un troisième biscuit et lut :

Durer ou brûler : à vous de choisir.

C'était comme quand on mangeait des pistaches : on ne résistait pas à l'envie d'en ouvrir de nouvelles... Allie saisit un quatrième biscuit, l'ouvrit et lut :

Regardez derrière vous.

Comment le McGill fut joué

Le McGill avait peine à se contenir tandis que, planté derrière Allie, il la regardait voler ses biscuits. Personne avant elle n'avait osé piller sa réserve et la fureur du McGill était terrible, mais pour une fois, il résista à l'envie de s'y abandonner. Il avait franchi avec succès les quatre premières étapes de l'enseignement du corpsbriolage. Il n'en restait plus que huit. S'il se laissait dominer par ses émotions et jetait cette fille par-dessus bord, jamais il n'apprendrait l'art de posséder les vivants. Mais comme la colère était la seule réaction qu'il connaissait, il restait immobile et sans réaction.

Allie se raidit en lisant le quatrième message, se retourna lentement et le vit. Lorsqu'elle le regarda, il lut de la frayeur dans ses yeux. C'était la première fois qu'il la voyait effrayée depuis son arrivée. Si, au début, cette apparente absence de peur l'avait déconcerté, à présent, c'était sa frayeur. Il ne voulait pas qu'Allie le craigne. Cette sensibilité toute nouvelle chez lui le troublait profondément.

— Explique-toi ! ordonna-t-il.

Sa voix était basse et gutturale comme le grondement d'un tigre prêt à bondir sur sa proie.

Allie se redressa, ouvrit la bouche pour répondre, mais hésita. Le McGill savait ce que cette hésitation signifiait. Elle va mentir, pensa-t-il. Et il savait que si elle mentait, il serait incapable de se contenir. Il la lancerait par-dessus bord avec une telle force qu'elle atterrirait sur la côte comme un boulet de canon.

Au bout d'un instant, les épaules d'Allie se détendirent et elle parla :

— Je viens d'apprendre ce que sont les biscuits chinois et je voulais savoir s'il y avait du vrai là-dedans. Je crois que je me suis laissée entraîner.

Cette réponse paraissait honnête, du moins assez pour que le McGill pût garder son sang-froid. Il s'approcha d'elle en claudicant, un œil fixé sur son visage, l'autre sur le crachoir.

— Donne-moi la main, ordonna-t-il, et, comme elle restait immobile, il saisit sa main.

— Que faites-vous ? demanda-t-elle.

Il ne répondit pas, plongea son autre patte dans le crachoir, prit un biscuit, le plaça sur la paume d'Allie, puis referma la patte sur sa main.

— Voyons ce que nous dit l'oracle, déclara-t-il.

Il serra si fort sa main dans son poing que le biscuit éclata et les jointures d'Allie craquèrent. Le McGill lui lâcha la main, saisit le message entre ses griffes acérées et lut :

C'est par la mansuétude qu'on garde le contrôle de soi.

Le McGill sentit sa colère l'abandonner sur-le-champ. Les oracles des biscuits ne mentaient jamais.

— Très bien, je te pardonne, dit-il à Allie. (Il se rassit sur son trône, satisfait.) Et maintenant, hors

de ma vue.

Allie tourna les talons, mais s'arrêta sur le seuil.

— La mansuétude est la cinquième étape, annonça-t-elle avant de disparaître.

Le cerveau d'Allie – son cerveau fantôme d'Illumière – travaillait en accéléré. Sa dernière réponse au McGill avait été impulsive, mais elle avait eu le sentiment de dire exactement ce qu'il fallait. En réalité, bien sûr, il n'existait pas de cinquième étape. Tous ces atermoiements ne lui apportaient rien : pas plus qu'à son arrivée, elle n'était en mesure de libérer ses amis. Elle savait que son seul espoir était de repérer le point faible du McGill, et elle savait également qu'elle le trouverait en résolvant l'une des questions auxquelles il refusait de répondre.

— Pourquoi le McGill ne s'approche-t-il jamais du New Jersey ? demanda-t-elle à Tête d'épingle dès qu'elle put de nouveau lui parler seul à seul.

— Il n'aime pas parler de ça, répondit Tête d'épingle.

— C'est bien pour cette raison que je te pose la question à toi, et pas à lui.

Tête d'épingle allait lui répondre, mais s'interrompit à l'approche de quelques membres de l'équipage. Après leur passage, il répondit à Allie dans un chuchotement :

— Ce n'est pas le New Jersey qu'il évite, mais Atlantic City.

Allie croyait pourtant tout savoir sur Atlantic City. C'était la Las Vegas de la côte Est, avec plusieurs douzaines d'hôtels et de casinos, et une promenade en bois bordée de magasins de confiseries et de bibelots.

— Pourquoi le McGill aurait-il peur d'un endroit pareil ? demanda-t-elle.

— Parce c'est là-bas qu'il a été vaincu, à Steel Pier. Tu comprends, il y avait à Atlantic City deux jetées couvertes d'attractions qui ont brûlé il y a pas mal d'années et transmigré dans l'Éternéant : Steel Pier et Steeplechase Pier. C'est maintenant le repaire des « Maraudeurs des Twin Piers », une bande d'Illumières, de vrais durs, probablement la plus redoutable bande de l'Éternéant. Le McGill les a attaqués il y a vingt ans et ils se sont défendus. Ça a été une bagarre terrible. À la fin, ils ont jeté l'équipage à la mer et capturé le McGill.

— Ils l'ont capturé ?

Tête d'épingle acquiesça.

— Ils l'ont emmené à Steeplechase Pier et enchaîné par les pieds au site de saut en parachute. Là, il n'a plus fait que plonger et remonter toutes les trente secondes pendant quatre ans... jusqu'à ce qu'un traître parmi les maraudeurs le libère.

— Ça m'étonne vraiment qu'il t'ait raconté une chose pareille.

— Il ne m'a rien raconté : c'est moi qui l'ai libéré. (Il la regarda d'un air scrutateur.) Maintenant que j'ai répondu à tes questions, j'en ai une pour toi. Je voudrais savoir si tu enseignes vraiment le corpsbriolage au McGill.

Allie botta en touche.

— Ben oui : c'est ce qu'il veut, hein, répondit-elle.

— Il ne faut pas donner au McGill tout ce qu'il veut.

Allie ne s'était pas attendue à une telle remarque dans la bouche de Tête d'épingle.

— Pourquoi ?... Tu ne veux pas que ton maître apprenne le corpsbriolage ? demanda-t-elle.

— C'est mon capitaine, pas mon maître, répliqua Tête d'épingle avec un accent indigné.

Il réfléchit un instant, les yeux baissés, puis les releva vers Allie. Son regard était maintenant impérieux, insistant, voire accusateur.

— Je ne me souviens plus très bien du temps où j'étais vivant, dit-il, mais je sais que mon père – ou ma mère, peut-être – travaillait dans un asile de fous.

— Un hôpital psychiatrique, rectifia Allie.

— De mon temps, on n'employait pas d'aussi jolis mots pour parler des fous. Parfois, je me débrouillais pour y faire un tour. Ils étaient tous bien tordus, là-dedans, mais certains étaient encore pires : ils étaient possédés.

— Les temps ont changé, remarqua Allie. Personne ne croit plus à ces histoires.

— Qu'on y croie ou non n'y change rien : moi, je parle de ce que j'ai vu.

Tête d'épingle resta un moment perdu dans ses pensées. Allie préférait ne pas imaginer la visite d'un asile d'aliénés chez les vivants.

— Moi, en tout cas, je n'ai rendu personne fou, dit-elle.

— Tout ce que je sais, répondit Tête d'épingle, c'est que si j'étais vivant, je ne voudrais pas que quelqu'un comme le McGill me possède.

— Qu'est-ce que ça peut te faire ? S'il possédait quelqu'un, il quitterait l'Éternéant et tu deviendrais le capitaine de ce vaisseau.

— Je n'ai aucune envie d'être capitaine, répondit-il avec un sourire difforme semblable à un glissement de terrain. Je n'ai vraiment pas la tête à ça.

Allie retourna dans sa cabine et s'allongea pour réfléchir à ce que Tête d'épingle lui avait raconté sur Steel Pier et Steeplechase Pier. Elle eut soudain une idée, un moyen de vaincre le McGill, ou du moins de le distraire assez pour qu'elle puisse s'évader avec ses amis. Son plan d'évasion était aussi simple que dangereux, mais c'était sa meilleure chance de s'en sortir.

Il ne lui manquait plus qu'un petit bout de papier... et une machine à écrire.

Le McGill n'avait jamais éprouvé d'affection pour personne, mais il pressentait que si jamais il devait en avoir pour quelqu'un, ce serait peut-être pour Allie. Cela le troublait, car il savait qu'elle l'abandonnerait pour s'évader avec ses amis dès qu'elle en aurait l'occasion. Le McGill croyait toutefois au chantage : tant que les amis d'Allie danseraient devant son nez, elle ferait tout ce qu'il voudrait. Il savait qu'il ne pourrait jamais lui faire confiance, car il avait perdu toute capacité à faire confiance en même temps que sa dépouille humaine. Le McGill ne se fiait qu'à lui-même, encore se méfiait-il de ses propres motivations. Il se demandait par exemple s'il croyait à cette histoire de possession en douze leçons seulement parce qu'il en mourait d'envie. Ou, pire, croyait-il Allie parce qu'il commençait à bien l'aimer ?

Dans le doute, il résolut de s'assurer de l'honnêteté d'Allie. Dès qu'elle fut descendue dans sa cabine, il fit venir un enfant gigantesque qu'on appelait Bourre-pif. Bourre-pif était mort accidentellement dans sa salle à manger pendant qu'il s'entraînait à la lutte dans le costume de son lutteur professionnel préféré. Le McGill l'emmenait souvent dans ses razzias afin de terroriser les Vertes-âmes qui n'avaient pas encore compris qu'elles n'avaient désormais plus à redouter la douleur physique ni les membres rompus. Ce jour-là, cependant, il avait une autre mission à lui confier.

— Prends deux hommes et un canot de sauvetage, lui ordonna-t-il. Partez en pleine nuit, quand le reste de l'équipage sera couché. N'en parlez à personne, et dès que vous aurez trouvé ce que vous cherchez, rejoignez-nous à Rockaway Point. *La Reine du soufre* y restera ancrée jusqu'à votre retour.

Bourre-pif obéit, enchanté de se voir confier une mission aussi importante.

Le McGill se renversa dans son trône et tripota pensivement les bijoux des accoudoirs. Si Bourre-pif s'acquittait de sa mission, il saurait bientôt si Allie lui avait dit la vérité.

Dans son ouvrage *Mary ne raconte que des mensonges*, tome 2, Allie la Sans-Caste s'exprime ainsi sur la nature de l'éternité : « Mary a peut-être inventé le terme d'“Illumières”, mais elle ne comprend pas nécessairement pour autant ce que cela signifie d'en être un. Peut-être existe-t-il une raison à notre présence dans l'Éternéant, ou peut-être pas. Peut-être cette présence est-elle un pur hasard, ou peut-être fait-elle partie d'un projet de grande envergure que nous sommes trop stupides pour comprendre. Une chose est sûre : notre halo lumineux ne faiblit jamais, ce qui doit bien avoir un sens. Maintenant, c'est à nous de trouver les réponses à ces questions au lieu de nous enliser dans des routines sans fin. »

La toile d'araignée géante

En bas, dans la chambre des carillons, Nick était de plus en plus déterminé à briser ses chaînes. Il avait passé le plus clair de son existence à suivre le mouvement. De son vivant, il avait toujours suivi les amis comme les modes sans jamais prendre d'initiative. Depuis son arrivée dans l'Éternéant, il avait suivi Allie parce que c'était elle qui allait de l'avant. C'était elle qui avait un but et un plan pour l'atteindre, même s'il était parfois aberrant. Le séjour en tonneau de Nick avait transformé sa vision des choses. Pendant ce temps-là, il avait été contraint d'attendre une aide de l'extérieur. Rien n'était pire que cette sensation démoralisante et solitaire de n'avoir aucune influence sur son propre destin. Et maintenant, il était suspendu comme un quartier de bœuf, de nouveau dans l'attente de secours.

La plupart des enfants suspendus comme lui avaient fini par accepter leur sort. Racine et son étrange béatitude post-traumatique rappelaient en permanence à Nick qu'il risquait à la longue de perdre toute volonté pour devenir aussi passif qu'une plante. Cette pensée l'effrayait, l'angoissait, et cette angoisse le poussait à agir.

— Je cherche un moyen d'évasion, annonça-t-il à tous ceux qui voulaient bien l'écouter.

— Oh, ferme-la ! riposta le scout de ses hauteurs. Ça n'intéresse personne.

Quelques autres enfants l'approuvèrent mollement.

— Vous, les nouveaux carillons, vous râlez sans arrêt, déclara un enfant suspendu au beau milieu de la chambre.

Peut-être avait-il perdu tout espoir parce qu'il était là depuis des années.

— Je ne me plains pas, répondit Nick. (Il se rendit compte que pour une fois, en effet, ce n'était pas le cas.) J'essaie seulement de nous tirer de là.

Il se plia en deux et balança les bras, ce qui le fit osciller comme un pendule.

Racine lui sourit.

— Ça a l'air marrant, ce que tu fais, dit-il, et il l'imita. Ils se balancèrent ensemble en rebondissant sur leurs voisins, qui n'apprécièrent guère d'être tirés de leur torpeur semi-végétative. Des « Arrêtez ! » et des « Laissez-nous tranquilles ! » résonnèrent dans la chambre, mais Nick les ignora.

Il ne pouvait atteindre la porte, qui était verrouillée de l'extérieur, ce qui réglait définitivement la question. Du reste, les enfants étaient si nombreux qu'il ne pouvait pas prendre tout son élan pour se balancer comme un vrai pendule. Finalement, il passa un bras autour de celui de Racine et ils se mirent à tourner ensemble comme dans une danse de cow-boys à l'envers. Leurs cordes s'entortillèrent si bien qu'ils se retrouvèrent pressés l'un contre l'autre.

Le scout éclata de rire.

— Bien fait pour vous ! dit-il. Maintenant, vous allez rester empêtrés.

Leurs cordes étaient irrémédiablement emmêlées et ils étaient encore plus haut qu'au départ.

Encore plus haut...

L'idée lumineuse qui vint à Nick fut si nette et si soudaine que sa formulation jaillit de ses lèvres couvertes de chocolat avant même qu'il n'en ait pris conscience.

— Macramé ! dit-il.

— Hein ? fit Racine.

Un jour, il y avait bien longtemps, alors que Nick, malade, était resté à la maison, sa grand-mère lui avait apporté des ficelles et montré comment les tresser en torsades fantaisistes. C'était la technique du macramé. Il avait fabriqué un support pour une plante en pot, un gigantesque chlorophytum, qui pendait probablement toujours dans la salle à manger de sa maison.

— Racine ! appela-t-il. Continue à tourner autour de moi.

Sans attendre sa réponse, il l'empoigna et le fit tourner autour de lui jusqu'à ce que le mouvement s'inverse brusquement, les faisant tourner dans l'autre sens, comme un élastique qu'on aurait trop tendu, puis relâché. Mais Nick freina leur élan avant que leurs cordes ne se défassent trop.

— Fais comme moi, ordonna-t-il à Racine.

Il tendit le bras et attrapa un autre enfant.

— Hé là ! protesta ce dernier.

Nick l'ignora et le fit tourner pour emmêler sa corde aux leurs. Racine en fit autant avec un autre enfant. À présent, des murmures s'élevaient parmi ceux qui avaient remarqué leur manège : ce n'étaient pas les oscillations de routine, mais un processus concerté, quelque chose de tout nouveau pour eux.

— Qu'est-ce que vous fabriquez ? demanda le scout

— Écoutez-moi tous ! hurla Nick. Attrapez ceux qui sont à côté de vous et entortillez vos cordes. Emmêlez-les le plus possible !

— Pourquoi ? demanda l'autre

Nick chercha une explication qu'il puisse comprendre. Étant scout, il devait s'y connaître un minimum.

— T'as déjà fabriqué une corde chez les scouts ? demanda Nick. Tu sais, avec ces fils en plastique qu'on tresse pour faire des chaînes à sifflets ?

— Je sais, oui...

— Tu commences avec plusieurs longueurs de fil, mais à la fin, c'est beaucoup plus court et ça forme une torsade.

— Ouais, je vois..., répondit l'autre, qui commençait à comprendre.

— Si nous pouvons tresser toutes nos cordes, nous monterons de plus en plus haut, et si nous sommes assez haut, nous pourrons peut-être atteindre cette grille au plafond et...

— ... sortir d'ici ! acheva le scout.

— Je ne veux pas qu'on emmêle ma corde, geignit un enfant.

— La ferme ! ordonna le scout. Je crois que ça peut marcher. Faites tous ce qu'il dit. Emmêlez-vous !

Sur cet ordre de leur meneur, ils commencèrent à s'emmêler, en une étrange danse d'enfants qui tournaient les uns autour des autres, se prenaient par la main, se tiraient, se balançaient et entrelaçaient leurs cordes. À chaque nouveau tour, la masse des cordes s'élevait plus haut.

Cela prit plus d'une heure, et quand ce fut terminé, quand il ne resta plus un centimètre de mou à leurs cordes, ils avaient progressé de plus de six mètres vers le plafond. Le résultat ne ressemblait guère à une corde, ni même à un support de plante en macramé, mais plutôt à un sac de nœuds, et les enfants emprisonnés à l'intérieur, à des mouches prises dans la toile d'une araignée géante. Nick regardait la grille du plafond au-dessus d'eux, tellement plus proche maintenant, à trois mètres à peine. Sans cette maudite corde qui le retenait, il aurait pu escalader le sac de nœuds pour sortir. Si seulement il y avait eu des rats pour ronger ces cordes...

Il regarda autour de lui, sans reconnaître aucun de ses voisins. Ils étaient en train de bavarder, et ceux qui se rappelaient leurs prénoms se présentaient. Ces enfants faisaient preuve de plus de vitalité qu'ils n'en avaient montrée depuis des années. Même le hurleur, qui boudait depuis qu'Allie lui avait interdit de hurler, jacassait joyeusement. Toutefois, si cet embrouillamini apportait des changements plus que bienvenus dans leur existence de pendules, il ne les avait pas encore libérés. Nick réfléchit : il pouvait certainement mieux faire. Soudain, au milieu du bavardage général, il entendit demander : « Quelle heure est-il ? »

À travers les cordes entrelacées, il reconnut le gosse en pyjama que tout le monde appelait Requin-marteau. Une idée lui vint et il fut stupéfait que les autres ne l'aient pas eue avant lui, au lieu de rester docilement enlisés dans leur routine. À vrai dire, lui non plus n'avait jamais eu d'idée originale jusqu'à ce jour. Il restait très peu de mou dans sa corde, mais il réussit néanmoins à se frayer un passage dans la masse des enfants en les forçant à changer de position. Il put ainsi progresser et se retrouva à environ un mètre de Requin-marteau. Ce dernier lui sourit, découvrant ses dents pointues.

— C'est bien plus rigolo que de se battre pour bouffer ! déclara-t-il.

— Euh... oui. Hé, tu peux m'aider ?

— Bien sûr, qu'est-ce que tu veux ?

Requin-marteau rongea la corde de Nick en moins de cinq minutes.

— Y a quelque chose qui cloche dans la chambre des carillons, annonça nerveusement un membre de l'équipage au McGill.

Ce dernier, qui était assis sur son trône, se pencha en avant.

— Qu'est-ce qui cloche ? demanda-t-il.

— Eh bien, mon capitaine... on dirait que leurs cordes... se sont emmêlées.

— Eh bien, démêlez-les.

— Ben... c'est pas si facile.

Agacé, le McGill se leva, monta sur le pont et se dirigea vers la lucarne grillagée donnant sur la chambre des carillons. Il l'ouvrit et plongea les yeux dans ses profondeurs pour juger de la situation.

Ses prisonniers n'étaient pas seulement emmêlés : ils parlaient. Ils paraissaient même... heureux. C'était tout à fait inadmissible.

— Avons-nous quelque chose de dégoûtant à verser sur eux ? demanda-t-il.

— Je vais voir, répondit l'autre, et il partit en courant.

Le McGill observa la masse confuse d'enfants dans la cale.

Cela doit être très inconfortable, pensa-t-il

Bon, pour l'instant, ils bavardaient, mais ils finiraient bien par se lasser de leur nouvelle situation et par comprendre qu'à choisir, il valait mieux pendre la tête en bas.

— Versez quelque chose sur eux et laissez-les mariner dedans, ordonna le McGill à son associé quand celui-ci fut de retour. Ça fera retomber leur moral.

En s'éloignant, le McGill crut sentir des effluves de chocolat, mais, après réflexion, il conclut que son imagination lui jouait des tours.

Les secrets de l'armoire

Nick avait réussi à s'évader, mais il n'avait nulle part où se réfugier. Partout, dans chaque escalier, chaque couloir, chaque écoutille du navire, un Affreux faisait le ménage. Bien sûr, *La Reine du soufre* regorgeait de coins sombres, mais comme il ne pouvait voiler son halo d'Illumière, ils ne lui serviraient à rien. Aucun coin où il se tenait ne restait sombre. Il n'avait pas encore de plan d'évasion, mais s'il retrouvait Allie, ils pourraient peut-être en échafauder un ensemble. À présent, elle devait mieux connaître le navire que lui. L'ennui, c'était qu'il n'avait aucune idée de l'endroit où elle se trouvait et qu'il pouvait difficilement partir à sa recherche. Finalement, il se réfugia dans les entrailles du navire. Pas dans la chambre des carillons, mais dans l'une des salles du trésor. C'était la meilleure cachette, car personne n'osait s'aventurer parmi les possessions du McGill. Il y resterait caché jusqu'à la nuit, quand l'équipage serait redescendu et absorbé dans ses jeux, ses bagarres ou Dieu sait quoi encore. C'était à cette heure-là qu'il pourrait le plus facilement partir à la recherche d'Allie. En attendant, il repéra une grande armoire en chêne, se glissa à l'intérieur, referma les portes et attendit.

Le butin entassé dans la plus grande chambre du trésor était une montagne d'objets hétéroclites en perpétuel danger d'éboulement. Allie s'y était déjà rendue plusieurs fois en quête de livres intéressants et d'autres moyens du tuer le temps. Elle se souvenait d'y avoir aperçu une vieille machine à écrire. Dans cette salle, des déchets s'entassaient pêle-mêle avec des objets de valeur. Le McGill ne se montrait pas sélectif : dès qu'il pouvait s'emparer d'un objet qui avait transmigré, ce dernier échouait dans la chambre du trésor. C'est ainsi que des pierres précieuses y côtoyaient des bouteilles de bière vides.

Le McGill était en ce moment même dans sa « salle de guerre », où il préparait un accostage sur le site d'un piège de Vertes-âmes, à Rockaway Point. Pendant qu'il était occupé, Allie put faire ses recherches en toute tranquillité. L'escalade de vieux classeurs, pneus, cintres et cadres de lit n'était pas une tâche aisée, et sans autre lumière que celle de son halo pour se guider dans ce fouillis, elle progressait avec difficulté. Elle faillit se retrouver coincée dans l'hélice d'un avion, puis aplatie par un poumon en acier, mais elle repéra enfin la machine à écrire sous une vieille table. Elle était en métal d'un noir terne et les lettres de ses touches étaient effacées par de nombreuses années d'usage. Un petit emblème imprimé sur l'avant l'identifiait comme une Smith-Corona.

Sa grand-mère possédait une machine à écrire semblable, qu'elle utilisait encore. « Les mots ne sont pas des mots tant qu'on ne les frappe pas », avait-elle l'habitude de dire. Allie trouva dans le chaos de la salle un bout de papier qu'elle réussit à insérer dans la machine.

Elle se rendit compte que la frappe ressemblait beaucoup à celle d'un clavier d'ordinateur, en bien plus lent et plus laborieux. Elle frissonna en pensant que des gens avaient passé des journées entières à marteler ces petites touches rondes, qui s'enfonçaient de plusieurs centimètres afin de projeter un

bras en acier contre le ruban encreur, tout cela pour imprimer une malheureuse lettre sur la page. Elle s'estimait heureuse d'avoir seulement une courte phrase à taper, mais les nombreuses erreurs qu'elle fit ne l'en ralentirent pas moins. Les petits bras des touches s'empêtraient continuellement, comme un trop grand nombre de personnes essayant de franchir une seule porte en même temps. Elle dut s'y reprendre à quatre fois pour taper son message sans faute. Ensuite, elle remplaça la machine où elle l'avait trouvée et partit à la recherche de ciseaux. Elle dut se contenter des minuscules ciseaux d'un couteau suisse ramassé par terre. Glissant le petit bout de papier dans sa poche, elle allait reposer le couteau quand une voix la fit sursauter.

— Alors, vous admirez mon trésor ?

Elle se retourna si vite que le couteau s'échappa de sa main et alla se ficher dans l'œil pendouillant du McGill. Il l'en arracha et le jeta à terre. Sa blessure se referma aussitôt, comme toutes les blessures dans l'Éternéant.

— Attention, vous risquez d'éborgner quelqu'un avec ce couteau, persifla-t-il.

Allie laissa échapper un faible gloussement.

— Si jamais vous avez dans l'idée de voler quelque chose, à votre place, je n'en ferais rien, reprit-il. Tout ce que vous volerez, je vous le ferai avaler. Ça ne vous fera peut-être pas mal, mais vous le sentirez peser sur votre estomac pour l'éternité.

— Je ne vole rien, j'explore, répondit Allie.

Le McGill se retourna vers la porte qui menait à la chambre des carillons.

— Je suis surpris que vous ne rendiez pas visite à vos amis, déclara-t-il.

— C'est inutile : vous les libérerez bien assez tôt.

— En êtes-vous si sûre ? Comment savez-vous si je tiendrai parole ?

— Je n'en sais rien, mais je n'ai pas d'autre choix que de vous faire confiance.

Le McGill retroussa ses lèvres en un sourire et tendit une patte vers elle. Allie fit la grimace, répugnant au contact de sa peau sèche et boursouflée, mais elle sentit sur sa joue quelque chose de doux. Elle baissa les yeux et vit que sa patte droite n'était plus écailleuse et pelée, mais couverte d'une fourrure soyeuse semblable à du vison. Elle se terminait toujours par des griffes jaunes acérées, mais la main elle-même était douce.

— Comme je vous le disais, j'ai acquis un toucher plus doux, expliqua le McGill.

Allie eut un mouvement de recul.

— Ne changez surtout pas pour moi, dit-elle.

— Je changerai si j'en ai envie.

— Vous êtes toujours monstrueux.

— Je l'espère bien.

Le McGill regarda fièrement son trésor.

— Il y a des vêtements de filles là-dedans, fit-il. Vous pourriez trouver quelque chose de plus joli à vous mettre.

— Je ne peux pas enlever ce que je porte : c'est ce que j'avais sur le dos à ma mort.

— Vous pouvez porter autre chose par-dessus.

Le regard du McGill tomba sur une grande armoire en chêne.

— Je crois qu'il y a dans cette armoire ce qui vous conviendrait, dit-il, et, saisissant ses poignées des deux mains, il l'ouvrit toute grande.

Nick avait entendu toute la conversation entre Allie et le McGill, et compté les secondes en attendant le départ de ce dernier. Lorsqu'il l'entendit parler de l'armoire, il en eut des sueurs froides. C'était bien sa veine ! Si le McGill ouvrait cette armoire et l'y découvrait, il la jetterait probablement par-dessus bord avec son contenu. Il ramena les genoux contre sa poitrine, essayant désespérément de se cacher derrière une robe de mariée, et ferma les yeux.

La porte de l'armoire s'ouvrit dans un grincement et Allie, qui se tenait à quelques pas d'elle, vit aussitôt Nick. Malgré elle, elle en hoqueta de stupeur. Le McGill, qui était juste devant l'armoire, vit la robe de mariée, mais pas le garçon caché derrière elle. Il se retourna vers Allie, persuadé que la robe lui avait arraché ce hoquet.

Allie se força à détourner les yeux de peur que le McGill ne repère Nick en suivant son regard. Le bout de la chaussure de Nick dépassait du bas de la robe. Allie s'en approcha et fit bouffer le jupon comme pour en admirer la dentelle, afin de masquer la chaussure. Par chance, la robe était assez épaisse pour dissimuler le halo de Nick et l'armoire dégageait une puissante odeur camphrée d'antimite qui noyait tout effluve de chocolat.

— Je ne veux pas être la fiancée d'un monstre, déclara Allie, fermant quasiment les portes de l'armoire sur la patte du McGill.

— Je ne vous ai rien proposé de semblable, riposta-t-il avant de sortir de la salle en trombe.

Allie attendit un instant pour être sûre de son départ, puis encore un peu avant de rouvrir l'armoire.

— Qu'est-ce que tu fais ici ? demanda-t-elle à Nick. Tu ne te rends pas compte du danger que tu cours ? Si on découvre que tu t'es évadé...

— Personne ne découvrira rien. Nous sommes plusieurs centaines d'enfants dans la chambre des carillons et l'équipage ne passe pas son temps à nous compter.

— Si on te coince, tu es fichu.

— Je ne me ferai pas coincer.

Allie regarda autour d'elle.

— Est-ce que Racine est avec toi ? Est-ce qu'il se cache quelque part, lui aussi ?

Nick secoua la tête.

— Non, il est resté avec les autres, répondit-il avec un sourire. C'est un vrai sac de nœuds, là-bas : j'ai emmêlé toutes nos cordes.

— Et c'est mieux de se cacher ici que de pendre là-bas ?

— Je ne vais pas moisir ici. Dès que je pourrai, je m'évaderai de ce navire et j'irai chercher des

secours.

— Et comment comptes-tu t'y prendre ?

— Je ne sais pas encore.

— C'est moi qui ai un plan d'évasion. Si tu t'évades maintenant, tu feras tout tomber à l'eau !

— Ça fait des semaines qu'on l'attend, ton plan.

Des semaines ? pensa Allie. Ça fait vraiment plusieurs semaines ?

— Les meilleurs plans demandent toujours de la patience, rétorqua-t-elle.

Nick la dévisagea.

— Moi, je crois que ça te plaît d'être avec le McGill, dit-il. Tu as un certain pouvoir sur lui, pas vrai ? Je ne sais pas lequel, mais tu l'as et ça te plaît.

Allie eut envie de l'empoigner et de le secouer. Ce qu'il insinuait était insultant. Absurde. Et peut-être un peu juste.

— J'ai un plan d'évasion pour nous tous, si tu veux bien patienter encore un peu, reprit-elle.

— Non, je ne veux plus patienter, et de toute façon, deux plans valent mieux qu'un.

Allie serra les poings et poussa un grognement qui rappelait plus le McGill qu'elle ne l'aurait voulu.

— Même si tu réussis à t'évader, qui va nous secourir ensuite ? demanda-t-elle.

— Mary.

Allie éclata de rire et remarqua alors combien sa voix était devenue sonore. Elle regarda autour d'elle pour s'assurer qu'ils étaient toujours seuls, puis baissa la voix.

— Elle ne nous a pas aidés et elle ne nous aidera pas, répondit-elle dans un chuchotement furieux.

— Je suis sûr que je peux la convaincre.

— Tu n'es qu'un imbécile !

— On verra bien qui est l'imbécile !

Malgré son exaspération, Allie ne voulait pas perdre de temps à se quereller : à chaque instant qui passait, ils risquaient d'être découverts.

— Je pourrais voler un canot de sauvetage, suggéra Nick.

— Quand ils s'en apercevront, ils devineront tout de suite qui l'a fait. Alors le McGill me punira, et il punira Racine aussi.

— Nous pourrions détacher Racine... et nous évader tous les trois !

Allie réfléchit un instant, puis secoua la tête.

— Le McGill croit que je lui enseigne le corpsbriolage, expliqua-t-elle. Dès qu'il découvrira mon départ, il se lancera à ma poursuite.

Non, pensa-t-elle, le mieux serait de faire évader Nick en douce, afin que personne ne remarque sa disparition.

— J'ai une autre idée, dit-elle. Demain matin, le McGill enverra quelques membres de son

équipage inspecter l'un de ses pièges. Si tu pouvais te glisser dans leur canot...

— D'accord, ça pourrait marcher.

— Moi, je resterai sur le pont pour faire diversion, mais c'est à toi de te débrouiller pour te glisser dans ce canot.

» Je mettrai des couvertures dedans : tu pourras te cacher dessous, reprit-elle après un instant de réflexion. Si tu réussis à convaincre Mary, dis-lui que pour affronter le McGill, elle devra se rendre à Atlantic City. Il y a là-bas une bande d'Illumières qui pourront l'aider à le combattre, s'ils acceptent de se joindre à elle.

» Souviens-toi : rendez-vous demain matin au lever du soleil, ajouta-t-elle en refermant la porte de l'armoire.

— Comment pourrai-je savoir quand le soleil sera levé ? demanda Nick.

Elle le laissa régler ce problème tout seul et monta sur la plage arrière du navire pour prendre un peu l'air. Le McGill se tenait à la proue et contemplait le soleil couchant, comme il le faisait tous les jours. Curieuse créature, qui se délectait de sa propre putrescence tout en savourant la beauté d'un monde auquel il n'appartenait plus.

Nick avait affirmé qu'ils étaient à bord depuis plusieurs semaines, et Allie aurait difficilement pu le contredire. Sa vie dût-elle en dépendre, elle n'avait aucune notion du temps. Eh bien, elle n'avait que trop attendu. Nick avait raison : il était temps d'agir.

Doucement, elle s'approcha du trône du McGill et plongea la main dans le crachoir pour en sortir un biscuit chinois. Après en avoir brisé un coin, elle retira le papier dissimulé à l'intérieur et le remplaça par le faux qu'elle avait fabriqué. Elle reposa ensuite le biscuit dans le crachoir, où il attendit comme une bombe à retardement miniature la patte avide du McGill.

Le lendemain à l'aube, le McGill et cinq membres de son équipage quittèrent *La Reine du soufre* en canot pour se rendre à Rockaway Point. Quelqu'un avait laissé dans un coin du canot plusieurs couvertures, que le McGill ordonna de jeter dans la cale contenant ses autres possessions, car personne n'en avait besoin. On fit descendre le canot à la mer, et bientôt, il s'éloigna du navire.

Ses passagers ne prêtèrent aucune attention à l'amarre de la proue qui traînait dans l'eau. S'ils l'avaient ramenée, ils auraient également remonté Nick, qui filait sous les vagues, la corde enroulée deux fois autour du poignet.

Une prédiction renversante

Le plan d'Allie avait un seul défaut : elle ignorait à quel moment le McGill piocherait le biscuit qu'elle avait trafiqué. Elle décida d'en rajouter quelques autres dans le crachoir pour accroître ses chances, mais avant qu'elle n'en ait eu le temps, sa situation changea du tout au tout.

Alors qu'elle voulait retourner à la salle au trésor pour rédiger d'autres prédictions, Tête d'épingle et quatre Affreux firent irruption dans sa cabine sans même frapper à la porte.

— Il veut que tu montes sur le pont, et tout de suite, annonça Tête d'épingle.

Cela n'avait rien d'extraordinaire. Le McGill vous convoquait sur un caprice, comme si toutes les horloges de l'Éternéant étaient réglées sur son agenda personnel. C'était néanmoins la première fois que Tête d'épingle débarquait sans crier gare.

— Que veut-il ?

— Te voir, fut toute la réponse de Tête d'épingle.

Alors qu'auparavant il s'était montré disposé à l'aider, il ne lui accorda pas l'ombre d'une explication, ni un signe ou un sourire.

— Tu as intérêt à ne pas le faire attendre, ajouta-t-il.

Quand Allie arriva sur le pont, le McGill était assis sur son trône, les pattes croisées, l'air plus terrible que jamais. À côté de lui se tenait un Illumière qu'Allie n'avait pas vu depuis un certain temps, le garçon vêtu de ce ridicule costume de lutteur.

— Bonsoir, dit le McGill.

— Vous vouliez me voir ? demanda Allie.

— Oui. Je veux savoir quelles sont les dernières étapes du corpsbriolage.

— Finissez-en d'abord avec la septième étape et je vous révélerai la suivante, répondit Allie.

Elle avait eu une idée lumineuse pour cette septième étape. Puisque le McGill prenait un tel plaisir à malmenar autrui, elle avait décidé que l'épreuve serait un vœu de silence de soixante-douze heures. Or le McGill venait de le rompre. Il n'avait même pas tenu vingt-quatre heures.

— Vous venez de parler, lui dit-elle. Vous allez devoir recommencer à zéro.

Le McGill fit signe au lutteur.

— Tu peux l'apporter, Bourre-pif, dit-il.

Bourre-pif obéit, entra dans une cabine et en ressortit avec un tonneau qu'il fit rouler jusque devant le trône.

— Comptez-vous me mettre en fût ? s'enquit Allie. Dans ce cas, vous ne connaîtrez jamais les quatre dernières étapes.

Le McGill adressa un signe de tête à Bourre-pif, qui ouvrit le tonneau. Rempli à ras bords de

liquide, il contenait également une forme lumineuse. Dès que le couvercle fut ôté, cette forme se dressa, ruisselante de saumure. Allie la reconnut et comprit qu'elle se trouvait dans un drôle de pétrin : c'était le Hanteur.

— Toi ! s'exclama-t-il en voyant Allie.

Le McGill se leva.

— C'est moi qui vous ai fait venir ici, déclara-t-il au Hanteur. Et maintenant, vous allez répondre à mes questions.

— Et si je refuse ?

— Vous retournerez dans ce tonneau.

Le Hanteur leva la main et divers objets volèrent à travers la pièce pour aller s'abattre sur le McGill.

— Arrêtez tout de suite, sinon c'est au centre de la Terre que vous finirez ! rugit le McGill. Votre don de déplacer les objets ne m'impressionne pas et ne me dérange pas plus que ça. Je vous ai déjà vaincu, et si vous me combattez encore, je recommencerai. Et cette fois, je serai impitoyable. (Les objets volants commencèrent à retomber.) Bien. Maintenant, vous allez répondre à mes questions.

Le Hanteur le regarda haineusement.

— Que voulez-vous savoir ? demanda-t-il.

— Ne croyez pas un mot de ce qu'il raconte ! intervint Allie.

Le McGill l'ignora.

— Dites-moi ce que vous savez sur cette fille et sur ses amis. Dites-moi ce qu'elle sait, ordonna-t-il.

Le Hanteur éclata de rire.

— Elle ? Elle ne sait rien ! Je lui ai proposé de l'instruire, mais elle a refusé.

— Je n'avais pas besoin de lui ! contre-attaqua Allie. J'ai eu un autre maître.

— Personne d'autre que moi n'enseigne ce que j'enseigne, déclara le Hanteur avec arrogance. Vous ne saviez rien quand vous êtes venue me voir et vous ne savez toujours rien.

— Je sais posséder les vivants ! répondit Allie. Je suis corpsbrioleuse.

Elle essayait de paraître ferme et sûre d'elle, mais sa voix était faible et mal assurée.

— C'est vrai, dit le McGill. Je l'ai vue à l'ouvrage.

Le Hanteur sortit de son tonneau et se dirigea vers Allie en laissant une traînée de saumure derrière lui.

— C'est possible, déclara-t-il. Si elle est capable de déplacer les objets à distance, peut-être est-elle aussi corpsbrioleuse.

Le McGill s'approcha d'eux.

— Je veux savoir si ce don peut s'acquérir, dit-il. Peut-elle me l'enseigner ?

— Non, répondit le Hanteur sans ciller.

Le McGill pointa vers lui son doigt difforme et velu à l'ongle acéré.

— Alors c'est toi qui vas me l'enseigner, déclara-t-il.

Le Hanteur secoua la tête.

— Ça ne s'apprend pas. Soit on a le don, soit on ne l'a pas. Vous avez passé assez de temps dans l'Éternéant pour connaître vos pouvoirs. Si vous n'avez pas encore possédé de vivants jusqu'ici, vous n'y parviendrez jamais.

Allie sentait la fureur du McGill, brûlante comme une fournaise, comme la chaleur au centre de la Terre.

— Je vois, dit-il.

— Il ment ! s'écria-t-elle. Il veut seulement gagner votre confiance pour vous trahir dès que vous aurez le dos tourné ! Moi, je vous ai aidé. Qui allez-vous croire, lui ou moi ?

Le McGill les regarda tous deux, le Hanteur à sa gauche, Allie à sa droite.

— Qui allez-vous croire ? insista Allie.

Le McGill la dévisagea encore un instant, puis se tourna vers Bourre-pif et les autres membres de l'équipage qui assistaient à la scène.

— Refourrez-le dans son tonneau et jetez-le par-dessus bord, ordonna-t-il.

— Quoi ? hurla le Hanteur.

— Il n'y a de place que pour UN SEUL monstre dans l'Éternéant ! gronda le McGill.

Le Hanteur leva les mains et des objets recommencèrent à voler en tous sens, mais malgré la puissance de sa magie, il était petit et l'ennemi en surnombre. Aucune pluie d'objets ne put l'empêcher de se retrouver enfermé dans son tonneau.

— Tu vas en baver ! hurla-t-il au McGill. Je t'en ferai baver, fais-moi confiance !

Mais bientôt, seuls de furieux gargouillements jaillirent du tonneau. Bourre-pif remit le couvercle en place et le recloua. Le tonneau disparut sans un bruit dans les vagues pour rejoindre le fond de la mer, puis le centre de la Terre. C'est ainsi que le sort du Hanteur fut scellé.

Après sa disparition, Allie sentit le soulagement déferler en elle comme une vague purificatrice.

— Bien, fit-elle. Maintenant que cette question est réglée, vous devez franchir la septième étape. Non, ne dites rien. Vous pouvez recommencer dès maintenant. Soixante-douze heures de silence : je sais que vous en êtes capable.

Le McGill ne dit rien, mais tendit le bras, et un membre de son équipage lui remit un pinceau dégoulinant de peinture noire.

— Que faites-vous ? demanda Allie.

— Ce que j'aurais dû faire dès ton arrivée, répondit-il, et il peignit le chiffre 0001 sur sa chemise, puis ordonna : Accrochez-la.

Le McGill n'avait plus ressenti de fureur aussi dévastatrice depuis longtemps. Il avait oublié comme c'était bon.

La fureur !

Qu'elle le submerge. Qu'elle fasse rage comme les flammes dansantes d'un feu. Fureur contre elle pour ses mensonges, contre lui-même pour avoir laissé ses émotions obscurcir son jugement. Fureur assez puissante pour cautériser toute faiblesse, pour cicatriser par la brûlure la plaie que la tromperie d'Allie avait laissée dans son cœur tourmenté. Elle s'était jouée de lui, mais c'était terminé.

Avec l'arrivée d'Allie dans la chambre des carillons, sa collection était complète. Il descendit dans la cale pour la contempler. L'équipage avait démêlé les cordes et tous les carillons pendaient de nouveau librement. Il regarda ses hommes retourner Allie, dont le 0001 se lisait maintenant comme un 1 000.

La vie d'un vaillant homme vaut l'âme de mille lâches.

Dès qu'il avait lu ce message, bien des années auparavant, il en avait compris le sens. Il pourrait récupérer sa vie en échange de mille Illumières. Leurs âmes étaient la monnaie avec laquelle il pourrait la racheter. Imaginez un peu ! Racheter la chair et l'os, le sang et le souffle... Pendant un court moment, il avait cru que le corpsbriolage serait la meilleure solution, mais en réalité, cette possibilité n'avait jamais existé. Non, il n'y avait qu'un seul moyen de réintégrer le monde des vivants, et c'était ce marché : sa vie en échange de mille âmes. Qu'il fût conclu avec un dieu ou un démon, le McGill s'en moquait. Tout ce qui comptait, c'étaient ses conditions. Eh bien, il les avait remplies. Il disposait de mille âmes en paiement. Maintenant, il ne manquait plus que le lieu où procéder à l'échange.

Il retourna donc à son trône, plongea la patte dans le crachoir, saisit un biscuit qu'il écrasa contre l'accoudoir et en tira le bout de papier. Il le serra un instant dans son poing, en proie à une impatience fébrile, avant de lire le message. Il le comprit aussitôt et, pour la première fois depuis bien des années, le McGill fut effrayé... parce que la prédiction était la suivante :

La victoire vous attend sur le quai de la défaite.

Ignorant ses sinistres pressentiments, le monstre mit le cap sur Atlantic City.

QUATRIÈME PARTIE

Les mille âmes

Le voyage de Nick

Pour regagner Manhattan, Nick dut traverser un pont à la surface hasardeuse et le quartier de Brooklyn dans toute sa largeur. Il ne pouvait savoir qu'au moment de son passage sur ce pont, Allie était transformée en carillon par le McGill.

Son but était clair sans être simple pour autant : trouver des secours. Plus précisément, trouver des secours auprès de Mary. Ce ne serait pas facile : d'après Allie, elle refusait de mettre ses enfants en danger. Même s'il était douloureux pour lui que Mary l'ait laissé mariner dans la saumure, il admirait son abnégation. Sa devise était non pas le classique : « Ne laissez pas les enfants sans surveillance », mais : « N'exposez aucun enfant au danger ». Peu de chances d'obtenir son aide...

Il ne rencontra pas d'Illumières en chemin. Son itinéraire était semé de morts-lieux et peut-être d'Illumières embusqués ici et là, mais il s'en moquait. Il n'avait qu'une idée en tête et il la poursuivait avec détermination.

Il avança d'un pas résolu au milieu de Flatbush Avenue, dont les voitures et les piétons le traversaient. Contrairement à Allie, il n'avait pas le don d'entrer en contact avec les vivants, et il découvrit que plus il ignorait leur monde, plus ce dernier perdait en consistance. Il lui paraissait aussi insaisissable que le faisceau lumineux d'un projecteur au cinéma. Quant aux vivants, comme le film projeté, ils avaient seulement l'importance qu'il voulait bien leur accorder. Il comprenait comment Mary en était venue à considérer l'Éternéant comme le seul monde réel. Il pressentait qu'il pourrait facilement se bercer de cette illusion... mais le voulait-il ?

Pendant un instant, il se concentra sur le « film » des vivants : un enfant et sa mère qui traversaient la rue pour aller prendre le bus, une vieille femme qui les suivait sans se presser et un taxi qui klaxonnait furieusement à son adresse pour récolter en retour un bon coup de canne sur le capot. Nick éclata de rire. Même s'il n'en faisait plus partie, ce monde était chargé d'une vitalité qui faisait défaut à l'Éternéant. Non, le monde des vivants ne pouvait être ni rejeté, ni ignoré, et pour la première fois, il se demanda si le mépris de Mary à son égard n'était pas tout simplement de l'envie.

Alors qu'il approchait de Manhattan, son cœur fantôme se mit à palpiter d'impatience. Comment Mary réagirait-elle à sa vue ? Se montrerait-elle réservée et digne ? Le réprimanderait-elle pour son départ ? Il savait que ni un séjour en tonneau, ni un monstre ne pouvaient détruire ses sentiments pour elle, mais elle, éprouvait-elle quoi que ce soit pour lui ? Il avait envisagé d'acquérir auprès du Hanteur un savoir-faire dont Mary pût faire usage. Finalement, il n'avait aucun nouveau talent à lui offrir, mais il avait profondément changé. Il était devenu intrépide, ou, du moins, il n'avait plus peur de son ombre. Lorsqu'il atteignit Manhattan, il courait, et il s'arrêta seulement devant les tours jumelles.

Mary devina qu'il était arrivé quelque chose de grave à l'expression angoissée de Vari. Elle ne l'avait jamais vu aussi blême.

— Vari, que se passe-t-il ? demanda-t-elle.

— Il est revenu, fut tout ce que Vari put répondre.

Il s'éloigna d'un pas traînant, la tête basse, avec un air démoralisé auquel elle ne comprenait rien. Mais avant d'avoir eu le temps de l'interroger davantage, elle aperçut dans l'encadrement de la porte quelqu'un qu'elle avait cru ne jamais revoir.

— Nick ?

— Bonjour, Mary...

Son visage était encore plus maculé de chocolat qu'avant. Les changements qui affectaient les Illumières dans l'Éternéant n'étaient pas toujours des plus heureux, mais Mary s'en moquait, car il était là, et sous le chocolat, elle retrouvait un sourire destiné à elle seule.

Il était rare que Mary se laisse aller, mais en cet instant, la maîtrise d'elle-même et la dignité dont elle était si fière s'envolèrent. Elle s'élança vers Nick et le serra violemment contre elle. Elle ne voulait plus le lâcher. Elle comprit enfin que son affection pour lui était plus que de l'affection. C'était de l'amour, un sentiment qu'elle n'avait jamais éprouvé au cours de toutes ces années dans l'Éternéant. Il lui avait été plus facile de le réprimer quand elle avait cru Nick perdu, mais à présent, cette émotion jaillissait d'elle comme une cascade, et elle l'embrassa en s'abandonnant à la saveur du chocolat au lait.

Nick ne s'était pas vraiment attendu à cela, ou peut-être seulement dans ses rêves les plus fous, de ceux qui ne se réalisaient jamais. Pendant un instant, il resta inerte comme un opossum qui fait le mort, avant de la serrer contre lui. Il lui vint soudain à l'idée que puisqu'ils n'avaient pas besoin de respirer, ils pouvaient rester éternellement enlacés. Si les Illumières étaient condamnés à la routine, il pourrait se faire à celle-là sans trop de peine.

Cet instant passa comme le font toujours de tels instants. Mary recula d'un pas et se ressaisit.

— Hé, on dirait que je t'ai manqué ! commenta Nick.

— J'ai cru que je t'avais perdu, répondit-elle. Pourras-tu me pardonner de ne pas être partie à ta recherche ? Comprends-tu pourquoi je ne le pouvais pas ?

Nick se rendit compte qu'il tardait à répondre. Il le comprenait, mais cela ne signifiait pas qu'il pouvait le lui pardonner.

— Si tu n'as pas envie d'en parler, je n'en parlerai pas non plus, répondit-il pour régler la question.

— Comment as-tu réussi à t'échapper ?

— C'est une longue histoire, mais c'est sans importance. J'ai besoin de ton aide.

Nick la fit asseoir à côté de lui et lui raconta ses démêlés avec le McGill, son vaisseau fantôme et sa cargaison de prisonniers.

— Je sais bien que tu n'as jamais cru au McGill..., dit-il.

— Non, j'ai toujours su qu'il existait... mais il restait dans son coin, comme le Hanteur.

— Allie a trouvé un moyen de le vaincre.

— Allie ! (Nick perçut le dédain dans son intonation.) Allie est vraiment stupide. Elle n'a tiré

aucune leçon de ce qui s'est passé avec le Hanteur, n'est-ce pas ?

— Moi, je lui fais confiance, répondit-il. Tu peux penser d'elle ce que tu veux, mais elle est intelligente. Quand je suis parti, le McGill lui mangeait pratiquement dans la main.

Mary poussa un soupir.

— Bon, que veut-elle que je fasse ? demanda-t-elle.

C'était le plus difficile. Nick savait qu'il avait intérêt à être convaincant.

— Elle veut que tu emmènes tous tes gamins à Atlantic City pour combattre le McGill, répondit-il.

Mary secoua la tête.

— Non ! Je ne peux pas faire ça. Je ne veux pas mettre mes enfants en danger.

— Allie dit qu'il y a là-bas une bande très puissante qui l'a déjà vaincu, alors nous ne serons pas seuls.

— Elle ne sait même pas de quoi elle parle !

— Raison de plus pour l'aider, si tu sais ce qu'elle ne sait pas. (Comme Mary se taisait, il abattit toutes ses cartes.) Si tu ne veux pas nous aider, j'irai là-bas sans toi.

— Ça, c'est la meilleure idée que j'aie jamais entendue, commenta Vari du fond du fauteuil où il était vautre dans un coin de la salle.

Tous deux l'ignorèrent.

— Le McGill t'écrasera, dit Mary. Tu ne fais pas le poids.

— Tu as sûrement raison, mais si tu ne veux pas nous aider, je serai bien obligé d'y aller tout seul.

Mary se détourna et martela une vitre du poing. Nick n'aurait su dire si elle était furieuse contre lui ou contre elle-même.

— Je... je ne peux pas..., fit-elle.

Nick ne bluffait pas, et cela, Mary devrait le comprendre tôt ou tard. Il savait qu'il l'aimait passionnément, mais aussi que certaines considérations l'emportaient sur ces sentiments.

— Je t'aime, Mary, dit-il, mais je dois faire certaines choses, même si toi, tu refuses de les faire.

Sur ces mots, il se leva et se dirigea vers la porte. Elle le rappela avant qu'il ne l'ait atteinte. Nick avait sincèrement cru qu'elle n'en ferait rien : d'après son expérience, quand Mary avait pris une décision, c'était une affaire classée. Mais peut-être était-elle en train de changer, elle aussi.

— Je ne veux pas mettre mes enfants en danger, répéta-t-elle en jouant fébrilement avec le médaillon qu'elle portait au cou, mais je ne peux pas non plus en laisser mille autres aux mains du McGill. Je pars avec toi.

— Quoi ! s'exclama Vari.

Nick ne s'était pas davantage attendu à cela.

— Mais... mais ça ne nous aidera pas, objecta-t-il. Nous avons besoin de toute une armée pour combattre le McGill !

Comme toujours, Mary savait mieux que lui ce qu'il fallait faire.

Elle avait le bras long, plus que quiconque s'en doutait. En d'autres termes, elle pouvait se procurer ce dont la plupart des Illumières ne faisaient que rêver, s'ils en étaient encore capables. Pour ce voyage, elle avait organisé un transport de luxe par train fantôme depuis l'ancienne gare de Penn Station.

Elle ne prit pas congé des enfants pour leur épargner toute inquiétude, laissant Lila aux commandes. Vari, qui voulait absolument l'accompagner, se joignit à Nick et à elle.

— Tu crois peut-être que je vais te laisser tous les lauriers ? dit-il à Nick alors qu'ils se dirigeaient vers les quartiers résidentiels. C'est moi qui décrocherai la timbale, tu vas voir !

— Je crois qu'il vaudrait mieux te pendre par les pieds, et toi, personne ne viendra te décrocher, rétorqua Nick.

Vari lui répondit par un ricanement.

— Tu es encore plus barbouillé de chocolat qu'avant, reprit-il. Bientôt, c'est toute ta face de crétin qui en sera couverte !

Nick haussa les épaules.

— Ça ne semble pas déranger Mary, observa-t-il.

Il savait que si Vari avait eu son violon, il lui en aurait assené un bon coup sur la tête.

— Avez-vous fini, tous les deux ? les réprimanda Mary. C'est avec le McGill que nous sommes censés nous battre, pas entre nous !

Nick prenait plaisir à ces prises de bec avec Vari, peut-être parce qu'il était sûr d'être le préféré de Mary.

Le jour déclinait lorsqu'ils arrivèrent devant Penn Station. C'était un glorieux édifice au fronton de pierre surmonté d'un dôme en verre. Il avait été rasé un demi-siècle auparavant au nom discutable du progrès, pour être remplacé par un misérable labyrinthe à rats en sous-sol à Madison Square Garden. La nouvelle Penn Station était, de l'avis général, la gare la plus laide de l'Occident. Par chance, l'ancienne survivait dans l'Éternéant, peut-être par la force de son indignation devant un tel outrage.

Nick fut franchement impressionné par l'édifice, et aussi par le courage de Mary, qui était prête à prendre le train malgré les circonstances de sa mort. Quant au conducteur, c'était un vieil ami de Mary, un Illumière de neuf ans qui se faisait appeler Tchou-Tchou Charlie. De son vivant, il avait eu une passion pour les trains miniature, si bien que dans l'ancienne Penn Station, il était au paradis.

— Je ne pourrai pas vous emmener jusqu'à Atlantic City : il n'y a pas de voies fantômes là-bas, leur annonça-t-il, mais je peux vous déposer à mi-chemin. Ça ira ?

— Pourras-tu aller jusqu'à Lakehurst ? demanda Mary. J'ai là-bas un ami qui nous emmènera à Atlantic City.

C'est ainsi qu'avec Tchou-Tchou Charlie aux commandes, le train fantôme s'ébranla sur des rails qui n'étaient plus que des souvenirs, à destination du New Jersey.

Ils arrivèrent à Lakehurst quelques heures plus tard, mais passèrent le reste de la nuit à chercher

l'ami de Mary, un Collecteur du nom de Speedo. Après l'avoir rencontré, Nick conclut qu'il préférerait une éternité sous un masque de chocolat plutôt que dans un maillot de bain mouillé. Speedo était certainement un bon Collecteur, car il possédait une Jaguar dernier cri.

— C'est une belle petite machine, leur déclara-t-il tout en les transportant sur les routes fantômes d'un ancien aéroport, ce qui lui permettait d'exhiber fièrement sa voiture. Mais elle ne peut prendre que d'anciennes routes qui sont introuvables ! Tu ne me l'avais pas dit quand tu me l'as offerte ! lança-t-il à Mary avec un regard accusateur.

— Tu ne me l'avais pas demandé, répliqua-t-elle avec un sourire espiègle.

Speedo leur expliqua que le trajet vers Atlantic City sur ce réseau routier fantôme prendrait plusieurs semaines, ce qui ne parut pas émouvoir Mary.

— En fait, c'est ton autre belle petite machine qui m'intéresse, dit-elle.

— Ouais, c'est bien ce que je pensais, répondit-il alors qu'ils arrivaient sur l'immense tarmac d'un aéroport. Mais moi, je conduis seulement sur le plancher des vaches.

Quand Nick vit la machine à laquelle ils faisaient allusion, il ne put réprimer un sourire malgré son émerveillement. Mary Tourcéleste voyageait rarement, mais quand elle le faisait, c'était avec panache !

Le quai de la défaite

Lorsque *La Reine du soufre* aborda Atlantic City, un épais brouillard matinal enveloppait la côte, dissimulant les nombreux hôtels du front de mer. Les deux quais fantômes en émergeaient comme des bras prêts à saisir le vaisseau.

Steeplechase Pier, avec ses douzaines d'attractions bourdonnant et tournant comme une grande machine, se trouvait sur la gauche. Steel Pier, sur la droite, était une somptueuse promenade. Ses panneaux aux caractères géants étaient un rappel de ses beaux jours, avant l'incendie qui l'avait envoyé par le fond : « Ce soir, concert de Frank Sinatra », « On danse jusqu'à l'aube au bal de la Marine » et : « Venez admirer Shiloh, le célèbre cheval plongeur ».

Bien entendu, ces deux quais étaient invisibles pour les vivants. Ces derniers ne voyaient plus que les casinos qui emportaient leur argent comme un raz-de-marée, et le nouveau et très voyant Steel Pier, construit à côté des ruines de l'ancien. Mais, comme pour l'ancienne et la nouvelle Penn Station, la copie ne soutenait pas la comparaison avec l'original. Vus de l'Éternéant, les deux quais fantômes émergeaient de la masse, comme les tours jumelles, tels deux grands phares immortels, de la ligne de gratte-ciel new-yorkaise.

L'équipage de *La Reine du soufre* se rassembla sur le pont pour admirer le spectacle tandis que le navire longeait les quais.

— On va leur rentrer dedans ! s'exclama Tête d'épingle.

— Non, répondit le McGill avec l'assurance de tout monstre sûr de son destin.

Les deux quais n'étaient qu'à vingt mètres l'un de l'autre, juste la bonne largeur pour que *La Reine du soufre* pût se glisser entre eux. C'était le mouillage idéal, comme choisi par le destin. Pour le McGill, c'était un nouveau signe de l'harmonie parfaite entre l'univers et lui-même. Comme il l'avait prédit, *La Reine du soufre* s'inséra sans difficulté entre les deux quais, en ne laissant entre chacun d'eux et ses flancs qu'un mètre d'intervalle. C'était réglé au millimètre.

— Éteignez le moteur, ordonna-t-il au pilote, et tous attendirent que l'élan de *La Reine du soufre* l'entraîne sur le fond sablonneux de ce gigantesque mort-lieu, où elle s'immobilisa.

— Et maintenant ? demanda Tête d'épingle, qui suait de peur comme les vivants.

Après sa trahison, les Maraudeurs des Twin Piers n'auraient aucune pitié pour lui.

Le McGill savait que la bataille imminente serait la plus décisive de sa non-existence dans l'Éternéant, mais il était sûr de triompher. Les oracles des biscuits chinois ne mentaient jamais.

— Fais descendre la passerelle sur Steel Pier, ordonna-t-il à Tête d'épingle. Vous autres, suivez-moi.

Le McGill descendit avec tout son équipage dans la chambre des carillons.

Pendant ce temps, Racine, toujours pendu par les chevilles, attendait patiemment que quelque chose arrive. Il ne se passait pour ainsi dire rien dans la chambre des carillons, et encore moins depuis le départ de Nick. Heureusement, Allie les avait rejoints, même si elle ne semblait guère s'en réjouir.

Contrairement à elle, Racine ne ressentait aucune frustration. Maintenant, il comprenait tout. Sa vie entière lui apparaissait comme un puzzle dont chaque pièce avait trouvé sa place. Peu importait ce qu'il représentait, l'obscurité d'un tonneau rempli de saumure ou mille enfants pendus par les pieds, car il était complet. Racine était complet, et c'était tout ce comptait, bien plus que la situation dans laquelle il se trouvait. Rien de déplaisant ne pourrait anéantir cette sensation d'absolue complétude. Mais cela, il ne pouvait pas plus l'expliquer à Allie qu'à Nick. Il savait seulement qu'il n'éprouvait aucun désir de quitter la chambre des carillons, pas plus que d'y rester, d'ailleurs. Il était tout simplement satisfait d'exister.

Il savait que d'autres étaient comme lui. Un grand nombre d'enfants suspendus dans la chambre des carillons avaient trouvé la paix.

Au milieu de cette forêt de fantômes, Racine vit Allie l'observer avec affliction. Il la salua de la main. Quelle tristesse ! Elle et Nick n'avaient pas trouvé la paix. Ils luttèrent avec tant d'acharnement, dans la peur, la solitude, le ressentiment et la colère. Racine se souvenait d'avoir éprouvé les mêmes sentiments, mais ce souvenir pâlissait comme tant d'autres. Il ne craignait pas le McGill, parce qu'il ne restait plus en lui que de la patience, la patience face à tout ce qui devait arriver.

— Nous aurions mieux fait de rester avec toi dans la forêt, dit Allie.

Racine sourit doucement.

— On se serait bien amusés pour l'éternité, fit-il en regardant les enfants les plus proches de lui. Ce n'est pas grave. Je suis prêt, maintenant.

— Prêt à quoi ? demanda Allie.

Cette question laissa Racine perplexe.

— Je ne sais pas, répondit-il. Prêt, c'est tout.

Soudain, les moteurs de *La Reine du soufre* s'éteignirent. Un instant plus tard, toute la masse des carillons oscilla vers l'avant, puis vers l'arrière, tandis que le navire s'arrêtait.

— On est à l'arrêt, annonça le scout.

— On est toujours à l'arrêt, répliqua un enfant.

— Non, cette fois, c'est différent.

— Taisez-vous ! cria Allie. Écoutez !

Ils entendirent un lointain bruit de pas sur du métal qui devint rapidement plus sonore. Ce n'était pas une personne qui descendait dans les entrailles du navire, mais plusieurs douzaines.

Allie fut la dernière et la première, exactement comme l'avait prédit le biscuit chinois : la dernière accrochée et la première détachée.

Le McGill fit irruption dans la chambre des carillons avec tout son équipage et se dirigea droit vers elle.

Elle le trouva encore plus hideux vu d'en dessous. Elle voyait sous cet angle l'intérieur de ses énormes narines difformes qui étaient l'image même du mal. Heureusement, elle ne dut pas les regarder trop longtemps : d'un seul geste de sa patte aux griffes acérées, il coupa sa corde et elle tomba la tête la première sur le sol couvert de poussière de soufre. Elle se releva rapidement, résolue à lui faire face.

— Où sommes-nous ? demanda-t-elle. Pourquoi sommes-nous à l'arrêt ?

Le McGill la dévisagea sans répondre.

— Détachez-les et liez-leur les mains dans le dos avec leurs cordes, ordonna-t-il à son équipage.

— Vous allez nous libérer ? demanda le scout.

— Contre une forte récompense, répondit le McGill.

— Une récompense ? Youpi ! cria Racine.

— Ce n'est pas ce que tu crois, intervint Allie.

Racine lui répondit par un haussement d'épaules.

— Youpi quand même, fit-il.

Le McGill empoigna Allie par le bras. Elle essaya de se dégager, mais il la tenait solidement.

— Tu vas me suivre et faire exactement ce que je t'ordonnerai, dit-il, et il l'emmena sur le pont.

Avant son fatal accident de voiture, Allie avait vécu dans le sud du New Jersey, à Cape May plus précisément, à la pointe sud de l'État. Ce n'était qu'à une heure d'Atlantic City, mais Allie n'était jamais allée là-bas, car ses parents méprisaient les foules et la vulgarité. C'était donc par conviction politique qu'ils évitaient Atlantic City.

Pourtant, dès son arrivée sur le pont, Allie sut où elle était. Elle dut dissimuler son excitation de crainte que le McGill n'ait des soupçons. Son plan avait fonctionné ! Enfin, jusqu'ici, du moins. Elle avait encore du pain sur la planche, car une foule de choses pouvaient aller de travers, mais elle savait qu'elle pouvait compter sur l'arrogance du McGill et sa foi aveugle dans l'oracle qu'elle avait fabriqué. Peut-être cela donnerait-il aux Maraudeurs des Twin Piers le coup de pouce nécessaire pour vaincre de nouveau le McGill. Les ennemis de mes ennemis sont mes amis, songea-t-elle. Si féroces que fussent les Maraudeurs, ce seraient des amis précieux s'ils l'emportaient sur le McGill.

Ce dernier la mena à la passerelle, qui s'inclinait brusquement entre le pont de *La Reine du soufre* et le plancher de Steel Pier.

— Après vous, lui dit-il ironiquement, et il la poussa en avant.

Elle servait donc d'appât.

— Allez ! ordonna-t-il.

Allie descendit de la passerelle et posa le pied sur le quai.

— Continue, ordonna le McGill.

Il attendit avec son équipage au bas de la passerelle, probablement pour être prêt à s'enfuir si la situation l'exigeait. Allie marcha donc, passant devant des magasins et leurs enseignes : Bière Schmidt, Cacahuètes du planteur, Caramels au beurre salé, Poulet maison. Tous étaient vides. Si de la nourriture avait transmigré avec l'incendie du quai, elle avait depuis longtemps disparu.

Au début, les seuls bruits qu'elle entendit furent des cris de mouettes et une étrange musique d'orgue à vapeur venant du quai. L'infinie désolation de ce lieu lui rappela l'impression qu'elle avait eue en traversant la réception de l'hôtel Waldorf-Astoria. Soudain, elle pivota en entendant un claquement de sabots sur le plancher et vit alors le plus étrange des spectacles. À l'extrémité du quai, un cheval sauta d'une plateforme de quinze mètres de hauteur dans un aquarium rempli d'eau avec un grand bruit d'éclaboussure. Il en ressortit, grimpa sur une rampe et remonta au sommet du grand plongeur. Ce cheval plongeur faisait partie de la mémoire du quai, et c'était le seul animal qu'Allie ait jamais vu dans l'Éternéant. Elle ressentit une profonde pitié pour cette créature et l'étrange éternité qu'elle devait vivre.

— Ne t'occupe pas de lui ! dit le McGill. Il fait seulement ce qu'il doit faire. Continuez.

Allie poursuivit son chemin sans apercevoir âme qui vive. Les Maraudeurs savaient certainement qu'ils étaient là, mais ils se tenaient tranquilles.

— Ohé ! lança-t-elle, mais personne ne répondit. Y a quelqu'un ?

Soudain, elle entendit sur sa droite un grincement de gonds rouillés. Elle se retourna et vit l'entrée noire et béante d'une grandiose salle de bal. Un panneau vantant l'une des attractions locales, *Le gouffre de l'enfer*, pendait de travers au-dessus de la porte. Allie comprit que c'était le repaire des Maraudeurs. Un garçon surgit de l'ombre, le visage étiré dans un rictus de pitbull. Il portait un tee-shirt noir sur lequel on lisait « Megadeth » et tenait à la main une batte de base-ball hérissée de pointes métalliques.

— Dégage ! gronda-t-il.

Le McGill fit un pas en avant.

— Je suis le McGill et je vous ordonne de sortir ! hurla-t-il à la ronde. Arrêtez de vous cacher, bande de lâches ! Sortez et battez-vous... ou détez !

Allie était sûre de ce qui allait arriver. Les enfants cachés un peu partout sur le quai allaient surgir par douzaines. Ils avaient sûrement des pouvoirs, puisqu'ils avaient vaincu le McGill, et ils devaient en avoir encore davantage aujourd'hui. Ils allaient encercler le McGill et son équipage. Ces derniers n'avaient aucune chance de s'en sortir.

Pourtant, ce ne fut pas ce qui arriva.

Le maraudeur solitaire au rictus de pitbull garda la même posture pendant quelques secondes. Puis, tout à coup, il lâcha sa batte et s'enfuit comme un chiot terrifié, aussi vite que ses jambes pouvaient le porter, vers le continent et vers la ville, où il disparut. Combattez ou détez, avait ordonné le McGill. Celui-là avait fait son choix.

Le McGill partit d'un rire tonitruant qu'on pouvait entendre sur tout le quai, mais aucun autre délinquant ne surgit de sa cachette.

— Ces gros durs de Maraudeurs ! Ah ah ah ! s'esclaffait-il.

L'équipage fouilla chaque centimètre des deux quais et jusqu'à leurs piliers couverts de

coquillages. Mais les défunts quais étaient bel et bien défunts, les Maraudeurs disparus, et le moral d'Allie au plus bas.

Il est presque impossible de lire tous les ouvrages de Mary Tourcéleste, car ils sont innombrables. Comme ils sont manuscrits, il est difficile de se les procurer hors de sa maison d'édition. Ni le McGill, ni Allie n'ont lu son *Enfants défunts d'hier et d'aujourd'hui*, sinon ils auraient trouvé au chapitre 3 ce précieux renseignement :

« Célèbres pour leur férocité, les Maraudeurs des Twin Piers ont régné de nombreuses années sur Atlantic City avant de disparaître. Les récits à leur sujet sont fragmentaires. Plus d'un Collecteur est venu me raconter comment ils ont abandonné leurs quais pour les casinos des vivants, appâtés par le tintement des machines à sous. Là-bas, hypnotisés par leurs oranges, leurs prunes et leurs cerises tournantes, ils se sont enlisés dans les sables mouvant du tapis pour ne plus jamais revenir. Le jeu est vraiment mauvais pour la santé. »

Le retour de l'humanité

L'heure de gloire du McGill était venue et il était prêt. Cela faisait plus de vingt ans qu'il s'y préparait. Personne n'ayant répondu à son défi, il commença à décharger sa cargaison d'Illumières. Bientôt, le quai fut couvert d'enfants clignant des yeux dans le matin brumeux, les mains liées dans le dos. Toute combattivité avait abandonné le plus grand nombre : passifs, ils attendaient le sort que le McGill leur réservait.

Le McGill, exultant, embrassa du regard ses mille prisonniers, et, serrant dans sa patte ses deux plus précieux oracles, se prépara à l'échange.

Il scruta le ciel voilé de brouillard, en quête d'un signe de Celui qui lui avait proposé ce marché.

— Me voilà ! cria-t-il, mais le ciel ne répondit pas. (Il brandit ses oracles et les agita.) « La vie d'un vaillant homme vaut l'âme de milles lâches ! » J'ai ces milles âmes en mon pouvoir et je les ai amenées ici selon les instructions de l'oracle !

Pas de réponse, seulement le claquement de sabots, un hennissement et un bruit d'éclaboussure, comme si tout le quai se moquait de lui. Il hurla encore plus fort :

— J'ai rempli les conditions du marché. Maintenant, rendez-moi ma vie ! Libérez-moi de l'Éternéant et rendez-moi ma vie !

Le McGill attendit, son équipage et les mille prisonniers aussi. Même la musique incongrue d'orgue à vapeur semblait diminuée par la solennité de cet instant.

Soudain, un nouveau bruit perça celui de la musique. C'était un léger bourdonnement évoquant un chœur d'anges, d'abord lointain, puis de plus en plus fort, et enfin si puissant qu'il en devenait presque palpable.

Soudain, une forme émergea du brouillard... une forme gigantesque.

— Oh mon Dieu ! s'écria Allie, qu'est-ce que c'est ?

L'apparition était si formidable qu'elle ne heurtait pas seulement la vue, mais aussi l'esprit, et éclipsait tout autour d'elle.

— Me voilà ! hurla le McGill fou de joie. Me voilàààà !

Et il ouvrit les bras, préparant son âme à recevoir sa récompense qui descendait des cieux dans toute sa gloire.

Tout ce qui meurt prématurément ne transmigre pas dans l'Éternéant. Tout comme les conditions atmosphériques à l'origine d'une tornade, celles de la transmigration obéissent à des lois bien précises. L'amour des vivants et, parfois, la présence de taches solaires jouent un rôle décisif, mais le facteur le plus déterminant est probablement la persistance de la mémoire. Les vivants ne veulent ni ne peuvent oublier certains objets et certains lieux, qui sont destinés à transmigrer.

Dans l'Éternéant, Pompéi est intacte, et la grande bibliothèque d'Alexandrie renferme toujours la sagesse du monde antique.

Dans l'Éternéant, la navette *Challenger* est encore sur sa rampe de lancement en Floride, dans l'éternel espoir d'une mise à feu réussie, et la *Columbia* au bout de sa piste, en extase devant son atterrissage parfait.

Il en va de même du plus grand aéronef du monde.

Le *Zeppelin LZ-129*, plus connu sous le nom de *Hindenburg*, transmigra dans l'Éternéant en mai 1937 dans une fracassante explosion d'hydrogène qui envoya trente-cinq passagers au terminus et emporta un petit Allemand dans l'Éternéant. Là-bas, le grand aéronef ressuscita, prêt à voler de nouveau avec sa réserve d'hydrogène fantôme, mais délivré des swastikas ornant ses ailerons arrière, auxquels l'accès à l'Éternéant avait été refusé.

Quant au garçon, qui s'était rebaptisé Zepp, il eut l'honneur d'être le premier pilote d'aéronef de l'Éternéant. Aux Illumières, il offrait des voyages, en échange de quelque chose de rare. Cependant, comme de nombreux autres Illumières, il s'enlisa bientôt dans la routine : pour des raisons demeurées inexplicables, il fit pendant soixante ans la navette exclusivement entre Lakehurst, le New Jersey et Roswell, au Nouveau-Mexique.

Un jour, l'aéronef devint visible pour un bref instant sous l'action de taches solaires, et cette apparition provoqua un certain émoi, mais ceci est une autre histoire.

Finalement, Zepp troqua le *Hindenburg* contre quelques caisses de Bratwursts offertes par un Collecteur du nom de Speedo, qui devint l'heureux propriétaire du plus grand aéronef construit par l'homme. Une belle petite machine s'il en fut.

Le nez du grand zeppelin gris émergea du brouillard, comme surgi d'une autre dimension.

— Me voilà ! hurlait le McGill, fou de joie. Me voilàààààà !

Les deux cent quarante mètres de l'aéronef étaient encore enveloppés de brouillard tandis qu'il se posait doucement sur Steel Pier, juste devant le McGill. La nacelle de pilotage fixée sous son ventre lui tenait lieu de train d'atterrissage.

Une porte s'ouvrit dans la coque devant la nacelle, révélant que ce grand ballon gris n'en était pas un et dissimulait toute une structure. Sa peau argentée était tendue sur un squelette en acier et ses poumons alimentaient en hydrogène plus de cent tonnes de force ascensionnelle luttant contre la pesanteur. C'était une merveille d'ingénierie. Aux yeux du McGill, toutefois, ce n'était pas un zeppelin, mais un véhicule divin.

— Me voilà ! répéta-t-il, mais avec une telle déférence que sa voix se réduisait à un souffle.

Une passerelle toucha le plancher du quai et le McGill attendit l'apparition de l'être assez puissant pour lui rendre sa vie. Peu importait que le monde des vivants eût continué de tourner sans lui, ou que tous ceux qu'ils avaient connus fussent morts depuis longtemps, car il n'en gardait qu'un vague souvenir. Quand son esprit habiterait de nouveau un corps vivant, il s'adapterait à ce xxi^e siècle et retrouverait le droit de grandir, puis de vieillir dont la mort l'avait privé.

Trois silhouettes descendirent la passerelle, mais ce fut la première qui retint son attention. C'était

une fille vêtue d'une robe en velours vert. Lorsqu'elle posa le pied sur le quai, puis se dirigea vers lui, la mâchoire difforme du McGill se relâcha, ses bras pendirent, inertes, et les deux minuscules messages qu'il serrait dans sa patte tombèrent à terre. C'était impossible, tout simplement impossible !

— Megan !

La fille sourit en entendant son nom.

— Megan, répéta-t-elle. Maintenant, je me souviens. C'était mon nom.

Elle s'arrêta à quelques mètres du McGill, et tandis qu'elle le regardait, son sourire pâlit sans s'effacer complètement. Il remarqua seulement à cet instant ses deux compagnons, un garçon aux cheveux blonds et bouclés, et un autre au visage barbouillé de brun. N'avait-il pas transformé ce dernier en carillon ?

— Megan, reprit la fille, visiblement heureuse de se rappeler ce nom. C'était il y a longtemps. Maintenant, je m'appelle Mary Tourcéleste.

Les veines des yeux mal assortis du McGill se mirent à palpiter.

— Tu veux dire que tu es Mary Tourcéleste ? Non ! C'est impossible ! s'écria-t-il.

— Je savais bien que tu serais surpris, mais moi, j'ai toujours su qui tu étais, Mikey. Comment aurais-je pu l'ignorer ?

Un murmure roula comme une vague parmi l'équipage et dans la foule des prisonniers : *Mikey, Mikey, elle l'a appelé Mikey...*

— Ne m'appelle pas ainsi ! hurla le McGill. Ce n'est pas mon nom. Je suis le McGill, le seul vrai monstre de l'Éternéant !

— Non, lui dit sa grande sœur. Tu es Michael Edward McGill. Tu n'es pas un monstre, mais mon petit frère.

Une deuxième vague roula dans la foule, cette fois plus bruyante : *Frère, frère, c'est le frère de Mary...*

Le McGill ressentait tant d'émotions contradictoires qu'il se sentait prêt à exploser. Cela devait parfois arriver aux Illumières, quand ils étaient trop émus. Il était à la fois fou de joie de revoir sa sœur, et de rage, car ce n'était pas la libération qu'il attendait. Il se sentait profondément humilié d'avoir été démasqué, et terrifié à l'idée d'affronter cette situation.

— J'ai un cadeau pour toi, Mikey, reprit sa sœur, un cadeau que j'aurais dû te donner il y a longtemps.

Elle leva la main, ouvrit le médaillon en argent qu'elle portait au cou, puis le brandit dans sa direction comme un prêtre le ferait d'une croix face à un vampire. Le McGill voulut détourner ses yeux dissymétriques, mais ils ne pouvaient se détacher de cette vision.

Une moitié du médaillon contenait une miniature de sa sœur qui lui ressemblait trait pour trait, l'autre moitié, celle d'un garçon nommé Michael Edward McGill.

— Non ! hurla le McGill, mais c'était trop tard : il avait vu et reconnu son portrait, il l'avait reconnu de tout son être. Nooon... ! cria-t-il, mais sa voix visqueuse avait déjà mué parce qu'il se souvenait de ses traits humains.

Pour tous ceux qui l'entouraient, Nick, Allie, les prisonniers et l'équipage, cette transformation releva du miracle. De monstre, le McGill devint petit garçon en l'espace de quelques secondes. Sa tête rapetissa et sa maigre touffe de poils redevint une coupe impeccable. Son œil bringuebalant réintégra son orbite et l'autre désenfla. Cinq doigts aux ongles bien nets remplacèrent ses griffes. Ses haillons fétides se rapiécèrent pour former les fantômes des vêtements qu'il portait sur la miniature. Quand ce fut terminé, le McGill ne fut plus qu'un garçon de quatorze ans bien propre qui aurait fait la fierté et la joie de sa mère.

Incrédule, il toucha son visage et, comprenant ce qui lui était arrivé, hurla :

— Tu ne peux pas me faire ça ! Je suis le McGill ! Tu ne peux pas faire ça !

Trop tard. L'image monstrueuse qu'il avait si longtemps cultivée avait disparu, remplacée par l'être humain qui était en lui. Mary referma le médaillon : mission accomplie.

Allie n'en croyait pas ses yeux. Ce garçon, ce Mikey... était-ce bien lui qui avait capturé et transformé un millier d'enfants en carillons ? Elle devait faire un effort pour se rappeler que son visage avait repris son aspect humain. Il faudrait sans doute bien plus qu'un portrait pour que son âme retrouve son humanité.

Alors que tous restaient bouche bée, le scout fut le premier à apprécier l'instant à sa juste valeur pour les prisonniers : c'était celui de leur libération et celui de leur vengeance.

— Ne le laissez pas s'en tirer ! hurla-t-il, et il fonça sur Mikey McGill.

Les mains encore liées dans le dos, il se jeta sur lui, le précipitant à terre. Les autres prisonniers l'imitèrent, et quelques secondes plus tard, un millier d'enfants se ruaient sur Mikey. Ils le frappaient du pied, car leurs pieds étaient leurs seules armes, mais vu leur nombre, ils auraient très bien pu l'expédier à coups de pied dans l'au-delà s'il avait été vivant.

— Non ! hurla Mary. Arrêtez !

En cet instant, les instincts de la foule l'emportaient sur tout le reste et personne ne l'écoutait. La meute devint de plus en plus bruyante, de plus en plus déchaînée, comme si l'esprit des Maraudeurs des Twin Piers avait pris possession d'elle.

Au milieu de ce tumulte, Mikey était frappé et piétiné comme par une danse cauchemardesque. Personne ne pouvait plus le tuer, ni le blesser, mais il souffrait plus de cette humiliation que de n'importe quelle douleur physique.

— Retenez-les ! hurla-t-il à son équipage.

Peine perdue. Au lieu de lui obéir, son équipage pris de panique désertait, fuyait vers la ville comme l'avait fait le maraudeur solitaire un instant auparavant, le laissant seul.

Soudain, quelqu'un commença à couper les liens des prisonniers. Alors ils ne se contentèrent plus de lui allonger des coups de pied : ils le frappaient à coups de poing et le tiraient en tous sens comme s'ils voulaient le dépecer.

Ce n'était pas ce qu'avait annoncé l'oracle. Il devait être faux ! Mais comment un oracle pouvait-il être faux ? À cet instant seulement, fouetté et battu par la furie des Illumières qu'il avait réduits en esclavage, Mikey devina la vérité. Il n'était pas l'homme vaillant désigné par l'oracle, mais l'un des mille lâches.

Avec toute la force qui lui restait, il fendit la foule écumante et se précipita vers l'extrémité du quai : un plongeon dans la mer et une descente vers le centre de la Terre vaudraient toujours mieux que le sort qu'il subissait.

Rares étaient ceux qui ne participaient pas au châtimement. Allie, Nick et Racine se tenaient à l'écart, ainsi que Mary, Vari et même Tête d'épingle, le seul membre de l'équipage à avoir eu le courage de rester. S'ils ne se joignaient pas à la foule, ils ne faisaient rien non plus pour l'arrêter. Mary s'adressait encore à elle, l'adjurant de se calmer et de laisser son frère en paix, mais personne ne l'entendait. Finalement, elle s'en détourna.

— Il ne l'a pas volé, commenta Nick.

— Mais il faut quand même faire quelque chose ! s'exclama Allie. C'est horrible !

— Non, dit tristement Tête d'épingle, il est venu ici pour que son destin s'accomplisse, et c'est ce qui est arrivé. Il faut laisser le destin suivre son cours.

Ils regardaient la foule, au milieu de laquelle se trouvait Mikey, se presser vers l'extrémité du quai. Allie se rendit compte que, pas plus que Mary, elle ne pouvait affronter ce spectacle. Elle se tourna donc vers Tête d'épingle, qui avait ramassé les deux bouts de papier lâchés par Mikey.

— « La victoire vous attend sur le quai de la défaite », lut-il. C'est toi qui l'as écrit, hein ?

— Oui, avoua-t-elle. Mais la formule sur les mille lâches... c'était vrai.

— Pas tout à fait, répondit Tête d'épingle. Tu comprends, j'avais découvert cette vieille machine à écrire bien avant toi.

Allie ouvrit des yeux incrédules.

— Il fallait bien trouver quelque chose pour occuper le McGill pendant ces vingt dernières années, expliqua Tête d'épingle.

La foule arrivait au bout du quai. Allie espérait presque que Mikey parviendrait à regagner *La Reine du soufre*, mais cette évasion n'en serait pas vraiment une, car alors, la foule le pendrait par les pieds pour le transformer en piñata incassable.

Allie ne pouvait plus rien pour Mikey McGill. Plutôt que de spéculer sur son sort, elle préféra se concentrer sur la tâche qui l'attendait, sur son projet. Son but personnel. Elle savait ce qu'elle devait faire. Elle l'avait imaginé et envisagé sous tous les angles avant même d'arriver à Atlantic City. Sans le savoir, Mikey McGill l'avait menée à un peu plus de cent kilomètres de chez elle : elle était plus proche de chez elle que jamais depuis son arrivée dans l'Éternéant.

Allie avait libéré ses amis et elle-même était libre. Il ne lui restait plus qu'à rentrer à la maison.

— Je me sauve, annonça-t-elle, prenant les autres au dépourvu.

Elle serra rapidement contre elle Racine, puis Nick, qu'elle remercia d'avoir été son compagnon de hasard au cours de ce périple.

— Allie, je..., bafouilla-t-il.

Elle leva la main pour le faire taire, car elle avait horreur des longs adieux larmoyants.

Elle se tourna ensuite vers Mary. Malgré tout ce qui les séparait, elle lui adressa un salut

respectueux, puis regarda le *Hindenburg*.

— Tu as gagné le concours de La Plus Grandiose Entrée en Scène, déclara-t-elle.

— Nous avons encore fort à faire ici, dit Mary. Pourquoi ne restes-tu pas un peu pour nous aider ?

— Ce serait avec plaisir, mais j'ai d'autres projets.

Mary accepta sa réponse sans poser de question sur ces projets, mais Allie supposa qu'elle savait à quoi s'en tenir.

— Nous aurions pu être amies, reprit Mary avec quelque regret.

— Je ne le pense pas, répondit Allie aussi poliment qu'elle le put, mais je suis contente que nous ne soyons pas ennemies.

Sur ces mots, elle tourna les talons et, prenant sur elle pour ne pas regarder en arrière, passa devant l'aéronef géant et s'éloigna du quai.

La foule se déchaînait contre Mikey McGill tandis qu'il avançait vers l'extrémité du quai pour lui échapper. Il était prêt à faire le plongeon.

Toutefois, le destin lui réservait un autre sort.

Alors qu'il était au bord, il entendit un bruit, un bruit très faible dans le vacarme, mais il l'entendit néanmoins. Un martèlement de sabots. Un hennissement. Un bruit d'éclaboussure. Il se retourna et vit, à travers une mêlée de bras et de jambes, Shiloh, le célèbre cheval plongeur, surgir de son aquarium pour monter sur la rampe qui le ramenait au grand plongoir.

C'est de l'eau que viendra votre salut...

Mikey McGill vira brusquement, fendit la foule et s'élança vers le cheval.

Une fois de plus, Allie dut se réhabituer à la nature molle et absorbante du sol chez les vivants. La promenade en bois d'Atlantic City la tirait continuellement par les pieds et elle devait rester toujours en mouvement pour ne pas s'enliser. Elle pouvait néanmoins faire à pied les cent kilomètres qui la séparaient de chez elle, quitte à fabriquer de nouvelles chaussures de voyage. En revanche, elle n'avait aucune idée de la direction qu'elle devait prendre.

— Excusez-moi, dit-elle à un couple de passants, pourriez-vous me dire comment... ?

Le couple passa devant elle comme si elle était invisible.

Bien sûr ! Avait-elle donc oublié qu'elle n'était plus qu'un fantôme ? Oui, elle pouvait maintenant affronter la réalité. Le terme d'« Illumières » et tous les autres jolis mots qu'on pouvait employer ne changeaient rien à cette réalité : elle était morte. Elle n'était plus qu'un fantôme.

Alors qu'elle réfléchissait, elle entendit un bruit qui lui fit tourner les yeux vers les quais. C'était le choc de sabots sur des planches. Elle attendit le plongeon du cheval fabuleux, mais cette fois, elle n'entendit rien. Un instant plus tard, elle vit le cheval, monté par un cavalier, surgir de derrière le gigantesque zeppelin. Une horde d'enfants le poursuivait, mais il était trop rapide pour eux. Dès que ses sabots touchèrent le plancher des vivants, leur martèlement cessa, mais c'est à peine s'il ralentit. Il tourna et fonça droit sur elle. À présent, il était si proche qu'elle voyait son cavalier. C'était Mikey

McGill. Il repéra Allie à la seconde où elle le reconnut, et elle lut la fureur dans ses yeux.

Elle fut terrifiée. Ses yeux lui paraissaient encore plus effrayants que ceux du monstre.

Elle voulut s'enfuir, mais le cheval était trop rapide. Mikey la chargeait et elle était impuissante. Il allait la piétiner, la capturer, la punir de sa trahison. Elle le regarda droit dans les yeux. Son regard lui disait : *Tu vas me le payer ! Et : Tu ne m'échapperas pas !*

Soudain, elle se rendit compte qu'elle pouvait lui échapper.

Devant elle, une fille en survêtement faisait son jogging sur la promenade. Elle avait environ dix-neuf ans et des cheveux tirés en une queue-de-cheval.

Allie se retourna pour regarder derrière elle. Mikey McGill n'était plus qu'à quelques mètres. Le cheval était lancé au grand galop et son cavalier se penchait déjà sur le côté, la main tendue pour la saisir. Elle n'avait plus de temps à perdre. Elle se rua sur la fille, se jeta dans la vague de son corps et surfa sur elle de tout son élan.

Mikey McGill, le cheval, les quais et le *Hindenburg* disparurent en un clin d'œil. Elle ne voyait plus que le jour brumeux des vivants à travers les yeux de cette fille. Elle sentait la fraîcheur matinale et la chair de poule sur sa peau. Elle sentait le battement d'un cœur. Elle sentait l'épuisement d'un corps qui avait parcouru la promenade dans les deux sens pendant plus d'une heure.

Mikey McGill et la horde qui le poursuivait étaient toujours là, mais invisibles, et elle était désormais hors de leur portée. Rien ni personne dans l'Éternéant ne pouvait plus l'atteindre, car elle avait fait irruption dans le monde des vivants.

— *Que se passe-t-il ?* demanda avec angoisse l'âme propriétaire du corps possédé. *Pourquoi ne puis-je plus remuer bras et jambes ? Qu'est-ce qui ne va pas ?*

— *Chut !* répondit Allie. *Ne t'inquiète pas, tout ira bien.*

Alors elle fit demi-tour et s'éloigna à petites foulées.

Les âmes sauvées

Mikey était sauvé. Si elle admettait que le McGill méritait la fureur de la foule, Mary était secrètement soulagée de savoir que son frère n'échouerait pas au centre de la Terre. Elle ne saurait jamais pourquoi il s'était transformé en monstre. Sa monstruosité avait disparu, du moins extérieurement. Ce que Mikey deviendrait ensuite ne dépendait plus que de lui.

La horde, qui avait abandonné sa poursuite infructueuse, se tournait maintenant vers elle, en quête d'un guide.

À côté d'elle, Nick observait cette foule.

— Je ne croyais pas que nous étions aussi nombreux quand nous étions pendus en cale, observa-t-il.

Mary regarda l'aéronef. Comme il ne pouvait transporter qu'une centaine de passagers, il serait plein à craquer, mais c'était néanmoins faisable. Le compartiment des voyageurs ne représentait qu'une petite partie du vaisseau. La plus grande partie consistait surtout en passerelles et en poutrelles supportant ses imposants réservoirs à hydrogène. Il pourrait donc accueillir sans difficulté un millier d'Illumières. Speedo assura que leur poids ne poserait aucun problème, puisque les Illumières ne pesaient plus rien, sauf en souvenir. Cette mémoire pouvait les faire sombrer jusqu'au centre de la Terre s'ils n'y prenaient garde, mais ne pesait pas assez lourd pour empêcher un vaisseau de décoller.

— Quelle heure est-il ? demanda un garçon qui ressemblait étrangement à un requin.

— L'heure de rentrer chez nous, répondit Mary. Écoutez-moi tous, dit-elle à la foule. Nous avons du pain sur la planche. Je sais que certains d'entre vous ne sont restés que trop longtemps prisonniers, mais maintenant, vous êtes libres et je connais un endroit merveilleux où vous pourrez vivre ! Il y aura de la place pour tout le monde et vous ne souffrirez jamais plus !

— C'est toi la sorcière du ciel ? demanda une fillette qui ne devait pas avoir plus de cinq ans.

Mary lui sourit et s'agenouilla devant elle.

— Bien sûr que non, répondit-elle. Cette sorcière n'existe pas.

— Très bien, fit Nick. Maintenant, nous allons tous nous ranger en file indienne à partir d'ici, dans l'ordre des chiffres peints sur nos vêtements, pour être sûrs de n'oublier personne !

Mary sourit. Nick et elle formaient désormais une équipe. C'était une idée à laquelle elle pourrait se faire sans difficulté.

— Hé, lança une voix, regardez un peu ce que j'ai trouvé !

Nick et Mary se retournèrent et virent Racine qui traînait un seau très lourd. Pendant que les autres poursuivaient Mikey, il était retourné à bord de *La Reine du soufre*.

— Le McGill avait laissé son coffre-fort ouvert ! J'ai son trésor ! annonça-t-il.

Mary lui prit le seau des mains. Il était rempli de pièces à l'effigie effacée par l'usure.

— Une petite partie de son trésor, grommela Nick.

— C'est merveilleux, déclara Mary en lui adressant un clin d'œil. Il y en a assez pour que chacun puisse faire un vœu à la fontaine.

Quelques enfants essayaient de regarder à l'intérieur du seau, mais Mary le tenait hors de leur portée.

Ils se remirent au travail. La plupart des enfants formaient une file en lisant leurs numéros peints à l'envers, mais certains restaient en arrière, hésitants, et c'est vers eux que Mary se dirigea après avoir tendu le seau à Nick.

— Garde-le jusqu'à ce que nous soyons à la fontaine, dit-elle.

Elle alla parler aux enfants. Finalement, sa gentillesse et son charme vainquirent leurs réticences.

Dans son désir de penser à tous, elle oublia pourtant quelqu'un. Elle s'en rendit compte tardivement, alors que le vaisseau voguait déjà vers le nord, à plusieurs milliers de mètres au-dessus de la mer.

— Où est Vari ? demanda-t-elle.

Elle se tourna vers Nick, qui haussa les épaules.

— Je ne pas l'ai vu, répondit-il.

Mary partit à sa recherche, explora les cabines, les couloirs et les passerelles jusqu'au sommet du vaisseau, mais Vari n'était nulle part à bord. Ils l'avaient, Dieu sait comment, laissé à terre.

Même s'il est resté cent quarante-six jours dans l'Éternéant, certaines choses ne changent pas chez un petit garçon : les sautes d'humeur, une certaine distraction, et, bien sûr, la curiosité.

Tandis que Mary faisait monter les mille âmes dans son vaisseau, Vari était à bord de la *Reine du soufre* avec Racine. Alors que ce dernier repartait, satisfait, avec son seau de pièces, Vari descendait dans les entrailles du navire, où il découvrit les salles du trésor. À cette vue, il se crut au paradis et se lança dans son exploration. Il vit des jouets, des bijoux et encore d'autres objets dont il ne soupçonnait même pas l'existence. C'était comme un pays de rêve, plein de richesses et de mystères.

Lorsqu'il ressortit, les bras chargés de trésors, le gigantesque zeppelin avait disparu et son pire cauchemar était devenu réalité : Mary l'avait oublié. Il en laissa choir son butin, qui atterrit bruyamment sur le pont.

— Qui es-tu ?

Vari pivota sur lui-même au son de cette voix.

— Qui es-tu et pourquoi n'es-tu pas reparti avec les autres ?

Celui qui parlait était un garçon de haute taille au sourire difforme et à la tête un peu trop petite pour le reste de son corps. Bien qu'il fût au bord des larmes, Vari se maîtrisa, résolu à ne montrer aucune faiblesse devant ce dernier membre de l'équipage.

— Peut-être que je n'avais pas envie de partir, répondit-il. (Il avait la vague impression que l'autre était aussi abandonné que lui.) C'est un beau bateau et j'aime bien les trucs qu'il y a dans la

cale.

— Ça fait vingt ans qu'on voyage avec ce navire, dit le garçon, qui se présenta sous le nom de Tête d'épingle.

Vari aurait pu en rire, mais n'en fit rien. Ce nom lui allait à la perfection, comme tous ceux de l'Éternéant. Tête d'épingle attendait le retour de l'équipage, mais personne n'était revenu et Vari pressentit que personne ne reviendrait.

Il regarda Steel Pier sur sa droite et Steeplechase Pier sur sa gauche. Il lui semblait qu'il pourrait refaire sa vie sur ces quais. Et puis son regard tomba sur un énorme fauteuil couvert de pierreries placé sur une estrade du pont supérieur. Ce fauteuil était à la fois magnifique et affreux. Vari se rendit compte qu'il le fascinait.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il.

— Le trône du McGill, répondit Tête d'épingle.

Vari s'approcha du trône. Il était étrangement et horriblement imposant, dans un genre qui n'appartenait qu'à lui. Vari grimpa dessus et s'assit. Il était si petit qu'il disparaissait presque au fond, et pourtant, d'y être assis lui donnait une sensation de puissance. Il se sentait plus fort que l'univers entier, plus fort que la mort ou que n'importe quoi au monde.

Tête d'épingle le contempla comme s'il voulait le photographier.

— Tu ne m'as pas dit ton nom, observa-t-il.

— Je m'appelle Va..., mais il s'interrompit. Mary l'avait abandonné. Il n'était plus tenu de rester son fidèle serviteur. Il pouvait devenir qui il voulait et ce qu'il voulait.

Il se renversa dans le trône, étendit les mains et caressa les bijoux des accoudoirs.

— Je suis le McGill, répondit-il. Tremble en entendant mon nom.

Tête d'épingle lui adressa un sourire semblable à un glissement de terrain.

— Oui, mon capitaine, répondit-il.

Puis, comme s'ils s'étaient compris sans paroles, Tête d'épingle monta sur le pont supérieur, fit démarrer le moteur et prit la barre. Ensemble, ils s'éloignèrent sur l'océan, à la recherche d'un nouvel équipage et d'un violon.

La corpsbrioleuse

Cette joggeuse était une vraie casse-pieds. Au début, Allie avait cru que tout irait bien, mais dès que la fille comprit de quoi il retournait, elle contre-attaqua. Elle était bien plus difficile à contrôler que le pilote du ferry.

— *Tu ne peux pas simplement prendre les choses comme elles viennent ?* l'admonesta mentalement Allie. *Je ne te ferai pas de mal. Je veux juste t'emprunter un instant...*

— *Me voler, tu veux dire... !*

— *Voler impliquerait que je ne rendrais pas ce que j'ai pris,* répliqua Allie.

— *Non, voler signifie prendre ce qui ne t'appartient pas sans permission, et je ne t'ai pas donné la mienne !*

Le corps qu'elles partageaient titubait et sautillait sur la promenade d'Atlantic City tandis que leurs deux esprits s'affrontaient. Mais Allie n'avait ni le temps, ni la patience de discuter.

— *Nous pouvons coopérer,* dit-elle. *Sinon, ce sera beaucoup plus difficile...*

Mais, comme Allie, cette fille était une lutteuse.

— *Très bien, tu l'auras voulu !* riposta-t-elle.

Allie ferma les yeux et concentra toute sa volonté sur sa tâche d'usurpation... de possession... et de contrôle. Elle se représenta son esprit comme un marteau frappant à coups redoublés jusqu'à ce que la joggeuse ne fût plus qu'un frémissement dans le bout de ses doigts.

Quand elle rouvrit les yeux, son corps ne tressautait plus. Elle pouvait l'utiliser comme bon lui semblait. Elle n'aimait guère être une corpsbrioleuse : pour elle, ce n'était qu'un moyen d'atteindre son but. Elle devait pourtant reconnaître qu'il était tentant de rester dans le corps de cette fille, car elle était séduisante et en bonne forme physique, même si elle avait quelques années de plus qu'elle. Si Allie avait été différente, elle serait peut-être restée, mais la force de sa volonté lui permettait de résister à toutes les tentations. Cette fille n'était pour elle qu'un véhicule destiné à la ramener chez elle, et rien de plus. Du reste, elle se trompait : Allie ne lui volait pas son corps, elle ne l'empruntait même pas, elle le louait, car cette fille serait dédommée pour le dérangement subi. Ce dédommagement serait la certitude que l'univers ne se limitait pas aux perceptions des vivants.

Allie plongea la main dans sa poche et en tira un trousseau de clés. Elle lut sur le porte-clés le mot « Porsche ».

— Où est ta voiture ? demanda Allie, mais la fille, décidément peu coopérative, réagit seulement par une bordée d'injures.

» Très bien, dit Allie, je la trouverai moi-même.

Elle commença à fouiller les parkings d'hôtels en déclenchant une alarme toutes les deux secondes. Cela lui prit du temps, mais finalement, elle entendit l'alarme de la voiture.

À présent, la principale difficulté était la suivante : Allie ne savait pas conduire.

Si elle avait vécu un peu plus longtemps, elle aurait certainement eu son permis à l'heure qu'il était. Quand elle fit démarrer la Porsche, c'était la première fois qu'elle mettait le contact. Malheureusement, c'était une boîte manuelle. Allie croyait s'y connaître un minimum en vitesses et en pédales d'embrayage, mais elle n'avait aucune expérience pratique. Rien que pour sortir du parking, elle dut faire toute une série de démarrages et d'arrêts brutaux ponctués de bruyants grincements.

— *Ma voiture ! Ma voiture !* criait la joggeuse au fond d'elle. *Regarde ce que tu fais à ma voiture !*

Allie l'ignora et se résolut à emprunter seulement de petites rues pour se roder.

Il n'était cependant pas aussi facile de conduire qu'elle l'avait cru : elle comprit bientôt que « se roder » allait lui prendre beaucoup plus de temps que prévu. Il était maintenant plus de midi, et Allie n'avait pas l'impression d'avoir fait de progrès en conduite. Elle envisagea un instant d'abandonner la Porsche pour un autre moyen de transport, un bus par exemple, mais tous les bus d'Atlantic City étaient à destination de New York ou de Philadelphie. Aucun ne s'arrêtait à Cape May.

— *Je t'en prie*, disait la joggeuse, qui avait entre-temps retrouvé son sang-froid, *je t'ai entendue et je sais où tu veux aller. Laisse-moi le contrôle de mes bras et de mes jambes pour conduire...*

Distraite par son intervention, Allie brûla un feu rouge et écrasa la pédale de frein, s'arrêtant pile à un carrefour. De furieux coups de klaxon s'élevèrent et des voitures la contournèrent vivement.

— *Je t'en prie*, répéta la joggeuse, *laisse-moi conduire, sinon nous allons mourir dans un accident...*

Nullement désireuse de refaire l'expérience de la mort, Allie desserra sa prise sur elle et se tint juste assez en retrait pour lui laisser le contrôle de ses bras et de ses jambes. À son grand soulagement, la fille ne lui opposa aucune résistance. Elle s'éloigna simplement du carrefour et prit la route de sortie d'Atlantic City.

Allie se détendit comme le capitaine d'un navire qui laisse les commandes à son second.

— *Merci*, dit-elle à la joggeuse, qui ne répondit rien.

Tout se passa bien jusqu'à ce qu'elles aient atteint le pont reliant Atlantic City au continent. À mi-chemin du pont, le second se mutina : la joggeuse lança une offensive mentale qui prit Allie complètement au dépourvu.

— *Tu crois vraiment que tu vas pouvoir voler mon corps et envahir mon espace ? RATÉ !*

Elle fit pression sur Allie, qui se sentit expulsée de son corps comme un aliment avarié. Elle ne sentait plus son cœur battre, ni l'air circuler dans ses poumons. Elle était isolée et commençait à lâcher prise.

Allie lutta pour ancrer son esprit en elle, refusant de toutes ses forces d'être rejetée. Elle parvint à réintégrer son corps, et alors que chacune s'efforçait d'en reprendre le contrôle, la voiture se mit à zigzaguer follement sur le pont.

Elle heurta le flanc gauche d'une autre voiture, rebondit et fonça vers le garde-fou qui dominait la baie.

— *Tu as vu ce que tu as fait ?* hurla la joggeuse.

— *Ce que moi, j'ai fait ?*

Elles s'écrasèrent contre le garde-fou et Allie eut une horrible impression de déjà-vu. Elle entendit un bruit de verre brisé et un froissement de métal. Projetée en avant, elle heurta violemment le pare-brise. Un instant plus tard, il était derrière elle...

... pourtant, c'était différent de l'accident qui l'avait tuée. En regardant en arrière, elle vit la joggeuse encore assise sur le siège du conducteur, derrière un airbag. La fille s'extirpa de la voiture, terrifiée et meurtrie, mais vivante.

Allie comprit seulement alors ce qui était arrivé. L'accident l'avait expulsée du corps de cette fille. Elle était redevenue un fantôme perché sur le toit de la Porsche, dans lequel elle s'enlisait...

Elle chercha désespérément une prise, mais tout ce qui l'entourait appartenait au monde des vivants. Elle ne pouvait se raccrocher à rien. Elle sentit en elle la chaleur du moteur qu'elle traversait. Un instant plus tard, elle se retrouva sous la voiture, suspendue au bord du pont, et puis elle tomba.

— Oh non ! Oh non !

Elle ne sentit même pas la différence quand l'air céda la place à l'eau. Seule la lumière avait changé. Elle tombait toujours à la même vitesse, et la lumière bleue déclinante de la baie se fondit dans le noir d'encre de la Terre. Elle sentit en elle la boue, puis le solide socle rocheux. La densité terrestre la ralentissait, mais pas assez... Elle s'enfonçait sous terre et plus rien ne freinait sa chute.

Et maintenant, il n'y avait plus que la sensation de la pierre dans son cœur et dans son ventre. Bientôt, il ferait très chaud. Bientôt, elle serait plongée dans le magma, sa descente se prolongerait pendant des années, et enfin, elle se retrouverait prisonnière du centre de la Terre, où elle attendrait la fin du monde. Son sort était scellé

Soudain, elle sentit qu'on l'empoignait par le bras. Que se passait-il ? Elle n'y voyait rien dans l'obscurité compacte de la roche, mais une voix faible et assourdie s'adressa à elle :

— Accroche-toi bien et surtout, ne me lâche pas.

C'est alors que, contre toute attente, elle entendit un hennissement.

Au sujet des pièces de monnaie dans l'Éternéant, les ouvrages de Mary se limitent à ce commentaire :

« Elles ne scintillent pas, ne brillent pas et ne contiennent aucun métal précieux. Ces soi-disant pièces ne sont que des jetons en plomb inutiles qu'il vaut mieux jeter à la poubelle avec les poussières ramassées au fond de vos poches, ou, mieux, dans une fontaine pour faire un vœu. »

Le grand au-delà

Sur la demande de Mary, ils étaient retournés à Atlantic City à la recherche de Vari, mais il demeura introuvable. Mary dut finalement se résigner à l'idée qu'il lui était arrivé quelque chose d'horrible. Il avait soit glissé du quai, soit été capturé par l'équipage du McGill à bord de *La Reine du soufre*, qui avait également disparu.

Mary aurait pu partir à la recherche du navire, mais ce dernier n'était même plus visible à l'horizon et il était impossible de savoir quelle direction il avait prise. Comme lorsque Nick et Racine avaient été capturés par le Hunteur, Mary fit passer la sécurité de ses enfants avant ses propres désirs. Elle était à la tête d'un millier de réfugiés à bord du vaisseau et c'était d'eux qu'elle était responsable en premier lieu. Vari était perdu et elle en éprouvait un profond remords, car tout était de sa faute.

La mort dans l'âme, elle ordonna à Speedo de décoller et le vaisseau repartit vers le nord. Lorsqu'il fut haut dans le ciel, Mary entra dans la chambre qu'elle s'était réservée, ferma la porte à clef, s'allongea sur le lit et pleura. Ensuite, elle fit ce qu'elle ne s'était plus permis depuis des années : elle ferma les yeux et s'endormit.

En revanche, Nick ne dormit pas de la nuit. Il était épuisé et il aurait dû prendre au moins un peu de repos, mais trop de pensées accaparaient son esprit. Certaines choses n'allaient pas et il savait qu'il ne pourrait pas se détendre avant d'avoir compris ce qui clochait.

Il était assis dans les hauteurs du vaisseau sur une passerelle, devant le seau de pièces que Mary avait confié à sa garde. C'est là que Racine le trouva. Il s'assit face à lui.

— Ces pièces sont à moi, tu sais, dit-il. C'est moi qui les ai trouvées.

— Je croyais que ces choses-là ne t'intéressaient plus.

— Elles ne m'intéressent plus. Je te le disais juste pour le principe.

Nick prit une pièce dans le seau. Elle était si usée qu'il était impossible de l'identifier, de savoir de quel pays elle venait et en quelle année elle avait été émise. Toutes ces pièces se ressemblaient, même celle qu'il avait trouvée dans sa poche, il y avait si longtemps... celle avec laquelle il avait fait un vœu dans la fontaine de Mary. C'était curieux que le McGill et Mary collectionnent tous deux ces pièces.

Alors qu'il sentait le froid du métal contre sa paume, Nick aurait juré percevoir une légère différence. C'était comme un courant électrique, celui d'un fusible refermant un circuit.

Il eut soudain l'intuition de la vérité, de quelque chose qui lui apparut comme la partie émergée d'un iceberg très important. Il saisit la pièce entre le pouce et l'index.

— Tu savais qu'on posait des pièces sur les yeux des morts ? demanda-t-il à Racine.

— Pourquoi ? demanda Racine. Pour empêcher leurs yeux de s'ouvrir parce que ça ferait trop peur aux vivants ?

— Non. C'était une vieille superstition. On croyait que les morts devaient payer leur passage dans l'au-delà. Les anciens Grecs croyaient même qu'il fallait payer un passeur pour traverser le fleuve de la mort.

Racine haussa les épaules, nullement impressionné.

— Moi, je ne me souviens pas d'un ferry, fit-il.

Nick ne s'en souvenait pas davantage, mais peut-être voyait-on tout simplement ce qu'on s'attendait à voir. Les anciens Grecs voyaient un fleuve au lieu d'un tunnel et un ferry au lieu d'une lumière.

— J'ai une idée, dit-il à Racine. Donne-moi ta main.

Racine lui tendit la main.

— C'est un tour de magie ? demanda-t-il. Tu vas faire disparaître la pièce ?

— Je ne sais pas, répondit Nick. Peut-être. (Il posa la pièce sur la paume de Racine, puis replia ses doigts pour refermer son poing sur elle.) Qu'est-ce que ça te fait ?

— C'est chaud, répondit-il. Vraiment chaud.

Nick attendit, aux aguets. Un instant passa, puis un autre. Soudain, Racine leva les yeux avec une exclamation étouffée. Nick suivit son regard, mais ne vit que les poutrelles et les réservoirs à hydrogène du vaisseau.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce que tu vois ?

Quoi que ce fût, Racine était trop fasciné par cette vision pour répondre. Nick plongea les yeux dans les siens et y vit un reflet, un point lumineux qui grandissait et devenait de plus en plus brillant.

L'expression extatique de Racine céda la place à un joyeux sourire.

— ... maintenant, je me souviens ! dit-il.

— De quoi ? Racine !

— Non, répondit Racine, en fait, je m'appelle Travis.

Alors, en un clin d'œil et dans un chatolement arc-en-ciel, Travis, également connu sous le nom de Racine-de-la-Forêt-morte, arriva au terminus.

Mary avait beau répéter que les pièces étaient sans valeur, Nick connaissait désormais la vérité. Il savait que Mary n'était pas stupide. Elle connaissait à coup sûr la valeur des pièces, leur véritable usage, et l'idée qu'elle pût dissimuler quelque chose d'aussi important le gênait.

Racine était parti. Parti pour toujours dans un grand au-delà. Un instant plus tard, l'espace dans lequel il s'était tenu chatoyait encore, et puis cette lumière disparut à son tour.

Nick n'avait plus sa propre pièce, puisqu'il l'avait jetée dans la fontaine de Mary, comme l'avait fait chaque enfant placé sous sa responsabilité. C'était la condition pour être admis dans son royaume. À présent, Nick avait un seau rempli de pièces devant lui.

Il y plongea la main, prit une autre pièce qu'il plaça sur sa paume et sentit de nouveau cet étrange courant électrique. Pourtant, le métal restait froid contre sa peau. Nick devina que si Racine avait été

prêt pour le départ, lui-même ne l'était pas. Il avait encore à faire dans l'Éternéant, et il avait une idée de ce que serait ce travail.

Requin-marteau mordillait joyeusement, bien que sans succès, une poutrelle, quand il vit arriver Nick.

— Quelle heure est-il ? demanda-t-il.

— Je ne sais pas. Peut-être midi. Dis, tu pourrais me rendre un service ? demanda Nick.

— Sûr. Qu'est-ce que tu veux ?

— Tu pourrais me tenir ça quelques secondes ? demanda Nick en plaçant une pièce sur la paume de Requin-marteau. Dis-moi, c'est chaud ou c'est froid ?

— Mince ! s'exclama Requin-marteau. C'est brûlant !

— Très bien, fit Nick. Tu veux que je te montre un tour de magie ?

Mary s'éveilla en fin d'après-midi. En regardant par le hublot de sa cabine, elle vit l'asphalte du tarmac. Ils étaient arrivés à Lakehurst. Speedo lui avait dit qu'il préférerait ne pas atterrir ailleurs. Il avait déjà eu assez de mal à se poser sur Steel Pier. Mary en déduisit qu'il ne se laisserait pas convaincre de les ramener à Manhattan.

S'ils avaient de la chance, le train les attendrait encore en gare. Sinon, ils devraient rentrer à pied en suivant les rails fantômes. Au pire, il leur faudrait quelques jours pour arriver à destination. Elle pourrait ensuite s'atteler à l'étude de cette foule d'enfants et à leur intégration dans son royaume. La population de sa petite communauté avait quadruplé d'un seul coup, mais, comme elle l'avait dit à ces nouveaux arrivants, il y avait largement assez de place pour tout le monde. Elle transformerait de nouveaux étages en appartements qu'elle meublerait confortablement avec l'aide des Collecteurs. D'ici là, elle se consacrerait à chacun de ces enfants, un par un, pour l'aider à trouver sa niche. C'était une tâche colossale, mais généreuse, et avec l'aide de Nick, elle pourrait la mener à bien.

En sortant de sa cabine, elle eut la surprise de trouver les couloirs et les salles vides. Aucune voix ne s'élevait dans les hauteurs du vaisseau. Nick avait dû réveiller les enfants et les faire sortir. Il savait être efficace et c'était vraiment gentil de sa part de l'avoir laissée dormir, même si elle n'avait pas prévu de le faire toute la journée.

Elle descendit par la passerelle en pensant rencontrer des groupes d'enfants, mais elle ne vit personne. Elle n'aperçut qu'une silhouette solitaire assise par terre à une centaine de mètres.

En s'approchant, elle reconnut Nick. Assis en tailleur, il contemplait l'*Hindenburg*. Elle comprit qu'il l'attendait. Le seau de pièces était posé à côté de lui.

C'est alors que Mary commença à se sentir inquiète.

— C'est drôlement grand, comme mort-lieu, dit Nick.

— Tout le tarmac en est un, répondit Mary. La fin du *Hindenburg* a été un événement. Le sol en gardera éternellement le souvenir.

Elle attendit que Nick reprenne la parole, mais il restait silencieux.

— Où sont les autres ? demanda-t-elle.

— Partis.

— Partis, répéta-t-elle, sans être sûre d'avoir bien entendu. Partis où, exactement ?

Nick se leva.

— Je ne sais pas, répondit-il. Et ça ne me regarde pas.

Mary plongea les yeux dans le seau posé à ses pieds, et constata, horrifiée, qu'il était vide. Elle ne pouvait croire à ce qu'elle voyait, ni à ce qu'il venait de lui dire.

— Ils sont tous partis ? demanda-t-elle.

Elle scruta le tarmac, en quête d'un signe du contraire, mais il n'y avait personne.

— Que veux-tu que je te dise ? reprit Nick. Ils étaient prêts à partir.

Pour la première fois, aussi loin que remontaient ses souvenirs, Mary resta sans voix. C'était une trahison d'une telle ampleur qu'il n'existait pas de mots pour l'exprimer. C'était aussi horrible et aussi maléfique que tous les méfaits que Mikey avait pu commettre pendant son existence de monstre, et même pire !

— Tu te rends compte de ce que tu as fait ?

Mary savait qu'elle hurlait, mais elle s'en moquait. Comment osait-il ? Comment avait-il osé lui faire une chose pareille ?

— Je sais très bien ce que j'ai fait, répondit-il, aussi calme que Mary était hors d'elle. Je les ai laissés partir là où ils auraient dû aller depuis le début.

— Comment peux-tu savoir où ils devaient aller ? Ils étaient ici. C'est donc ici qu'ils devaient rester !

— Ce n'est pas mon avis !

— Qui se soucie de ton avis ?

Elle avait l'impression de regarder quelqu'un d'autre. Elle l'avait mis dans le secret, lui accordant sa confiance. Ils devaient former une équipe qui gouvernerait les Illumières de l'Éternéant avec bonté et pour l'éternité. Ce qui arrivait était totalement imprévu !

L'expression de Nick changea soudain. Pour la première fois, son calme se mua en colère et en accusation.

— Depuis combien de temps le sais-tu ? demanda-t-il impérieusement.

Mary refusa de lui répondre.

— Est-ce que tu savais tout sur les pièces depuis le début ? Depuis combien de temps les voles-tu aux enfants qui viennent te demander ton aide ?

Elle se rendit compte qu'elle ne pouvait pas répondre à cette accusation, ni le regarder dans les yeux.

— Pas depuis le début, grommela-t-elle. Et je ne les vole pas. Ils jettent leurs pièces dans la fontaine s'ils le veulent, ils peuvent les reprendre quand ils le veulent, mais aucun ne le fait jamais, et tu sais pourquoi ? *Parce qu'ils n'en ont pas envie.*

— Non ! Ils ne reprennent pas leurs pièces parce que c'est ta fontaine et qu'ils n'oseraient jamais, même en rêve, s'opposer à Miss Mary. Mais s'ils savaient la vérité sur le pouvoir de ces pièces, sur leur véritable usage, ils les reprendraient à la seconde !

— Non ! Mes enfants sont heureux ! protesta Mary.

— Non, ils sont seulement perdus ! Et toi, tu ne vaux pas mieux que ton frère !

Avant de se rendre compte de ce qu'elle faisait, Mary rejeta le bras en arrière et gifla Nick de toute la force de sa fureur. Pendant un instant, elle regretta son geste et voulut le lui dire, et puis elle comprit qu'en réalité, elle ne regrettait rien. Elle aurait voulu le gifler à tour de bras pour le ramener à la raison. Qu'avait-elle fait pour mériter une telle déloyauté de sa part ? Elle avait tenu à lui, et même plus : elle l'avait aimé. Elle l'aimait encore, et à présent, cet amour la remplissait de fureur.

Une fois remis de la gifle, Nick ramassa le seau et l'inclina vers elle.

— C'est curieux, dit-il, mais il contenait assez de pièces pour tous les Illumières qui étaient ici.

— Et alors ? répondit Mary. Mille Illumières, mille pièces, ça n'a rien d'étonnant.

— Regarde mieux.

Mary regarda au fond du seau. Il n'était pas vide : il restait deux pièces.

— Deux pièces, commenta Nick. Et nous sommes deux.

— Pure coïncidence ! déclara Mary, inébranlable.

Ce n'était pas un signe que lui adressait l'univers. Ce n'était pas la main de Dieu qui se tendait vers eux. Mary n'avait pas besoin d'un seau pour savoir ce que Dieu lui destinait.

Elle plongea la main dans le seau, prit une pièce et s'apprêta à la lancer le plus loin possible, quand Nick lui posa une question.

— C'est chaud ou froid ?

Mary serra la pièce dans sa main.

— C'est froid, répondit-elle. Froid comme la mort.

Nick poussa un soupir.

— La mienne est froide, elle aussi. Je suppose que nous ne sommes pas encore prêts à partir. Après toutes ces années ici, tu n'es toujours pas prête ?

— Jamais je ne le serai ! s'écria Mary. Jamais je ne quitterai l'Éternéant, parce que c'est ce monde qui est éternel et c'est ma mission de retrouver des âmes perdues pour le peupler. Je dois les retrouver et veiller sur elles. Pourquoi ne peux-tu pas le comprendre ?

— Si, je le comprends, répondit Nick. Peut-être as-tu raison. Peut-être que c'est ta mission... Mais maintenant, je crois que j'en ai une, moi aussi : je dois aider ces âmes perdues à arriver au terminus.

Mary regarda la vilaine pièce qui reposait au creux de sa main. Qu'y avait-il de si merveilleux à l'autre bout du tunnel ? Comment savoir si cette lumière éblouissante était celle de l'amour ou celle de flammes éternelles ?

Si Mary savait une chose, c'était la règle toute simple que chaque mère apprend à son enfant : si tu es perdu, reste où tu es. Ne t'éloigne pas, ne vagabonde pas, ne parle pas aux inconnus, et même si tu vois un feu, ne traverse pas la rue tout seul. Les enfants perdus doivent rester où ils sont ! Comment

Nick pouvait-il ne pas voir la justesse de cette consigne ?

En entendant un bruit de moteur, Mary leva les yeux et vit Speedo arriver dans la Jaguar. Lui au moins avait eu l'intelligence de ne pas se jeter dans un tunnel tout noir.

— Le train vous attend, annonça-t-il.

Nick se tourna vers Mary.

— Je retourne à Manhattan, dit-il. Je vais raconter à tous ces gosses ce que j'ai découvert.

— Ils ne t'écouteront pas ! répondit Mary.

— Je crois que si.

Nick paraissait sûr de lui, et Mary savait pourquoi : parce qu'il avait raison. Tous deux le savaient. Si fort que Mary voulût se persuader du contraire, elle savait que ses enfants reprendraient leurs pièces. Ils seraient incapables de résister à la tentation. La tentation devait donc leur être épargnée.

— Pourquoi ne viens-tu pas avec moi ? demanda Nick. On pourrait les aider ensemble.

Elle savait ce qu'elle devait faire : supprimer la tentation. C'est ainsi que, sans daigner répondre à Nick, elle tourna les talons et se précipita vers le zeppelin.

— Mary ! Attends !

Refusant de l'écouter, elle grimpa dans la nacelle de pilotage. Si Speedo pouvait conduire cet engin, elle y arriverait aussi. Elle retrouverait ses enfants avant que Nick n'ait le temps de les corrompre, et elle les sauverait tous.

Quitter l'Éternéant

Alors qu'elle corpsbriolait la joggeuse, Allie ne pouvait deviner que Mikey McGill ne l'avait jamais perdue de vue. Après ce qu'elle lui avait fait, il n'allait pas la laisser s'échapper. Même si elle se dissimulait dans le corps d'une vivante, elle finirait bien par en sortir, et il l'attendait au tournant ! Au début, c'était le désir de vengeance qui le guidait, mais au bout de quelques heures, cette émotion faiblit. Il dut s'avouer qu'il admirait Allie. Elle s'était révélée un adversaire digne de lui. Pourquoi l'aurait-il méprisée alors qu'elle était plus intelligente que lui ?

Si Mikey n'avait aucun don pour le corpsbriolage, il en possédait un autre, fort utile : il pouvait remonter des profondeurs de la Terre. C'était un don qu'il n'avait rencontré chez personne d'autre. Il espéra qu'il serait assez puissant pour lui permettre, cette fois encore, de parvenir à ses fins.

Shiloh, le célèbre cheval plongeur, avait sans difficulté sauté dans la baie et suivi Allie au fond de l'eau. Après tout, plonger d'une hauteur vertigineuse était exactement ce à quoi il avait été dressé. Comme Allie, le cheval et son cavalier avaient traversé l'air, l'eau, puis les ténèbres de la Terre. Dérouté, le cheval se lança dans un galop frénétique à travers la pierre. Serrant ses flancs entre ses jambes, Mikey étendit les bras, chercha Allie à tâtons, la retrouva enfin, l'empoigna et la hissa sur le cheval. Il talonna ce dernier, qui accéléra. Mikey les imagina tous trois remplis d'hydrogène comme le zeppelin, plus légers que l'air, et, bien sûr, que la pierre. La force de sa volonté combattait la pesanteur. Bientôt, ils cessèrent de descendre, puis commencèrent à remonter.

L'élan du cheval à travers la pierre était plus fort que leur mouvement ascendant, mais c'était sans importance : même s'ils remontaient très lentement, ils finiraient bien par rejoindre la surface.

Ils émergèrent enfin dans une forêt du New Jersey. La nuit tombait et ils se trouvaient à quelques kilomètres de leur point de départ.

Dès leur arrivée, Allie sauta à bas du cheval, prête à s'enfuir. Elle n'avait aucune confiance en Mikey McGill, même s'il venait de la secourir.

— J'aurais dû te laisser sous terre, lui dit Mikey.

— Pourquoi ne l'as-tu pas fait ?

Il ne répondit pas.

— Où allais-tu ? demanda-t-il à la place. Je pourrais peut-être t'aider à t'y rendre.

Elle hésita un instant, croyant qu'il se jouait d'elle, puis comprit qu'il était sincère.

— Si tu veux le savoir, je rentre chez moi, répondit-elle.

Mikey hocha la tête.

— Et ensuite ? interrogea-t-il.

Allie ouvrit la bouche pour lui répondre, puis se rendit compte qu'elle n'avait pas de réponse à lui donner. Elle poursuivait toujours un but, mais pensait rarement plus loin que ce but.

Que voulait-elle faire, au juste ? Rentrer chez elle, et ensuite ? Elle découvrirait si son père avait survécu à l'accident. Elle observerait sa famille pendant quelque temps, essaierait d'entrer en communication avec ses parents. Peut-être même pourrait-elle corpsbrioler un voisin afin de leur parler par son intermédiaire, et les convaincre que c'était bien elle en leur racontant des choses qu'elle était seule à savoir. Elle leur dirait qu'elle allait bien, qu'ils ne devaient pas s'inquiéter pour elle, ni la pleurer. Mais ensuite ?

Allie comprit enfin ce qu'elle aurait dû comprendre longtemps auparavant : sa maison n'était plus sa maison. Elle avait nié cette réalité, chassé cette pensée, feint de n'y attacher aucune importance, mais maintenant, elle ne pouvait plus feindre. Si sa plus grande victoire était de rentrer chez elle, cette victoire était vide de sens.

— Je t'ai posé une question, reprit Mikey. Qu'est-ce que tu feras une fois rentrée chez toi ?

Faute de pouvoir lui répondre, Allie lui renvoya la question.

— C'est mon affaire, dit-elle. Et toi, qu'est-ce que tu comptes faire ? Redevenir le seul vrai monstre de l'Éternéant ?

Mikey donna un léger coup de talon dans le flanc du cheval pour l'empêcher de s'enliser.

— Non, j'en ai fini avec mon personnage de monstre, répondit-il.

Il plongea la main dans sa poche et jeta à Allie un objet qu'elle saisit au vol. C'était une pièce de monnaie.

— Une pièce ? Pour quoi faire ? demanda-t-elle.

— Pour arriver au terminus, répondit-il.

Allie examina la pièce, qui ressemblait beaucoup à celle qu'elle avait lancée dans la fontaine de Mary. Avait-elle bien compris ce qu'il lui laissait entendre ? Arriver au terminus... c'était à la fois terrifiant et tentant. Grisant. Elle regarda la pièce, puis de nouveau Mikey.

— C'est ce que tu veux faire, toi ? Arriver au terminus ? demanda-t-elle.

Elle crut lire de la frayeur sur son visage.

— Non, répondit-il. Je ne resterai nulle part. En tout cas, je ne suis pas pressé d'y arriver.

— Alors tu pourrais peut-être changer de destination ?

Mikey ne paraissait pas vraiment convaincu.

— J'ai vraiment été un monstre épouvantable, dit-il.

— Tu l'as été, oui, mais c'est le passé. Nous vivons au présent.

Mikey parut apprécier cette vision pragmatique et rationnelle.

— À ton avis, ça prend combien de temps de se racheter quand on a été un monstre ? demanda-t-il.

Allie réfléchit.

— Je n'en sais rien, répondit-elle. Certains croient que pour changer, il suffit de le vouloir sincèrement, et alors, on est sauvé.

— Peut-être, mais je préfère mettre toutes les chances de mon côté. Comme j'ai été un monstre pendant trente ans, je dirais que j'en aurai pour trente ans de bonnes actions si je veux effacer mon ardoise.

Allie eut un sourire en coin.

— Mikey McGill est-il capable de bonnes actions ? demanda-t-elle.

Il se renfrogna.

— Bon, mettons soixante ans d’actions correctes, reprit-il.

— Ça me paraît honnête, approuva Allie.

Elle regarda de nouveau la pièce qu’elle tenait à la main. Elle était tiède. Allie eut l’intuition qu’en la gardant assez longtemps, elle arriverait au terminus. Mais même si elle était prête à partir, elle n’était pas obligée de le faire à la minute. C’était à elle de choisir.

Que disait l’oracle, déjà ? « Durer ou brûler : à vous de choisir. »

Mieux valait garder la pièce pour le moment. Elle avait toujours eu l’âme d’une épargnante, de toute façon.

Mikey lui tendit la main pour la hisser sur le cheval.

— Alors, tu rentres chez toi ? demanda-t-il.

Soudain, cela ne lui parut plus aussi urgent. Il restait tant d’inconnu à explorer dans l’Éternéant... Il y en avait sûrement assez entre ici et chez elle.

— Rien ne presse, répondit-elle, ce qui parut contrarier Mikey.

— Te ramener chez toi devait être ma première action correcte, dit-il.

— Je suis sûr que tu en trouveras une autre.

Mikey poussa un soupir d’exaspération.

— Ça ne va pas être facile. Je suis doué pour être méchant, mais nul dès qu’il faut être gentil. Je n’y connais rien en bonnes actions.

— Eh bien, fit Allie avec un sourire, moi, je connais un programme en douze étapes...

Sur ces mots, elle saisit la main de Mikey, monta à cheval et, ensemble, ils partirent au galop vers l’inconnu.

Nick devait gagner cette course, même s’il avait toutes les chances contre lui. Quand le train fantôme le déposa à Penn Station, il ne perdit pas de temps. La nuit tombait. Le train était rapide, mais un zeppelin n’était pas contraint de suivre des rails. Son seul espoir était que le manque d’expérience de Mary en pilotage l’ait ralentie. Au décollage, le vaisseau avait zigzagué, incapable de maintenir sa trajectoire. Avec un peu de chance, Mary devait être encore en train de zigzaguer au-dessus du New Jersey.

Il courut de toutes ses forces jusqu’à l’esplanade des tours jumelles. Les mêmes enfants y jouaient toujours à la balle, à la corde à sauter ou à chat perché.

— Mary est là ? demanda-t-il à la cantonade.

Il s’attendait à ce qu’ils lui sautent dessus pour le faire prisonnier. À quoi pouvait ressembler une chambre des carillons au royaume de Mary ? Nick pressentit qu’il ne tarderait pas à le découvrir.

Pourtant, les enfants ne lui sautèrent pas dessus, et l’un de ceux qui jouaient à la balle lui répondit :

— Lila nous a dit qu'elle s'était absentée pour quelques jours, mais qu'elle ne tarderait pas à rentrer.

Parfait, il l'avait devancée. En regardant vers l'ouest, il comprit que c'était de peu. Il vit le zeppelin glisser entre les gratte-ciel au dessus de l'Hudson. Il était encore haut dans le ciel, mais il descendait lentement vers eux. Il ne devait pas être à plus d'une dizaine de kilomètres. Nick n'avait que très peu de temps devant lui.

— Va chercher Lila, dit-il à l'enfant. Dis-lui de rassembler tout le monde devant la fontaine.

L'enfant partit comme une flèche, bouleversant la routine de son jeu.

Nick se dirigea vers la fontaine, s'arrêta devant le bord et héla les enfants restés sur place.

— Écoutez-moi ! Écoutez-moi tous ! J'ai un message de Mary !

Cette annonce attira leur attention. Les cordes cessèrent de tourner, les balles de rebondir, et les enfants convergèrent vers la fontaine.

Nick regarda de nouveau vers l'ouest. Le vaisseau traversait le fleuve à l'instant. Il était encore très haut, mais peu importait : dès que les enfants l'apercevraient, ce serait fini. Il ne pourrait plus retenir leur attention. Il fallait qu'ils restent concentrés sur lui.

Lila arriva avec des enfants descendus des étages.

— Mary m'a dit de vous annoncer que vous n'avez plus rien à craindre du McGill : elle l'a remis à sa place ! cria Nick.

Une acclamation s'éleva parmi les enfants.

— Et j'ai une grande nouvelle pour vous, reprit-il en retenant son souffle. Combien d'entre vous ont lancé une pièce dans la fontaine pour faire un vœu ?

Toutes les mains se levèrent.

— Et combien d'entre vous ont vu leur vœu se réaliser ?

Les mains s'abaissèrent une à une.

— Eh bien, il est temps qu'ils se réalisent. (Il sauta dans la fontaine, plongea la main dans l'eau et se mit à ramasser des pièces.) Allez, que chacun vienne récupérer sa pièce !

Ils hésitèrent... et puis une petite fille aux longues tresses et aux grands yeux s'approcha. Elle monta dans la fontaine et Nick prit une pièce qu'il posa dans sa main. La foule les observa et put voir de ses propres yeux ce qui arriva.

La fille arriva au terminus.

Il y eut un long silence pendant lequel les enfants prirent conscience de ce que cela signifiait pour chacun d'eux... alors ils se précipitèrent dans la fontaine, s'alignèrent en file indienne et prirent les pièces que leur tendait Nick. En moins d'une minute, leur surexcitation atteignit son paroxysme, provoquant un chaos, une ruée d'enfants qui bondissaient, pataugeaient, saisissaient des pièces et disparaissaient dans un chatoiement de couleurs. Nick descendit de la fontaine et s'éloigna de quelques pas pour jouir du spectacle.

À l'ouest, le zeppelin grandissait, éclipsant le soleil couchant, mais si les enfants qui se bousculaient dans la fontaine le remarquèrent, ils n'y prêtèrent aucune attention. À l'arrivée de Mary,

il serait trop tard : ils seraient partis. Peut-être pas tous, mais le plus grand nombre. Tous ceux qui étaient prêts, comme de juste.

Nick leva les yeux vers les tours jumelles dont les sommets semblaient converger dans le ciel. Il admira leur majesté comme l'avaient fait les touristes pendant les vingt-neuf années d'existence de ces tours. C'était réconfortant de savoir qu'elles ne disparaîtraient jamais pour de bon, parce qu'elles resteraient, éternelles, intemporelles, dans l'Éternéant. C'étaient de grands monuments du souvenir, et si, pour un temps, ces tours étaient devenues l'orphelinat privé de Mary, c'était terminé. Elles occupaient désormais une place plus grandiose dans l'univers.

À présent, plus de la moitié des enfants étaient partis, et les autres étaient en voie de les suivre. Lila rejoignit Nick et tous deux contemplèrent ces joyeuses disparitions.

— Quand elle arrivera, Mary piquera une crise, déclara Lila. Elle pétera les plombs.

» Heureusement, je ne serai plus là pour voir ça, conclut-elle avec un grand sourire.

Sur ces mots, elle se précipita vers la fontaine, et, un instant plus tard, elle avait disparu.

Nick sortit de sa poche la pièce qu'il avait récupérée dans le seau. Elle était toujours froide comme la glace, mais cela ne le gênait pas. Il comprit que si son arrivée dans l'Éternéant l'avait lié à Allie, son départ dépendrait de Mary. Tant qu'elle lutterait pour retenir des enfants dans l'Éternéant, il lutterait pour les en libérer.

Il songea que cela faisait d'eux des ennemis, et faillit éclater de rire. Drôle d'idée que de tomber amoureux de son adversaire...

Alors que le zeppelin allait atterrir et que les derniers enfants disparaissaient de la fontaine, Nick plongea les mains dans ses poches et s'éloigna nonchalamment vers les quartiers résidentiels.

Peut-être Mary avait-elle raison de croire que l'Éternéant était l'univers où toutes choses et tous lieux ayant accédé à l'immortalité demeurent dans une gloire éternelle. Si c'était le cas, l'Éternéant était un grandiose musée de l'univers, une galerie divine d'une valeur inestimable. Comme Mary l'avait dit un jour, ils étaient privilégiés de pouvoir contempler de telles merveilles. Toutefois, un musée était fait pour être visité et admiré, non pour être habité. C'était là l'erreur de Mary. Les Illumières n'étaient que des visiteurs dans l'Éternéant.

Nick savait qu'il y avait encore dans des lieux perdus d'autres âmes perdues à délivrer, d'autres fontaines et d'autres seaux de pièces à découvrir. Et, s'il ignorait quand il arriverait au terminus, il était sûr d'y arriver quand le moment serait venu pour lui.

En attendant, il avait du pain sur la planche.

Épilogue

La sorcière du ciel

La fillette était assise, désespérée, sur le sable du terrain de jeux, les genoux repliés contre la poitrine. Elle se souvenait en dernier de s'être tenue au sommet de la cage à poules, au-dessus de tous les autres enfants. Soudain, elle avait perdu l'équilibre et elle était tombée. Pendant le plus étrange des instants, elle s'était vue foncer dans un tunnel vers une lumière lointaine... Si seulement elle avait écouté sa mère et noué les lacets de ses chaussures, elle n'aurait pas trébuché.

Maintenant, elle restait immobile sur un petit tas de sable au-dessous de la cage à poules. Ses parents étaient partis et elle savait qu'ils ne reviendraient pas, sans comprendre pourquoi elle en était certaine. Quand elle était tombée, le parc était rempli d'enfants et il faisait très chaud. Maintenant, il était vide et il faisait froid. Les arbres, d'un vert éclatant à l'instant de sa chute, perdaient leurs feuilles jaunissantes. Et, pire, elle ne pouvait plus faire un geste, car le sol du terrain de jeux s'était mué en sables mouvants.

Elle entendit dans le ciel un bruit lointain qui se rapprocha, un grondement mécanique semblable à celui d'un avion ou d'un hélicoptère. En se tournant vers lui, elle découvrit quelque chose de stupéfiant. Une... chose énorme et argentée qui survolait les arbres, puis descendait vers un terrain de foot vide. Cela ressemblait à un dirigeable qu'elle avait vu planer un jour au-dessus d'un match de base-ball, mais en beaucoup, beaucoup plus grand. Elle restait immobile, à la fois surexcitée et terrifiée, tandis que le dirigeable géant descendait brusquement, puis s'arrêtait à quelques mètres au-dessus du terrain de foot. Une porte s'ouvrit dans son flanc, une passerelle en descendit et une créature svelte et verte émergea de l'ouverture.

Non, pas une créature, un ange. Un ange en robe verte. Il se dirigea vers la fillette et, à son approche, la frayeur qu'elle éprouvait s'apaisa.

L'ange posa enfin le pied sur le terrain de jeux et regarda l'enfant à travers les larges barreaux de la cage à poules semblables à ceux d'une vraie cage.

— N'aie pas peur, dit l'ange. Tout ira bien, je te le promets.

La fillette regarda le dirigeable et l'ange sourit.

— Tu as envie de faire un tour dans mon vaisseau ? demanda-t-il.

La fillette acquiesça.

— Le voyage ne coûte que cinq *cents*, reprit l'ange.

— Je n'ai pas d'argent, répondit la fillette en baissant tristement les yeux, mais l'ange sourit.

— Moi, je crois que si. Regarde dans tes poches, fit-il.

La petite fille plongea les mains dans ses poches et, stupéfaite, y trouva cinq cents. Ou ce qu'elle crut être cinq cents, car la pièce était trop usée pour qu'elle en soit sûre. Elle la tendit à l'ange vert, puis hésita. C'était tout ce qu'elle avait. Quelque chose lui soufflait qu'elle ferait mieux de ne pas s'en séparer trop vite.

Le sourire de l'ange pâlit, mais de manière à peine perceptible.

— Tu ne vas sûrement pas rester toute seule ici ? fit-il. Si tu restes ici, l'ogre au chocolat risque de te trouver.

— L'ogre en chocolat ?

— C'est un monstre qui t'attire avec l'odeur du chocolat pour te capturer et t'envoyer très loin d'ici.

— Où ?

L'ange secoua la tête.

— Le plus effrayant, c'est que personne ne le sait. (Une expression de souffrance passa sur son visage.) Alors, tu ne préfères pas t'en aller avec moi ?

La fillette lui tendit sa pièce et l'ange la prit doucement par la main.

— Maintenant, nous allons trouver ce que tu aimes le mieux faire, et tu le feras tant que tu voudras ! dit-il.

La fillette se leva, puis, la main dans celle de l'ange, passa à travers les barres de la cage à poules comme par magie !

— Bienvenue dans l'Éternéant, reprit l'ange alors qu'elles traversaient le terrain de foot et s'approchaient du dirigeable. Je m'appelle Mary.

— Est-ce qu'il y a d'autres enfants comme moi dans ton ballon ? demanda la fillette.

— Seulement quelques-uns, répondit Mary, mais il y en a encore plein d'autres dehors et nous allons tous les retrouver, d'accord ?

La fillette acquiesça.

— Oui... avant que l'ogre au chocolat ne les retrouve ! dit-elle.

Ensemble, elles grimpèrent dans le vaisseau argenté et s'envolèrent dans le ciel de l'Éternéant.

Remerciements

L'Éternéant serait resté dans les limbes sans les efforts infatigables de tous ceux qui m'ont aidé à sortir du tunnel. Je tiens donc à remercier ici les personnes suivantes :

En premier et du fond du cœur, David Gale et Alexandra Cooper pour leur travail d'édition avisé, et toute l'équipe de Simon & Schuster pour leurs encouragements.

Les Fictionnaires, ce providentiel atelier d'écriture : sans leur soutien, j'aurais échoué au centre de la Terre. Qu'ils en soient mille fois remerciés.

Barbara Rattigan, pour ses recherches sur les vaisseaux fantômes, les hôtels rasés, les quais démolis et autres curiosités.

Mes parents, pour leur soutien inconditionnel et pour leur disponibilité, et Patricia McFall, ma « grande sœur » dans le plus noble sens du terme.

Andrea Brown, agent littéraire et déesse descendue du ciel, ainsi que Danny Greenberg, Shep Rosenman, Steve Katz, Trevor Engelson, Nick Osborn et Will Lowery, pour avoir offert une carrière à un gars qui passe tout son temps à imaginer des histoires farfelues et à les coucher sur le papier.

J'aimerais également exprimer toute ma reconnaissance aux enfants des écoles de mon pays qui ont écouté des extraits de mon roman et voté pour choisir le titre. Votre enthousiasme me donne l'élan dont j'ai besoin pour écrire mes livres !

Enfin, un grand merci à mes enfants : Joelle et Erin, qui sont mes muses, et Brendan et Jarrod, dont les remarques judicieuses sur les premières versions de *L'Éternéant* ont été cruciales.

L'Éternéant a été conçu avec amour, et sans votre aide à tous, je ne serais jamais arrivé au terminus !

Découvrez les autres titres de la collection :

Alera de Cayla Kluver

À la perspective d'épouser l'homme que son père a choisi pour lui succéder à la tête du royaume d'HyTanica, la princesse Alera a la désagréable impression qu'on lui impose un destin dont elle ne veut pas. Lorsque Narian, un mystérieux jeune homme originaire du royaume ennemi de Cokyri, arrive avec un passé obscur dont il refuse de parler, les nouveaux désirs d'Alera menacent alors de détruire le royaume.

En découvrant le secret de Narian, la jeune fille se retrouve prise au piège de complots, de querelles familiales et de guerres ancestrales. Se résoudra-t-elle à écouter son cœur au détriment de sa famille, son royaume et son honneur ?

Tome II : *Le Temps de la vengeance*

Hush, Hush, *La Saga des anges déchus* de Becca Fitzpatrick

Quand Nora se retrouve au côté de Patch en cours de biologie, elle n'a aucune idée du tour incroyable que sa vie va prendre. Mais qui est vraiment cet élève au passé mystérieux, doit-elle le craindre ou tenter de comprendre son univers ? Autour de Nora, les événements étranges se multiplient : cambriolages, agressions, menaces planantes. Patch cherche-t-il à la protéger ou est-il le coupable ? En vivant cet amour interdit, Nora se retrouve mêlée à un combat séculaire, entre des êtres dont elle ne soupçonnait même pas l'existence.

Tome II : *Crescendo*

Tome III : *Silence*

Les Étranges Talents de Flavia de Luce d'Alan Bradley

Été 1950, le paisible manoir de Buckshaw est agité par de surprenants événements. Un oiseau mort, timbre collé au bec, est retrouvé devant la porte de la cuisine, un cadavre fait son apparition au beau milieu d'un plant de concombres, et le maître de la famille, le colonel de Luce, n'est plus lui-même. Le plus mystérieux de cette affaire ? Quelqu'un a subtilisé un morceau de l'écœurante tarte à la crème de Mme Mullet.

Avec son œil affûté et son laboratoire de chimie, c'est Flavia, l'une des trois filles de Luce, qui va mener l'enquête dans le passé tourmenté de son père.

Ses meilleurs amis sont les fioles de lithium et de borax, ses lunettes rondes lui servent autant à attirer la compassion qu'à protéger ses yeux des projections d'acide, et nul ne peut résister à sa fabuleuse repartie... surtout pas ses sœurs.

Tome II : *La mort n'est pas un jeu d'enfant*

Comment se débarrasser d'un vampire amoureux de Beth Fantaskey

Jessica avait de nombreux projets pour son année de terminale... Cela dit, épouser un prince vampire n'en faisait certainement pas partie ! Alors, que faire de Lucius, qui arrive tout droit de Roumanie pour réclamer sa promise, quand elle ignore tout de cet arrangement ? Vampire ou pas, Jessica n'a pas l'habitude qu'on lui dicte sa conduite, et elle a bien l'intention de mettre dehors ce vampire amoureux.

Tome II : *Comment sauver un vampire amoureux*

Evil Genius : Les Aventures de Cadel Piggott de Catherine Jinks

Adopté à sa naissance, Cadel Piggott montre dès son plus jeune âge des talents de hacker impressionnants. Fasciné par les codes et les systèmes, il épuise petit à petit tous les adultes chargés de son éducation, piratant leur carte bleue, s'infiltrant dans le système informatique de son école pour mettre le chaos dans les notes et les emplois du temps... Et ce n'est pas sa rencontre avec le mystérieux Thaddeus, envoyé par son père biologique, qui risque d'arranger les choses !

Tome II : *Genius Squad*

Les Agents de m. socrate d'Arthur Slade

Dans le Londres victorien, un étrange jeune garçon masqué suit les ordres de son maître pour déjouer les complots les plus secrets. Aidé de la belle Miss Octavia, il s'introduit dans les cachots de la Tour de Londres ou dans les clubs confidentiels en transformant son apparence.

Tome I : *La confrérie de l'horloge*

Tome II : *La cité bleue d'Icaria*

Tome III : *Le Peuple de la pluie*

Les Fragmentés de Neal Shusterman

Après la Seconde Guerre civile américaine, on vient de signer la charte de la vie. Elle stipule que l'on peut « fragmenter » un adolescent âgé de treize à dix-huit ans. Nul ne sait ce qu'il advient d'eux. Quand Connor, Risa et Lev se retrouvent sur la liste fatale, ils n'ont qu'une solution : fuir et tenter de survivre.

Grande école du mal et de la ruse de Mark Walden

Bienvenue dans la première école du mal où sont réunis les esprits les plus malins, les plus machiavéliques pour apprendre l'art magistral du crime.

Tome I : *Grande école du mal et de la ruse*

Tome II : *High school Criminal*

Tome III : *Opération Léviathan*

Tome IV : *L'Armée des disciples*

Micah et les voix de la jungle de Frédéric Lepage

Une famille française qui abandonne tout pour s'installer au milieu de la jungle thaïlandaise, un cornac mystérieux, une grotte qui recèle des esprits maléfiques, un jeune héros aux pouvoirs étonnants : ce sont les ingrédients explosifs de la nouvelle série de Frédéric Lepage.

Tome I : *Le Camp des éléphants*

Tome II : *La Malédiction de Māra*

Tome III : *Le Masque du serpent*

Tome IV : *Piège de sang*

L'Orphelinat des âmes perdues de Stephan Petrucha et Thomas Pendleton

Quatre fantômes de petites filles. Un rituel nocturne. Laissez-vous envoûter par les contes des âmes perdues.

Tome I : *Photo hantée*

Tome II : *Écoute...*

Tome III : *Captivité*

Tome IV : *Le Livre des sortilèges*